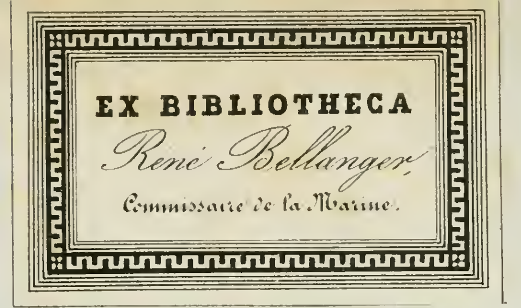




OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XI.

Paris.— Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

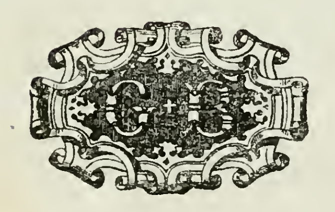
CHIPOLATA,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.
(*Vieux refrain*).

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

INTRODUCTION.

Nous choisirons un jour de beau temps; c'est plus agréable pour se promener, examiner, observer et flâner; pour regarder dans les boutiques et s'arrêter devant les étalages de marchands, pour lorgner les modistes, les lingères quand elles sont jolies; pour marcher doucement quand on se trouve par hasard faire route près d'une dame dont la tournure est élégante et gracieuse; pour s'arrêter et causer avec un ami que l'on rencontre, et enfin pour sa chaussure que l'on voudrait ne pas abîmer.

Entrons dans Paris par la barrière que vous voudrez...

Qu'importe, pourvu que nous soyons dans la grande ville de bruit, de boue et de fumée! comme a dit *Jean-Jacques*.

Mais la grande ville a bien changé d'aspect depuis que l'auteur d'Émile a écrit cela : les petites rues s'élargissent; les vieilles maisons font place à des constructions régulières et de bon goût; les fenêtres à petits

carreaux et à guillotine disparaissent chaque jour et sont remplacées par de belles croisées qui permettent à la lumière de pénétrer dans les maisons. Les escaliers des constructions nouvelles sont presque tous clairs et faciles à monter ; on ne risque plus de se rompre le cou lorsqu'on va voir une connaissance qui loge au quatrième étage. Enfin, au lieu de ces allées avec leurs ignobles trappes donnant dans des caves, et que trop souvent on oubliait de fermer, ce qui devait nécessairement casser le nez à ceux qui avaient le malheur de se fourvoyer dedans, nous avons maintenant des portes cochères ou tout au moins de jolies portes bâtardes, à grille, à boutons de cuivre. Nos rues sont éclairées à l'huile ou au gaz, nos cafés resplendissants de lumières et de dorures.

Certainement tout cela n'est pas trop laid pour une ville de bruit, de boue et de fumée, et je ne vois pas en quoi on pourrait regretter ce *bon vieux temps* dont tant de gens parlent avec amour, probablement parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Nous pourrions entrer dans Paris par la barrière de l'Étoile, cette entrée est indubitablement la plus belle; mais en arrivant par la barrière du Trône, on est sur-le-champ dans le faubourg Saint-Antoine, et par conséquent on a plus vite sous les yeux des tableaux populaires...

Entrons par la barrière du Trône.

CHIPOLATA.

CHAPITRE I.

AVANT DINER.

—

Maintenant tout le monde à Paris dîne tard, et les marchands plus tard encore que les employés, les commis, les rentiers et les gens qui ne savent que faire de leur temps.

Avant le dîner, chacun s'occupe de ses affaires ;

Le marchand de son commerce ;

Le négociant de ses spéculations;

L'ouvrier est à son travail;

Le commis à son bureau;

Le notaire à son étude;

L'avocat au Palais ou dans son cabinet, écoutant les malheureux plaideurs;

L'homme d'affaires est en course;

Le capitaliste cherche dans les nouvelles politiques à prévoir le cours de la rente;

Les bonnes bourgeoises s'occupent de leur ménage et de leurs enfants;

Les grandes dames, de leur toilette et de l'emploi de leur soirée;

Les jeunes filles étudient leur piano ou leur dessin, ou quelque langue étrangère;

Les poètes cherchent à rendre une belle pensée dans un beau vers:

Les auteurs se creusent la tête pour trouver quelque sujet nouveau;

Les artistes pensent à la gloire qu'ils voudraient acquérir;

Quelques-uns travaillent ou étudient pour la trouver;

D'autres se contentent de l'attendre en flâ-

nant et en fumant, ce qui est toujours une occupation;

Enfin, les étudiants suivent les cours de leurs professeurs ;

Et les grisettes se hâtent pour que leur ouvrage soit terminé de bonne heure.

Ainsi chacun ici-bas a son occupation, même les personnes qui ne font rien, car j'aime à croire que celles-là pensent, réfléchissent et méditent, en attendant mieux.

Tout ce monde que vous voyez aller et venir dans les rues est ordinairement plus pressé avant dîner qu'après : le faubourg Saint-Antoine est un quartier où l'on va plutôt pour affaires que pour se promener.

Remarquez que ces personnes qui vont et viennent devant vous, ne flânent point devant les boutiques et marchent droit leur chemin; excepté quelques dames, quelques femmes de campagne, ou quelques bonnes, qui s'arrêteront devant les magasins de nouveautés pour examiner des étoffes, les autres filent sans prendre garde aux passants et quelquefois même sans faire attention aux voitures.

La boutique de l'épicier n'est pas deux mi-

nutes sans voir entrer un acheteur; par moments la foule s'y presse et il faut tout le sang-froid du maître, toute l'habitude des garçons pour ne point commettre de bévues et satisfaire les nombreuses pratiques qui se disent toujours pressées.

De tous côtés s'élèvent des voix de femmes (car en général dans le grand nombre de personnes qui entreront chez un épicier, les femmes seront toujours en majorité); on n'entend que ces phrases modulées dans différents tons:

« — Ah! servez-moi donc bien vite, je vous
» en prie, je suis horriblement en retard aujour-
» d'hui...

» — Et moi donc! mon dîner ne sera jamais
» prêt.. mais aussi on traite chez nous... cinq
» personnes, rien que ça .. une cuisine d'enfer!

» — Il me semble que vos bourgeois ont sou-
» vent du monde à dîner?

» — Ah! ne m'en parlez pas! c'en est dégoû-
» tant!... avec ça que madame est si difficile!..
» Il lui faut du beurre d'anchois sous les beef-
» tecks! un luxe... que ça fait suer...

» — Est-ce que c'est bon, le beurre d'anchois?

» — Fi donc! j'aime ben mieux l'échalotte!
» mais c'est une idée qu'ils ont comme ça...

» — Monsieur Toulard, donnez-moi donc
» deux sous de cornichons, j'ai des maux de
» cœur aujourd'hui, que je donnerais mon exis-
» tence pour je ne sais quoi...

» — Vous allez vous abîmer l'estomac avec
» des cornichons, ma voisine.

» — Tant pis, ça me réveillera, on m'avait
» conseillé la graine de moutarde, mais j'aime
» mieux en prendre un pot à la ravigotte.

» —Ah! mon petit jeune homme, dépêchons-
» nous, s'il vous plaît, mon fromage de Gruyère
» bien vite... j'ai laissé ma soupe et mes en-
» fants sur le feu...

» Trois marmots à soigner, de l'ouvrage par-
» dessus la tête, un mari paresseux, ivrogne, li-
» bertin, qui me laisse tout à faire, c'est gentil,
» hein!

» Ah! Dieu! si les femmes réfléchissaient
» avant de se marier?

» Mais vous me direz, faut ben faire une fin,
» nous sommes tous mortels! donnez-moi du
» vieux... et qui pleure.

» — Chez nous c'est différent!» dit une jeune

femme mise fort pauvrement, qui tient à la main un enfant de trois ans, et en porte un plus jeune sur le bras. « Nous n'avons pas le » sou, nous gagnons à peine de quoi nous nour- » rir, mais nous nous aimons bien... Aussi ve- » nez nous voir, et vous verrez le tableau du » bonheur.

» — Merci! il doit être gentil son tableau! » murmure une grosse bonne faisant des yeux très-brillants au garçon épicier, qui la sert et lui donne ce qu'elle demande, en prononçant la formule ordinaire :

« Et avec ça? »

Mais laissons l'épicier continuer son commerce en grondant ses garçons parce qu'ils ne servent pas assez vite, et sa femme parce qu'elle est cinq minutes pour rendre la monnaie de cent sous.

Entrons un peu plus loin dans une boutique de mercerie.

Là, nous voyons deux demoiselles de comptoir, se tenant bien droites, ayant l'air sérieux et les yeux baissés; leur toilette est aussi modeste que leur tenue; leurs cheveux sont relevés et lissés en bandeau, pas une mèche ne

dépasse l'autre. On croirait que tout cela est passé à la gomme.

Point de bijoux, de collier, mais une robe très-montante, un fichu croisé avec beaucoup de soin; ceci vous annonce sur-le-champ que cette maison est tenue sur un pied sévère; que les demoiselles de boutique ne doivent jamais jeter les yeux du côté de la rue, ni se permettre de rire, de causer entre elles, et encore moins s'arrêter sur le seuil de la porte pour sourire aux passants.

La mercière est une dame entre deux âges... (ce qui veut dire qu'elle est plutôt vieille que jeune); elle a été bien jadis, elle prétend l'être encore, elle croit probablement qu'elle le sera toujours.

Elle se met avec une extrême coquetterie, elle se permet les fleurs, les rubans, les bijoux, chose qu'elle défend expressément à ses demoiselles; elle se permet aussi de faux cheveux, quoiqu'elle n'en convienne pes.

Il y a dans sa tournure un abandon, une désinvolture que l'on pourrait peut-être excuser, si elle avait l'âge de ses demoiselles de comptoir.

Cette dame se dit veuve, elle prétend avoir été fort malheureuse avec son premier mari, ce qui ne l'empêche pas de faire tout son possible pour en trouver un second.

Elle a jeté les yeux sur un ancien militaire qui est venu un jour dans la boutique acheter des aiguilles. Car les vieux guerriers n'ayant pas toujours le moyen d'avoir une domestique, ont assez ordinairement l'habitude de recoudre eux-mêmes les boutons de leur habit, et s'en acquittent souvent mieux que nos tailleurs.

La mercière commença la connaissance en proposant au guerrier de lui recoudre elle-même le bouton qui faisait défaut.

L'ancien militaire fut sensible à cette politesse, on lui lança des œillades auxquelles on ne répondit pas du tout; mais on remarqua aussi qu'il ne faisait aucune attention aux deux jeunes filles assises dans le comptoir en face, on lui en sut un gré infini, et on l'invita à ne point se gêner lorsqu'un des boutons de son habit viendrait à s'échapper.

Et remarquez bien qu'il ne fut question que des boutons de l'habit, et que la politesse n'alla pas plus loin.

Le guerrier revint au bout de quelques semaines, puis au bout de quelques jours, puis très-souvent.

Les deux demoiselles de boutique se dirent tout bas, que probablement la mercière cousait les boutons de manière à ce qu'ils ne tinssent pas longtemps.

Et la connaissance était faite, la veuve espérait que le vétéran se déclarerait bientôt; mais en attendant, son humeur changeait suivant les espérances de son amour; et lorsque le guerrier était plusieurs jours sans venir chez la mercière, celle-ci devenait grondeuse, querelleuse, et augmentait de sévérité avec ses demoiselles de boutique.

Si l'une d'elles fredonnait par hasard entre ses dents le dernier vers d'une vieille romance, la mercière s'écriait :

» — Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Er-
» nestine?.... Vous chantez, je crois!

» — Moi, non, madame.

» — Vous avez chanté.

» — Oh! je n'en ai pourtant pas envie!

» — Ce serait joli si on se permettait de chan-
» ter dans mon magasin, que penseraient de

» ma maison les personnes qui m'honorent de
» leur confiance.

» — Mais madame sait bien que nous n'a-
» vons pas l'habitude...

» — Je sais que si je n'y faisais pas attention,
» vous prendriez de singulières manières, mes-
» demoiselles.

L'autre soir j'ai entendu mademoiselle Hono-
» rine, en allant chez la crêmière en face, elle
» a chanté tout haut dans la rue : *Cinq sous!*
» *cinq sous!* on aurait juré un orgue de Barba-
» rie! C'était tout aussi faux!

» — Ah! madame, je ne chantais pas, je
» comptais mon argent.... vous m'aviez donné
» cinq sous pour acheter de la crême, je regar-
» dais si je les avais dans ma main, et voilà
» pourquoi je répétais cinq sous, cinq sous de
» crême!

» — Mademoiselle, vous n'aviez pas besoin
» de demander de la crême sur l'air de *la Grâce*
» *de Dieu*!

» Ce serait joli! que penseriez-vous d'une
» dame qui me demanderait une paire de gants
» sur l'air de *la famille de l'Apothicaire*, ou un

» écheveau de fil sur le vaudeville du *Baiser au*
» *Porteur*.

» — Dam ! ce serait peut-être plus gai.

» — Allons, c'est bien, en voilà assez, taisez-
» vous, la première que j'entends chanter, je la
» mets au pain sec pour huit jours.

» — Est-elle méchante ! » disent tout bas les deux jeunes filles.

« — On voit bien que son invalide n'est pas
» venu ici depuis plusieurs jours.

» — Oh ! si on osait lui dire son fait ! »

Mais il entre du monde dans la boutique.

Les demoiselles redeviennent silencieuses et modestes, la mercière prend un air aimable et riant pour charmer les pratiques, et on ouvre tous les cartons pour trouver des gants à une dame qui, après en avoir examiné quarante paires qu'elle ne peut pas mettre, finit par s'en aller, en disant qu'il n'y en a pas d'assez petits pour sa main.

Un ouvrier menuisier passe dans le faubourg, tenant des outils sous son bras, un homme en blouse, en casquette de loutre, posée un peu sur l'oreille, en tapageur, arrête l'ouvrier en se mettant devant lui :

« — Où que tu vas comme ça, Pierre ?

» — Tiens, te voilà, toi, Gravouillet... tu ne » travailles donc pas, tu fais donc le jeudi, toi?

» Merci! en v'là un de bambocheur.

» — Il n'est pas question si je fais le jeudi et » même le vendredi, si je veux me reposer toute » la semaine et ne rien faire le dimanche, est-» ce que ça te regarde?

» — Oh! du tout, fais comme tu voudras...,

» Mais moi, je vas à ma besogne, j'ai de l'ou-» vrage pressé chez un bourgeois, adieu.

» — Minute! puisque je te tiens entre quatre » z'yeux, faut que j'aie avec toi une explication » solide et subséquente.

» — Je n'ai pas le temps, tu me diras ça tan-» tôt au cabaret du coin, là-bas; je te dis que » pour le quart-d'heure je suis pressé. »

L'homme à la blouse se place devant le menuisier, lui barre le passage, met sa casquette de loutre encore plus sur le côté, au risque de la voir abandonner sa tête, et, fronçant ses épais sourcils, s'écrie d'un air presque féroce :

« — Et si tu es si pressé, pourquoi donc » que tu vas tous les jours passer des heures en-» tières dans la boutique de la fruitière mame

» Cornouillot, dont tu sais bien que je fais la
» cour à la fille pour le bon motif, pourquoi que
» tu vas là tenir des propos velimeux, sur mon
» compte, dire que je suis un *feignant*, un man-
» ge-tout, et une foule de choses méprisantes. »

L'ouvrier devient rouge jusqu'au bout du nez; cependant il roule de gros yeux et fait infiniment de gestes, en répondant à son camarade :

« — Ah ben ! par exemple !... En voilà des
» propos !...

» Si je tenais les ceux ou les celles qui disent
» de pareilles choses sur mon compte, je les
» traiterais comme des pas grand-chose qu'ils
» sont !... Moi, bavarder sur un ami... Jamais !
» Fi donc... J'en suis incapable...

» — Tu n'as pas été hier chez la mère Cor-
» nouillot ?

» — J'y ai été, c'est possible, je ne nie pas y
» avoir été, mais c'était pour acheter des pom-
» mes pour mon déjeuner... On est venu à ja-
» ser de toi... c'est encore possible...

» On a voulu me tirer les vers du nez à ton
» intention... parce qu'on sait que je te fré-
» quente ; moi, j'ai répondu, c'est ceci... c'est

» ça... et puis voilà..... Rien de plus, parole » d'honneur...

» — Et qu'est-ce que tu entends avec tes : » ceci, c'est ça... des calomnies, des can- » cans?

» — Mais, pas du tout, Gravouillet, on m'a » noirci à tes yeux... je ne suis pas capable » pour mal parler d'un ami... quand même!...

» — Un ami!..... un ami!..... c'est bientôt » dit!...

» Enfin, j'éclaircirai ça, et si tu m'as méprisé » auprès de ma bonne amie et de sa famille...., » suffit, je ne te dis que ça!... »

L'homme en blouse s'éloigne alors après avoir fait un geste menaçant, et l'ouvrier menuisier continue sa route au pas accéléré, en parlant tout seul comme s'il continuait de se justifier près de Gravouillet.

Nous arrivons sur les boulevards, là, tout prend un aspect plus riant; là, on se promène tout en allant à ses affaires...

Les boulevards du Marais ne reçoivent point une société aussi élégante, aussi fashionnable que ceux qui tiennent à la Chaussée-d'Antin.

Les habitués du *Jokey-Clubs* et du *Cercle* viennent bien rarement montrer la coupe élégante de leur habit, ou le nouvel attelage de leur tilbury aux paisibles habitants de la rue du Pont-au-Choux; cependant le boulevard Beaumarchais a aussi ses petits-maîtres et ses grandes coquettes.

Chaque quartier a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Avant le dîner, cette partie de la capitale est surtout fréquentée par les bonnes qui promènent les enfants, et les tourlourous qui cultivent les bonnes; par de vieux habitants du Marais, auxquels le médecin a ordonné de prendre l'air pour se donner de l'appétit, et qui varient leurs plaisirs en allant tantôt sur la Place-Royale et tantôt jusqu'à la place de la Colonne-de-Juillet.

Ce sont encore des dames qui vont en visite, des messieurs qui ne flânent point en marchant, des grisettes qui ne s'amusent point à regarder si on les suit, et des Omnibus qui s'éloignent avec fierté, parce qu'ils sont complets.

Cependant, dans cette contre-allée presque

solitaire, j'aperçois une jeune dame gentille, et mise avec assez de goût, qui se promène depuis longtemps dans un espace de trente pieds carrés, allant à droite, puis à gauche, laissant parfois échapper un petit mouvement d'impatience, et se détournant bien vite lorsqu'en passant près d'elle, quelqu'un cherche à examiner ses traits.

Cette dame a bien l'air d'être à un rendez-vous.

Pensez-vous qu'elle attende son mari, son frère, sa mère ou sa sœur?

Non, n'est-ce pas ; elle semble attendre quelqu'un d'autre... et elle éprouve la crainte d'être aperçue par des personnes de sa connaissance, c'est pourquoi elle a mis un chapeau qui avance beaucoup sur ses yeux, un voile qui retombe sur ce chapeau, et malgré tout cela elle se retourne quand il passe du monde près d'elle.

Enfin, un monsieur arrive ; il marche droit à cette dame, qui cette fois ne détourne pas la tête.

Le jeune homme... (car c'est un jeune homme qu'on attendait) semble tout essoufflé, il a

couru ou au moins marché très-vite, il présente son bras à la dame gentille, mais celle-ci ne le prend pas, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

» — Il y a plus d'une heure que je vous at-» tends... C'est affreux... Je ne savais plus que » faire!... De quoi avais-je l'air... Se promener » une heure sur le même boulevard!...

» Il faut aimer bien peu une femme pour la » laisser exposée à tous les désagréments d'une » telle situation.

» — Ah! c'est comme cela que vous me re-» cevez! Quand pour arriver plus vite je cours à » me donner un point de côté!... ou à gagner » une fluxion de poitrine.

» — Vraiment, vous avez couru... Pourquoi » n'avez-vous pas pris un omnibus.

» — Ah! oui... avec toutes les correspondan-» ces! de la rue du Bac ici, je crois qu'on » change trois fois de voiture... je serais arrivé » bien plus tard.

» — Vous aurez été voir quelqu'un qui vous » aura retenu... Voilà le fait.

» — Vous êtes donc toujours injuste! ja-» louse... C'était bien la peine que je quittasse

» des amis qui voulaient m'emmener dîner avec
» eux...

» Il y en a un qui a reçu de son pays une
» dinde truffée.

» — Il paraît que vous regrettez beaucoup
» cette partie, et qu'une dinde truffée vous plaît
» mieux que moi.

» — Je n'ai pas dit cela.

» — Mais vous le pensez.

» — Vous voyez bien que non, puisque je
» suis venu.

» — Mais vous regrettez cette dinde truf-
» fée?

» — Ah! que vous êtes insupportable!

» — Allez, monsieur, je ne vous retiens pas,
» allez rejoindre vos bons amis.

» — Ah! c'est comme cela que vous le pre-
» nez, eh bien, j'y vais.

» — Adieu, madame.

» — Bonjour, monsieur. »

Et le jeune homme, rebroussant chemin, s'en retourne par où il est venu et aussi vite qu'il est venu.

La dame fait aussi quelques pas du côté opposé; mais, après avoir marché quelques ins-

tants, elle fait comme si son pied avait tourné, et s'arrête, détourne un peu la tête; puis, s'apercevant que le jeune homme est bien réellement parti, pousse une exclamation de désespoir ou de colère, hésite un moment pour savoir si elle courra après le jeune homme, et se décide enfin à continuer son chemin de son côté; quant au monsieur, il s'est éloigné sans se retourner une seule fois...

Ce qui ferait présumer qu'il est expressément amoureux de la dinde truffée.

Allons toujours.

Nous approchons des quartiers populeux.

La porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis se dessinent dans l'espace.

Les piétons deviennent plus nombreux; les voitures, les charrettes, les haquets, les cabriolets se croisent avec une rapidité quelquefois effrayante.

Quel mouvement continuel! n'importe de quel côté vous portiez les yeux.

Quel bruit incessant retentit à vos oreilles!

Bruit de voitures, de chevaux, de marchands, de chalands, de chanteurs ambulants, de pas-

sants, d'enfants, de chiens, d'orgues, de vielles, de gens qui se disputent, qui s'appellent, qui toussent, qui crachent, qui frappent le bitume de leurs cannes ou de leur parapluie.

Mais vous êtes dans le cœur de la grande ville, et ce moment est celui où la plupart de ses habitants sont en mouvement pour leurs affaires, leur commerce, leurs intérêts, ou leur plaisir.

Il y a une foule de passions qui font mouvoir, agir, aller, venir et parler toutes ces marionnettes que nous appelons des hommes, mais il y a un organe plus impérieux, plus puissant que tous les autres, qui soumet le genre humain à ses lois : Quand l'estomac se fera sentir, quand il parlera avec force, vous verrez toutes ces marionnettes quitter leur travail, leurs affaires, leurs plaisirs même, pour ne songer qu'à le contenter.

Si vous êtes Parisien, ce bourdonnement continuel, ce monde, ces voitures, ces embarras à chaque coin de rue, ne sauraient vous effrayer; vous y êtes tellement habitué, que vous poursuivez votre chemin à travers tout cela, sans vous coudoyer contre personne, et

choisissant encore les pavés pour ne pas mouiller vos pieds.

Si vous êtes campagnard ou habitant d'une petite ville, vous serez dans les rues de Paris comme un homme qui n'a pas déjeuné sobrement, ou plutôt encore comme quelqu'un que l'on fait valser et qui n'en a pas l'habitude; la tête vous tournera, le bruit vous étourdira, la quantité de monde qui va et vient sans cesse vous donnera des éblouissements; enfin les voitures vous effrayeront, vous vous jeterez dans les passants, vous renverserez les petites boutiques ambulantes, vous marcherez sur les pieds des dames, vous écraserez les pattes des chiens, et bien heureux encore si vous arrivez à votre destination sans autres mésaventures.

Et que serait-ce donc si, toujours avant dîner, vous traversiez la Halle, cherchant avec peine votre chemin au milieu de ces provisions de tous genres, de toute espèce qui affluent vers la capitale pour approvisionner les habitants et satisfaire ce tyran dont je vous parlais tout-à-l'heure : l'estomac.

Il vous faudrait entendre les femmes de la Halle épuisant tout le vocabulaire poissard avec

les acheteurs qui se permettent de déprécier leurs marchandises; puis les servantes soutenant la dispute, les maîtresses grondant leurs domestiques, et les inspecteurs criant plus fort pour rétablir la paix! Vous vous diriez avec *Virgile :*

Fuge littus avarum, fuge crudeles Terras!...

Et vous auriez raison.

Mais si vous vous dirigez vers la Cité, vous y trouverez des rues du vieux Paris, c'est-à-dire, des rues étroites, sombres, boueuses ; à chaque pas des embarras, et sauf quelques grisettes gentilles qui se faufilent dans des maisons noires habitées par des étudiants, vous n'apercevrez rien qui puisse agréablement distraire vos yeux.

Voulez-vous entrer au Palais?

Vous entendrez plaider, car on plaide toujours, on plaide sans cesse, plus les hommes sont civilisés et plus ils se disputent, c'est fort triste, mais c'est comme cela. Dans les anciens temps, les différends se vidaient à coups de poings ou par le jugement de Dieu, c'était beaucoup moins long qu'avec des avocats.

Si vous écoutez plaider vous êtes tout surpris que les hommes chargés d'éclairer les juges se laissent emporter par la passion, la colère, l'indignation.

Quand vous entendez deux avocats s'adresser mutuellement des mots piquants, chercher à prouver la fausseté de ce que vient de dire leur adversaire, en venir quelquefois à des sorties virulentes, vous croyez qu'au sortir de l'audience ces deux messieurs, vont aller se battre... Nullement, ils dîneront peut-être ensemble, seront très-bons amis ; il est même possible qu'ils se tutoyent.

On ne dispute pas qu'au Palais et à la Halle. Entrez dans un café : avant dîner ils ont peu de monde.

Quelques flâneurs, de vieux habitués, des amateurs intrépides de domino, qui, après avoir achevé leur toilette, courent dès le matin au café qu'ils affectionnent ; ils arrivent quelquefois avant les journaux, et presque toujours avant que les garçons aient mis tout en ordre ; ils jettent un coup-d'œil inquiet autour d'eux, passent toutes les tables, toutes les salles du café en revue.

Vous croyez peut-être qu'ils cherchent les journaux, qu'ils sont impatients de lire les nouvelles politiques, de savoir le cours de la rente, ou des détails sur la première représentation qui a eu lieu la veille à l'Opéra. Non, ce n'est pas cela qui les occupe.

Ils prennent un journal quand ils ne peuvent rien faire de mieux, ils jettent les yeux dessus sans le lire, ou le lisent sans le comprendre, mais à chaque instant leurs regards se tournent vers la porte d'entrée.

Enfin, un autre flâneur arrive ; alors leur physionomie s'anime, une certaine joie moqueuse se peint dans tous leurs traits, il semble qu'ils se soient dit :

« Voilà mon homme, ou voilà une victime. »

Et en effet, ils courent à l'individu qui vient d'entrer, en lui criant de loin :

« — Une partie liée en cent cinquante... J'ai » une demi-heure à moi, pas plus..... ça vous » va-t-il?.. »

Le nouveau-venu hésite ; il voudrait avoir au moins le temps de regarder la lithographie du *Charivari* et de chercher à deviner le calembourg du *Corsaire*.

Mais le joueur de domino ne lui en laisse pas la faculté, il le pousse contre une table, le fait asseoir, tout cela avec la même promptitude que le cocher de *Coucou* qui vient de trouver un *lapin*. Il demande un domino, mêle les dés et dit d'une voix caressante :

« Nous jouons la petite pièce de vingt sous... » c'est seulement pour nous amuser. C'est à moi » la pose. »

Et tout cela sans que son adversaire ait eu le loisir de se reconnaître.

Enfin, celui-ci se décide à jouer au domino, tout en disant :

« — Rien qu'une demi-heure, par exem- » ple !.....

» — Oh ! pas davantage... il est neuf heures, » j'ai un rendez-vous avant dix.

» — Et moi, j'ai promis à ma femme de ren- » trer déjeuner ; elle a acheté des œufs frais pour » me régaler, à la coque. »

Et ces messieurs se mettent à jouer à neuf heures du matin, et à cinq heures du soir ils sont encore à la même table qu'ils n'ont pas quittée, toujours en répétant : encore une demi-heure seulement.

Et celui qui gagne a les yeux gros comme des boules de loto, tant il met d'action à son jeu, tandis que celui qui perd a la figure piteuse et murmure de temps à autre :

« — Ah mon Dieu ! et ma femme qui m'at-
» tend avec des œufs à la coque!... et je boude
» encore!...

» — Allez donc, vous mangerez vos œufs en
» salade... du cinq.

» — Je n'en ai pas...

» — Du six.

» — Je boude.

» — Domino.

» Ah ! j'aurais bien mieux fait de les manger
» à la coque. »

Vers le milieu de la journée les cafés reçoivent les auteurs, les artistes, les nouvellistes, les journalistes ; on cause de la pièce de la veille, du début d'une actrice, de la paix, de la guerre, des chemins de fer ou de n'importe quoi.

Un jeune homme bien joliment cravaté, qui porte des bottes bien vernies et tient une canne de prix, se montre très-passionné pour une danseuse qui a débuté la veille ; il s'écrie avec enthousiasme :

« — Quel talent! quelle vigueur, quelle sou-
» plesse et quelle grâce !...

» — Elle ne m'a pas fait plaisir, » dit froidement un monsieur qui est en train de verser de l'eau dans de l'absinthe, et fait bien attention pour que l'eau qu'il verse de très-haut tombe par petite quantité et à portion égale, ce qui doit lui faire obtenir une boisson opale d'un effet merveilleux pour stimuler l'appétit.

Vous auriez peut-être cru qu'en versant tout simplement votre petit verre d'absinthe dans un verre d'eau et en remuant ensuite, on devait obtenir absolument le même résultat ; vous êtes dans une profonde erreur ; vous ne boirez rien de bon si vous ne mettez pas cinq minutes pour faire tomber l'eau dans l'absinthe.

Je suis bien aise de vous prévenir de cela, afin que vous demandiez autre chose quand vous serez pressé.

Cependant, le jeune homme parfaitement cravaté s'est approché de ce monsieur qui fait de l'opale et lui répond :

« — Comment, mon cher G..... vous dites
» qu'elle ne vous a pas fait plaisir..... Allons
» donc... ce n'est pas possible... un moelleux,

» un vaporeux ravissant dans les poses, dans les
» pas...

» — C'est trop moelleux... c'est mou, cela n'a
» pas de vigueur.

» — Pas de vigueur!... Et elle reste deux mi-
» nutes sur ses orteils sans se fatiguer... et vous
» ne trouvez pas cela ravissant.

» — Ma foi, non!..... j'aime mieux autre
» chose!

» — Allons donc! vous aviez apparemment
» mal dîné hier... vous aviez mangé quelque
» chose qui vous faisait mal! Et voilà pourquoi
» vous trouviez mauvais ce qui est admirable.

» — J'avais très-bien dîné hier, comme à
» mon ordinaire... Je vous dis que votre dan-
» seuse n'a pas de talent.

» — Et moi, je vous répète qu'elle est ado-
» rable.

» — Mon cher, vous divaguez.

» — Ce n'est pas en étant malhonnête que
» vous prouverez que vous avez raison.

» — C'est vous qui êtes un entêté.

» — Ah! ne le prenez pas si haut, ou je vous
» ferai changer de ton! »

La discussion s'échauffe, ces messieurs s'ani-

ment, les ronds de jambe de la danseuse seront peut-être la cause d'une rixe sanglante.

Des sujets plus légers encore ont souvent amené de fâcheux résultats.

Heureusement un nouveau personnage, qui vient d'entrer au café, court s'interposer entre ces messieurs; celui-ci trouve moyen de tourner toutes les querelles en plaisanteries, et, grâce à quelques calembourgs qu'il improvise, bientôt ce n'est plus de la danseuse qu'il est question.

Si dans le courant de la journée vous voulez entrer dans un magasin de nouveautés, c'est l'heure de la vente, et les commis, en vous déployant des étoffes, emploieront toute leur éloquence pour vous prouver que vous ne trouverez rien de mieux ailleurs.

Vous aurez beau dire :

« — Mais ce n'est pas cela que je veux !

» — Vous avez bien tort, madame; croyez-
» moi, prenez cela, vous en serez très-satisfaite,
» vous nous en ferez compliment, c'est extrê-
» mement avantageux. »

Et le chef de l'établissement se promène dans son magasin, surveillant ses commis, ayant

l'œil à tout, stimulant le zèle de ses jeunes gens qui ne peuvent pas alors causer entre eux, et se communiquer leurs réflexions sur les dames qui viennent visiter le magasin.

Avant le dîner, les affaires, le commerce, l'argent qu'il faut songer à gagner, voilà la règle de conduite presque générale; voilà pourquoi aussi on travaille dans les bureaux de ce banquier, dans les études d'avoués, de notaires, dans les ateliers, dans les boutiques, dans les échoppes, et quelquefois même en plein vent.

Les salons, séjour des jeux, des danses, des plaisirs, sont tous froids, tristes, silencieux avant le dîner.

Cet homme d'affaires traverse avec précipitation son appartement, poursuivi par sa femme, qui lui demande un cachemire dont elle a grande envie depuis longtemps. Mais le mari trouve que cela coûte trop cher ; il répond sans cesse :

« — Plus tard, ma bonne amie, nous ver-
» rons cela..... j'ai une opération en train.... si
» elle réussit, tu auras ton cachemire.

» — Eh monsieur! vous me répétez toujours

» cela! vous êtes avec moi d'une économie.....
» je pourrais même dire d'une avarice révol-
» tante, et puis vous aurez tous les jours huit,
» dix personnes à dîner! il vaudrait mieux m'a-
» cheter un cachemire.

» — Ma chère amie, je sais ce que je fais, tu
» n'entends rien aux affaires. »

Et les commis de bureau, ces vertueux et ponctuels employés, partant à heure fixe, servant d'horloge dans toutes les rues où ils passent, croyez-vous qu'ils soient bien heureux avant le dîner?

Assis devant leur bureau, taillant leur plume, ou se chauffant contre le poêle, et ne pouvant point disposer à leur gré de leur temps et de leur esprit... quand ils en ont. Mais si vous les voyiez le soir, oh! vous ne les reconnaîtriez pas, ce ne sont plus les mêmes hommes!

Et dans les théâtres!... ah! c'est là surtout que vous trouveriez du changement.

N'allez pas sur un théâtre avant le dîner, car vous perdriez toutes vos illusions. Vous verriez une salle sombre, où vos yeux auraient de la peine à distinguer les objets.

Sur la scène, où il fait plus sombre encore,

au lieu de ces décorations brillantes qui vous transportent en Italie, en Suisse, dans l'intérieur d'un magnifique palais, vous verriez des portants en bois, des coulisses, qui, vues de près, semblent sales et grossièrement peintes, des affiches collées derrière, et des montagnes en planches, dites *praticables*, sur lesquelles il n'est pas toujours prudent de s'aventurer.

Vous verriez sur la scène, au lieu de troubadours et de chevaliers, des messieurs en redingotes, en paletots, le chapeau sur la tête, qui causent entre eux, et disent des plaisanteries en attendant leur réplique; des dames, que vous avez vues la veille, peut-être *rosière* ou *vestale*, et qui ne sont plus rien de tout cela, enveloppées dans de riches manteaux, les mains dans leurs manchons, et riant des bons mots de ces messieurs.

Voilà un faible aperçu de ce que vous verriez le matin dans les théâtres.

Je pourrais encore vous faire entrer où tant de gens jouent leur fortune, où d'autres, plus adroits, jouent celle qu'il n'ont pas; recevant les bénéfices quand il y en a, ne payant point

quand il y a perte, manière ingénieuse de s'enrichir et de jouer à coup sûr.

Je pourrais vous promener dans la Chaussée-d'Antin, quartier des banquiers, des agents de change, des lorettes, et des rats de l'Opéra; dans le faubourg Saint-Germain où sont les vieux hôtels et les brillants équipages; dans le Palais-Royal, ce séjour enchanté dont on parle dans les quatre parties du monde, parce qu'il n'a pas son pareil dans l'univers.

Mais avant dîner, le Palais-Royal ne paraît pas digne de tous les éloges que l'on a faits de lui. Pour briller, toutes ces boutiques ont besoin d'être éclairées; dans le jour, elles ne reçoivent du ciel qu'une clarté douteuse qui souvent ne pénètre pas jusqu'au fond des magasins.

Alors les galeries sont peu fréquentées, les traiteurs et les cafés sont presque déserts; vous voyez peu de personnes arrêtées devant les étalages, les montres des boutiques; enfin les modistes même travaillent sans lever les yeux.

L'heure du dîner doit approcher; contentons-nous de pénétrer encore dans le magnifique salon d'un riche capitaliste, où déjà se réunit

une société nombreuse que l'amphytrion traite ce jour-là.

Voici de jolies femmes, de superbes toilettes, c'est à qui de ces dames l'emportera pour le luxe des étoffes et la richesse des bijoux; les hommes, dont le costume est à peu près uniforme, veulent cependant se faire remarquer; les uns ne manquent pas de dire quelque chose de leur fortune, de l'emploi brillant qu'ils occupent; les mots : mon château, ma terre, mon influence, mon crédit, sont adroitement jetés dans la conversation.

D'autres, moins favorisés par le sort, se flattent de l'emporter par le mérite, par l'esprit, et ils se tourmentent beaucoup l'imagination pour en montrer, tandis que ceux qui en ont réellement ne se donnent pas souvent la peine de déballer leur marchandise.

Avant le dîner, il règne dans cette réunion un ton froid, cérémonieux et presque sévère.

Les dames s'examinent, passent en revue toutes les parties de la toilette de chacune d'elles; si elles échangent quelques mots, c'est avec une politesse si prétentieuse, si affectée, que cela pourrait passer pour de la diplomatie,

et l'on sait d'ailleurs comment doivent se traduire ces compliments, ces politesses banales que l'on s'adresse dans le monde.

Ainsi, lorsqu'une dame dit à une autre :

« — Mon Dieu, madame, comme vous avez » un chapeau délicieux, et qui vous coiffe à » ravir.

Cela se traduit par :

« — Vous êtes laide à faire peur, et vous » mettez un chapeau qui laisse voir votre figure » au lieu de la cacher!... Vous êtes parfaitement » ridicule comme cela !.. »

Ou bien :

« — Comment, madame, vous avez été ma- » lade, à ce qu'on m'a dit!... Mais en vérité, il » n'y paraît pas du tout!... Vous êtes fraîche et » rose! vous avez des couleurs charmantes! »

Traduction :

« — Vous êtes horriblement changée! vous » me semblez vieillie de dix ans au moins; » quant à vos couleurs, ma chère dame, on » sait à quoi s'en tenir sur leur naturel... Vous » en mettez trop même, cela saute aux yeux. »

Ou bien encore :

» — J'ai appris, madame, le malheur qui

» vous est arrivé... La perte de monsieur votre
» oncle..... Cela m'a vivement affectée..... Un
» homme si aimable et qui avait tant de mérite!
» Je vous prie de croire que j'ai bien pris part à
» vos chagrins. »

Traduction :

« — Cela m'est parfaitement égal que votre
» oncle soit mort ou non, et à vous aussi peut-
» être, car c'était un vieil imbécile qui bougon-
» nait toujours, et crachait sans cesse sur les
» tapis; il était tout-à-fait insupportable en so-
» ciété. »

Voilà quelques-unes des traductions en usage.

Nous pourrions vous traduire une conversation toute entière, car entre gens du monde, qui se voient et ne s'aiment pas, dans une conversation entière, il n'y a souvent pas un mot de vrai; mais nous nous en tiendrons là pour cette fois.

Chez les hommes, on rencontre ordinairement plus de vérité, mais aussi il y a moins de de délicatesse dans la tournure de la phrase, excepté chez quelques-uns, qui font de la conversation de société une étude toute particulière.

Dans un salon où se trouvent réunis des personnages qui souvent se connaissent peu, il y a rarement des conversations particulières, et dans les conversations générales c'est presque toujours l'éternelle politique qui sert de sujet, et l'entretien ne tarde pas à s'animer parce que dans la réunion la moins nombreuse, vous ne verrez jamais tous les hommes avoir la même opinion, et chacun veut que la sienne soit la bonne.

Ici, nous trouvons un vieux marquis blâmant tout ce que l'on fait maintenant, et regrettant tout ce qu'on faisait autrefois.

Puis, un ancien militaire qui a fait les guerres de Napoléon, et qui ne trouve à louer que ce qui s'est fait sous l'empire; qui ne comprend pas que l'on parle d'une autre époque que de l'empire.

Puis un ex-préfet qui est devenu ennemi acharné du gouvernement depuis qu'on lui a ôté sa préfecture.

Puis, un avocat qui n'aime que la république, vante les vertus de ce bon monsieur de Robespierre, assure que la France était parfaitement heureuse sous la terreur, ne parle que

de libertés, ne demande que des libertés et s'emporte, se met en fureur, voudrait écraser tous ceux qui ne sont pas de son avis, toujours par suite de son ardent amour pour la liberté. Sentiment qui, chez la plupart de nos plus fougueux réformateurs, peut se traduire par ces mots :

« — Je veux que le monde ait la liberté de » faire tout ce que *je voudrai.* »

Puis, un industriel qui approuve tout ce qui s'est passé sous toutes les époques, et fait l'éloge de tous les ministres !.... En voilà un qui en» fonce le docteur Pangloss !

Puis un artiste qui prétend que nous devrions nous habiller comme au temps de François Ier ; qui ne comprend pas les hommes sans barbe, et les femmes sans fraise; qui adore la liberté, mais qui aurait voulu vivre sous Louis XIV.

Et chacun de ces messieurs soutient son opinion avec feu, avec ténacité ; personne ne veut céder un pouce de terrain à l'autre. En écoutant cette discussion qui devient à chaque instant plus vive, vous vous dites :

« — Voilà des hommes que l'on a eu bien » tort de réunir dans ce salon, ils ne s'enten-

» dent pas du tout, et ils finiront certainement
» par se quereller. »

Et si vous jetez les yeux du côté des dames; où quelques jeunes gens, qui s'occupent d'autre chose que de politique, sont allés rôder en caressant leurs moustaches, en jetant un coup-d'œil sur leur toilette, vous vous dites encore :

« — Voilà des séducteurs qui perdront leur
» temps près des dames, car pas une ne fait at-
» tention à eux.

» — C'est en vain que ce beau blondin, avec
» ses cheveux si artistement frisés, est venu se
» placer derrière la chaise d'une charmante pe-
» tite femme, dont le corps aérien se perd sous
» les plumes, la gaze et les dentelles; celle-ci
» ne fait aucune attention à lui, elle ne se re-
» tourne pas une seule fois, quoiqu'une glace
» placée en face, ait dû lui faire apercevoir ce
» monsieur qui se tient debout derrière elle.

» — Et cette grande dame, vêtue de noir et
» et couverte de diamants, avec quel air sévère,
» avec quelle retenue, elle répond à un joli gar-
» çon à moustaches, qui semble lui-même ne
» lui parler qu'avec le plus profond respect. Dé-

» cidément, la médisance ne trouverait point à
» exercer de ce côté. »

Voilà ce que vous pourriez dire en ce moment.

Mais tout-à-coup, un domestique paraît à l'entrée du salon et prononce ces mots, attendus souvent avec impatience par une partie de la société :

« — Monsieur est servi. »

CHAPITRE II.

APRÈS DINER.

—

C'est qu'en effet, l'heure du dîner est arrivée, même chez les personnes qui se mettent tard à table ; c'est que la nuit a succédé au jour, et que depuis longtemps des hommes armés d'un grand bàton, au bout duquel brille une toute petite lumière, ont passé en courant dans tous les quartiers éclairés au gaz, et au moyen de leur bâton, introduisent la lumière dans la lanterne dont la flamme s'élance d'abord avec un éclat qui vous éblouit.

Alors, tout a pris un autre aspect dans

cette ville que vous avez parcourue il y a quelques heures.

Magasins, boutiques, cafés, théâtres, rues, traiteurs, salons, tout s'anime, tout semble prendre une vie nouvelle. C'est que les hommes brillent plus à la lumière qu'ils ont inventée qu'à celle qu'ils reçoivent du ciel ; parce que l'une a un éclat souvent trompeur, et nous ne sommes pas tous assez beaux pour être vus au grand jour.

Maintenant, promenez-vous sur cette longue file de boulevards éclairés au gaz, et dans les rues élégantes, vivantes, populeuses, vous ne ferez point dix pas sans que la vive lumière d'une boutique, d'un magasin, d'un café, ne se projette sur votre visage.

N'êtes-vous pas séduit par les dorures, les peintures, les ornements de ce restaurant ? par les immenses variétés de châles, d'étoffes drapées avec art, avec grâce dans les magasins de de nouveautés? par ces colliers, ces chaînes, ces épingles étalées dans les montres de ce bijoutier? par les bonnets, les chapeaux d'un si bon goût, puis encore par les jolis minois que vous voyez dans la boutique.

Car maintenant que tout est resplendissant de lumière, vous apercevez parfaitement ces demoiselles qui n'ont plus les yeux fixés sur leur ouvrage comme dans la journée, et se permettent de regarder souvent du côté des carreaux, puis échangent entre elles des sourires significatifs, lorsqu'un beau monsieur est arrêté devant les vitres du magasin.

Vous pouvez maintenant parcourir Paris sans être coudoyé, bousculé, poussé par les passants. Après le dîner, on ne court plus à ses affaires; on est moins pressé, on se donne le temps, on marche à son aise, on s'arrête souvent devant les boutiques, enfin on flâne davantage. Les voitures même sont plus rares, et si vous avez encore à vous garer des équipages, des omnibus et des fiacres, du moins vous ne rencontrez plus de charrettes, de porteurs d'eau, de camions, de tombereaux.

Vous voyez bien par-ci par-là quelques femmes qui marchent très-vite, qui pressent le pas parce qu'elles sont seules; quelques grisettes qui font semblant d'avoir peur quand un monsieur les suit, mais ce sont là des exceptions,

des ombres qui font ressortir la lumière d'un tableau.

Les yeux ne sont pas seuls flattés du changement qui vient de s'opérer dans Paris; après avoir admiré les galeries du Palais-Royal, qui, le soir, est vraiment devenu un séjour enchanté; après avoir parcouru rapidement cette suite de boulevards éclairés au gaz, promenade charmante et qui n'a pas sa pareille dans l'univers, retournons près des personnes que nous avons observées avant dîner, et voyons quel changement cet acte si commun, si simple, si habituel, mais si indispensable dans la vie humaine, vient d'apporter dans leur humeur et quelquefois dans leur situation.

Jetons d'abord un coup-d'œil dans la boutique de cet épicier, où il y avait foule ce matin.

Maintenant les chalands ne se poussent plus devant les comptoirs; il vient encore des pratiques, mais en moins grand nombre, et elles ne sont plus pressées comme dans la journée. Bien loin de là, elles causent volontiers avec l'épicier et ses garçons. Ceux-ci peuvent faire quel-

ques agaceries aux bonnes du quartier, tout en leur pesant du sucre ou du poivre.

Le garçon épicier est éminemment séducteur, sans que cela paraisse. D'ailleurs son patron lui donne l'exemple. Quel enjôleur! quel roué! quel farceur, que cet épicier! Il a le petit mot pour rire, toujours prêt à la riposte, et son petit mot, qui est ordinairement fort croustillant, excite le gros rire de celle à qui il s'adresse.

Ces dames à tabliers se pâment, elles sont obligées de s'appuyer sur un tonneau de raisinet ou une caisse de savon, en s'écriant :

« — Ah! avez-vous fini !... Voulez-vous
» bien vous taire ! Madame, faites donc taire
» votre mari, il nous dit des bêtises indignes...
» avec son air de n'y pas toucher, croirait-on
» qu'il est si mauvais sujet ! »

L'épicière, qui peut alors se carrer dans son comptoir, parce qu'on lui laisse tout le temps pour rendre la monnaie d'une pièce, se contente de sourire, en répondant nonchalamment :

« — Oh ! ça ne me regarde pas !... Arran-
» gez-vous ! d'ailleurs vous n'avez pas votre lan-
» gue dans votre poche !...

« — Ah! mesdames, qui est-ce qui connaît » une bonne à placer? C'est pour la dame du » troisième en face, qui a renvoyé la sienne » sous le prétexte qu'elle employait trop de » beurre dans ses sauces.

« — Le plus souvent que j'enverrai *queu-* » *qu'un* dans une pareille *cassine*!..... dit une grosse commère coiffée d'un bonnet surmonté d'un madras posé en fanchon. « Je la connais votre dame du troisième!... » c'est une rogneuse de portions... des gens » qui font de l'embarras, qui ont de quoi, à ce » qu'on dit... car c'est pas prouvé, et qui lais- » sent leurs domestiques mourir de faim!... » Des vaniteux qui donnent tout au luxe! à la » toilette! qui ont toujours une table servie avec » élégance... des assiettes dorées, plats *idem*, » mais rien dedans; qui changent de couverts, » de couteaux à chaque service, pour manger » une aile de volaille à quatre; qui coupent » une pomme en huit pour vous en offrir, et » font reparaître pendant quinze jours à leur » dessert un restant de brioche ou de biscuit de » Savoie!.... Ça nourrit ses domestiques avec

» des os et des épluchures, et ça se plaint en-
» core de ce qu'ils mangent trop ! Fi donc !
» j'appelle ça des cuistres, moi ! Le plus sou-
» vent que je leur enverrai un bon sujet... si
» j'en connaissais ! »

Une petite femme, vieille, maigre, assez pauvrement vêtue, qui tient sous son bras un cabas qui pourrait servir à faire des déménagements, et vient de prendre, selon sa coutume, son petit verre de cassis sur le comptoir de l'épicier, pousse alors une exclamation qui ressemble à un cri de canard et présente sa tabatière à la société en disant :

« — Ah ! vous avez bien raison, madame !..
» Jésus, mon Dieu ! c'est vrai qu'il y a des maî-
» tres qui sont bien *inconséquents* dans leur con-
» duite et qui vous traitent leurs domestiques ni
» pus ni moins que si c'étaient des esclaves
» noirs comme de l'encre !... Est ce que v'là
» pas ma nièce qui est sur l' pavé à c'theure...

» Vous savez, ma nièce... un joli sujet...
» une enfant que j'ai z'élevée avec une chèvre..
» qu'elle tétait toute la journée, que c'était
» touchant à voir... ni pus ni moins que la *mère*

» *Alda* dans le fameux roman de la *Cathédrale* » *de Paris.*

» — Ah! je connais votre nièce, » dit l'épicier. « Jolie brune! les bras un peu longs... » mais c'est plus commode pour nouer ses jar- » retières...

« — Ils sont à proportion moins longs que » votre nez, ses bras! » répond la vieille, qui semble piquée de la réflexion de l'épicier; mais celui-ci s'empresse de lui offrir quelques figues pour adoucir le piquant de sa plaisanterie; la vieille en prend une poignée... qu'elle fourre dans son cabas et continue :

« —Si bien donc que ma nièce, qui *va-t-* » *avoir* dix-huit ans à la Saint-Nicaise, était » entrée chez des bourgeois... un ménage, le » mari, la femme, deux enfants, un chien, un » chat et trois oiseaux, en v'là de l'ouvrage!... » Et qu'il fallait nettoyer tout ça chaque matin..

« Comment! le mari aussi, » demande l'épicier en caressant le menton de la femme.

« — Voulez-vous vous taire, polisson!

» Ah! par exemple... le plus souvent; est-ce » que j'aurais placé ma nièce dans une maison » où on aurait exigé des choses.. Dieu de Dieu!

» une jeune fille qui est innocente comme vos » pruneaux!... Enfin c'est pour vous dire qu'il » y avait de la besogne.

» Eh bien, sa maîtresse ne l'a-t-elle pas ren» voyée sous le motif que je venais trop souvent » la voir dans la cuisine, et qu'alors les volailles » n'avaient jamais qu'une cuisse... queu ca» lomnie! moi prendre *quéque* chose chez les » bourgeois de ma nièce, fi donc! et d'ailleurs » est-ce que je mange! moi!... Mais je vis de » rien du tout, c'est connu! J'ai *une* pauvre » estomac qui répugne à la nourriture... je » prends mon anisette le matin et mon petit » verre de cassis le soir, v'là avec quoi je me » soutiens depuis vingt ans!... aussi vrai que » je suis une honnête femme. »

Les cancans vont ainsi leur train chez l'épicier, qui est très-aimable après dîner, parce que la vente a été bonne, il appelle sa femme ma *biche* ou ma *chouchoutte;* celle-ci se laisse tapotter les joues : les garçons disent des douceurs aux bonnes, qui disent du mal de leurs maîtres, et tout le monde est satisfait.

Nous voilà devant la boutique de la mercière du faubourg St-Antoine, où nous avons aperçu ce

matin mesdemoiselles Ernestine et Honorine, les yeux baissés sur leur ouvrage et n'osant pas tourner la tête pour regarder dans la rue ; tandis que la mercière les grondait parce qu'elles avaient fredonné bien bas un refrain de vaudeville.

Un grand changement s'est opéré depuis le matin.

Mademoiselle Ernestine est encore au comptoir, mais au lieu de travailler, elle lit un roman.

Honorine est sur le pas de la porte, tout en ayant l'air de broder, elle chante à demi-voix la romance de *Guido :*

Hélas ! il a fui comme une ombre.

et ses regards se tournent assez fréquemment vers un magasin de toile, en face, où il y a un petit commis qui, loin de fuir comme une ombre, lui fait des signes et joue une pantomime très-facile à comprendre, tout en ayant l'air de faire son déplié.

D'où vient que ce soir ces demoiselles jouissent de tant de liberté, où donc est la sévère mercière dont la parole brève et sèche inspirait la crainte et faisait fuir la gaîté ?

Passons dans l'arrière-boutique, nous allons y trouver cette dame en compagnie d'un ancien militaire, c'est celui dont nous avons parlé avant dîner.

Il y avait plusieurs jours que le vieux guerrier ne s'était pas présenté chez la mercière, et celle-ci éprouvait toutes les angoisses d'un cœur qui craint d'aimer sans espoir.

Quand on a passé son printemps et même son été, ces angoisses-là doivent être bien plus vives, parce qu'on ne trouve plus rien à lire dans le chapitre des consolations.

Mais vers la fin de la journée, l'ancien militaire était venu présenter ses hommages à la marchande. On l'avait accueilli comme l'*Enfant prodigue*, on n'avait pas tué le veau gras, mais on lui avait proposé de prendre sa part d'un poulet aux olives que la cuisinière de madame accommodait avec une perfection qui faisait du bruit dans le quartier.

Le guerrier, après avoir fait quelques façons, avait accepté le dîner de la mercière, et ce jour-là, comme si elle eût deviné les sentiments de sa maîtresse, la cuisinière s'était surpassée.

Un poète, qui connaissait bien le cœur, ou plutôt l'estomac humain, a dit :

« C'est avec des dîners qu'on gouverne les hommes ! »

En effet, depuis cet empereur romain qui fit sénateur son cuisinier pour le récompenser d'avoir inventé une sauce excellente, depuis *Héliogabale* et *Lucullus* qu'on aurait pu surnommer à juste titre les restaurateurs de l'empire, combien d'événements, de projets, de plans, d'intrigues, qui n'ont réussi que par le secours des dîners!... ce puissant auxiliaire dont on se sert toujours et dont on ne se lasse jamais.

Ceci prouverait aussi que les hommes sont gourmands...

Et comment ne pas le croire lorsque chaque jour nous voyons avant, et même après dîner, tant de personnes arrêtées et comme en contemplation devant la boutique de *Chevet*, devant l'*Hôtel des Américains*, enfin devant les principaux magasins de comestibles.

J'ai remarqué un jour un monsieur fort bien couvert, à la figure large et rebondie qui, à ma connaissance, est resté cinq minutes sans

détourner ses yeux de dessus un magnifique homard; et comme, fatigué d'observer ce monsieur, je l'ai laissé devant les comestibles, je ne puis dire combien de temps au juste il est resté dans cet état contemplatif.

Ce monsieur me rappela les *Palamites.*

Vous ne connaissez peut-être pas les *Palamites?*

Je dois vous dire alors que c'étaient des moines grecs qui, dans le quatorzième siècle, se dévouèrent à la vie contemplative, et parvinrent, en regardant sans distraction leur *nombril*, à se procurer des extases et à voir la lumière pure qui part du céleste séjour. Constantinople était remplie de ces dévots, protégés par l'empereur *Jean Paléonoge*, et qui passaient des journées entières, immobiles sur un siége, les yeux fixés sur leur nombril, en attendant la céleste vision.

Tel gourmand qu'ait pu me paraître ce monsieur que j'ai observé devant *Chevet*, j'avoue que je conçois encore plutôt cette contemplation devant un homard ou un pâté de foie gras, que devant un nombril.

Mais tout ceci nous a fait perdre de vue la

mercière et son convive, l'ancien militaire, qui, ayant trouvé le dîner délicieux, commença à comprendre qu'une retraite est bien douce lorsqu'elle est ornée de poulets aux olives, et arrosée de vins généreux ; au rôti il fut très-galant, à l'entremets il risqua une déclaration, au dessert le mariage était arrêté.

Et dans son ivresse, la mercière avait dit à ses deux demoiselles de boutique :

« — Reposez-vous, vous avez assez tra-» vaillé. »

Et les demoiselles avait profité de la permission, en bénissant la cuisinière dont le talent avait amené cet heureux changement.

En suivant le faubourg Saint-Antoine, nous rencontrons deux ouvriers qui se tiennent bras dessus, bras dessous, et paraissent les meilleurs amis du monde.

C'est Pierre et Gravouillet qui s'étaient quittés ce matin en se disputant, mais le soir ils se sont retrouvés au cabaret, et Pierre a dit à Gravouillet :

« — Tu es fâché, mais moi je ne le suis pas; » tu ne peux pas te fâcher tout seul. Je paie un

» litre à condition que tu ne croiras plus ce » qu'on dit chez les fruitières. »

Gravouillet a accepté le litre; un peu plus loin il a voulu payer le sien; ensuite c'est Pierre qui a de nouveau régalé; s'ils continuent ainsi ils ne pourront jamais regagner leur gîte, mais du moins l'amitié la plus vive a remplacé la colère, et tout le long du chemin on les entend répéter :

» — Tu es mon ami, toi!...

» — Toujours! à la mort!

» — Et les amis sont les amis!...

» — C'est bien dit...

» — O mon ami! tiens, embrassons-nous.»

Et ces messieurs s'arrêtèrent au milieu de la rue pour s'embrasser. C'est extrêmement touchant!

Arrivons aux boulevards.

Tout est illuminé, cafés, grands et petits théâtres, tréteaux, marionnettes, figures de cire, spectacles et curiosités, bateleurs, banquistes.

Tout est en mouvement, et la foule se presse devant ces Paillasses, ces Bobêches et ces grandes toiles sur lesquelles, pour vous donner

un avant-goût de ce que l'on veut vous faire voir, on a peint des femmes qui ont de la barbe comme des ours véritables; des hommes qui sont venus jusqu'à l'âge viril sans avoir un seul poil sur le corps, ce dont vous avez le droit de vous assurer; des lions qui se laissent rosser sans se mettre en colère, et des tigres qui vous donnent une poignée de main, comme le plus intime de vos amis.

La foule admire tout cela, mais elle n'entre pas, elle reste sur le boulevard; elle sait que les bagatelles de la porte sont infiniment plus agréables à voir que tout ce qui est sous le rideau.

Voici des bonnes qui se promènent avec des tourlourous dont elles écoutent à loisir les propos séducteurs, car le soir elles se sont débarrassées de leurs marmots, leurs bourgeois sont sortis après avoir recommandé de bien garder leurs enfants; mais à peine les maîtres sont-ils dehors que les bonnes couchent les enfants en leur administrant le fouet quand ils se permettent de dire qu'ils n'ont pas sommeil; puis elles courent sur le boulevard rejoindre le bon ami en pantalon garance.

Cependant ces couples, que vous voyez se glisser dans l'ombre, cherchant de préférence les allées les moins fréquentées, ne se composent pas exclusivement de bonnes avec leurs amoureux.

Après dîner, les grisettes sont moins farouches, les petites ouvrières moins sauvages, les Lorettes même s'humanisent assez facilement; le soir on ne court pas chercher ou reporter de l'ouvrage, on y va en se promenant, et c'est fort triste de se promener seule; le bras d'un cavalier devient alors aussi agréable que nécessaire. La femme a besoin de s'appuyer sur l'homme, comme le vieillard sur la canne, comme le lierre sur l'ormeau : comme une foule de choses que je ne nommerai pas.

En cherchant bien sur ces boulevards, je suis persuadé que nous retrouverons ce jeune homme et cette jeune dame qui, avant dîner, se sont quittés si brusquement et presque fâchés. Oui, les voilà tous deux; ils se promènent amoureusement dans la contre-allée la plus sombre, ils se parlent bien bas et bien tendrement. Ils sont d'accord maintenant.

C'est qu'après avoir pris sa part de la dinde

truffée le jeune homme a senti l'amour renaître dans son cœur avec encore plus de violence. Alors, plein de repentir, il est retourné au rendez-vous du matin, espérant que la sympathie y ramènerait aussi sa maîtresse ; celle-ci y était venue par *hasard*, et elle a pardonné à son amant, bien heureuse encore de n'avoir eu pour rivale qu'une dinde truffée !

Quittons les boulevards.

Je ne vous proposerai point de retourner maintenant vers le quartier des Halles, quoique tout y soit aussi calme le soir que cela était bruyant le matin ; quoique la paix ait succédé aux cris, aux injures, aux querelles, et cela par une bonne raison : c'est que maintenant les Halles sont désertes et que les marchandes ont plié bagage.

Nous traverserons rapidement la Cité, dont les habitants vont chercher des promenades loin de leur quartier.

Quant au Palais, vous savez qu'on ne plaide pas le soir, et la paix y est revenue aussi parce qu'il n'y a plus personne.

N'allez pas cependant tirer de là cette triste conséquence que les hommes ne puissent être

ensemble sans se quereller! non pas vraiment! et pour preuve du contraire, regardez chez ce traiteur, dans ce salon. Voilà des avocats qui, ce matin, plaidaient l'un contre l'autre, qui se disaient des mots piquants, qui s'adressaient des sarcasmes violents! voyez-les trinquer ensemble en sablant le champagne, ils plaisantent eux-mêmes de ce qu'ils se sont dit à l'audience.

Croyez donc à la persuasion, à la conviction de ces avocats qui prétendent ne vouloir défendre que les causes justes. Ces messieurs font leur métier, voilà tout! et celui qui feint le plus de conviction en défendant une mauvaise cause, est celui qui montre le plus de talent.

Tout cela prouve que les plaideurs paieront le champagne que boivent ces messieurs.

Entrons dans un café; c'est après dîner qu'ils brillent de tout leur éclat; d'abord parce qu'ils sont éclairés, ensuite parce que la foule y abonde. Presque toutes les tables sont occupées, et maintenant ce n'est pas comme avant dîner; au lieu de ces physionomies froides, sérieuses et sévères qui venaient lire les journaux

sans rien consommer, vous ne voyez de tous côtés que des figures de jubilation.

Ce vieux monsieur sourit à sa demi-tasse ; ces jeunes gens qui sont autour de ce bol de punch doivent avoir une conversation bien gaie, car elle est entremêlée d'éclats de rire ; là-bas est un vieux couple qui se permet le *gloria* ; ici un grand maigre qui savoure une glace.

Ces messieurs qui étaient, ce matin, sur le point de se battre pour les ronds de jambes d'une danseuse, jouent ensemble au billard leurs verres de kirch et de rhum, le différend du matin est tout-à-fait oublié ; il n'est pas jusqu'aux joueurs de domino eux-mêmes, dont l'aspect ne soit devenu radieux ou goguenard. La conversation, souvent languissante le matin, est alors vive, pressée, animée.

Il y a des gens qui ont presque de l'esprit quand ils ont fait un bon repas.

Quelle vie ! quel mouvement dans ce café !

On entre, on sort, on s'asseoit, on se lève ; les garçons courent du fourneau aux tables ; des tables au comptoir, et, à chaque instant, vous entendez à vos oreilles :

« — Garçon!... ici!...
» — Du punch!
» — Une demi-tasse!
» — Voilà, monsieur.
» — De la bière!
» — Un domino!
» — *L'Audience*!
» — Elle est retenue, monsieur.
» — Un riz au gras!
» — Les *Débats*!
» — Huit sur cent?
» — Qu'est-ce qui a demandé le *Messager*?
» — Mettons-nous là.
» — Ici?
» — Non, là; nous serons mieux.
» — Une bavaroise au lait pour monsieur! »

Etc., etc., etc.

Vous regardez en passant dans ces beaux magasins de nouveautés. Les commis y jouissent des douceurs de l'après-dîner; maintenant, peu de personnes viennent acheter, le chef de l'établissement est allé au spectacle, et les jeunes gens peuvent causer et rire entre eux.

Ce ne sont point ici les cancans de l'épicier

et les propos des commères du quartier, ce sont les confidences que se font des apprentis commerçants, la plupart âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, et, par conséquent, tous plus ou moins amoureux.

Qui est-ce qui n'est pas amoureux à cet âge-là? Quel est celui qui n'a pas alors une, deux ou trois passions dans le cœur?

Et quand on a tant de choses dans le cœur, il est assez naturel d'aimer à le dire à ses amis, à ses camarades; puis chacun de ces messieurs prétend avoir une maîtresse très-jolie, c'est à qui renchérira sur l'éloge que l'autre a fait de la sienne.

« — Ma lingère a des yeux superbes! bleu-
» russe.

» — La mienne les a noirs, j'aime mieux
» cela.

» — Ma maîtresse a un pied pas plus grand
» qu'un petit pain!

» — Si c'est une flûte, c'est encore long!

» — Eh! non! un petit pain d'un sou!

» — Celle qui possède mon cœur a des dents
» comme des perles... et pas une de moins.....
» les trente-deux également belles...

» — Ma dulcinée en a trente-quatre !

» — Trente-quatre ! c'est pas possible ! on
» n'a pas trente-quatre dents.

» — Ah ! cette bêtise.... j'ai connu des fem-
» mes qui en avaient quarante.

» — C'étaient donc des lionnes ?

» — Ah ! bravo ! fameux le calembourg ! »

Courage, messieurs, vantez les appas de vos belles ; c'est plus galant que d'en médire.

La journée est pour le travail et l'après-dîner pour les causeries, quant à la nuit..... cela ne nous regarde pas.

Mais quel est cet individu qui passe fièrement sur le trottoir de cette rue, qui tient le milieu, ne voulant céder ni à gauche, ni à droite, qui regarde tout le monde avec un demi-sourire sur les lèvres, et cet air de béatitude qui signifie :

« Je suis très-heureux, je suis très-con-
» tent!... j'ai ma soirée à moi, je suis mon maî-
» tre maintenant ! une fois cinq heures sonnées
» je deviens libre comme l'air ! aussi je m'en
» donne ! j'en profite... je ne reste jamais chez
» moi le soir. »

Ce monsieur est un employé, un de ceux

que nous voyons passer le matin, toujours à la même heure, réglé comme un papier de musique.

Les employés, avant dîner, ne sont point à eux, ils ne s'appartiennent pas : leur temps, leur travail, leur talent, leur écriture, leur plume même! tout cela est au gouvernement qui les paie; jusqu'à cinq heures ils doivent faire abnégation complète d'eux-mêmes.

Mais, quand ils ont quitté leurs bureaux, avec quelle joie ils redeviennent libres!...

Et devez-vous vous étonner du changement notable qui s'opère alors dans cette classe nombreuse d'individus! Et si vous les avez trouvés le matin raides, brusques, peu agréables, quelquefois même peu polis avec les personnes qui ont affaire à eux, pardonnez-leur, ceci ne doit être que la conséquence de l'ennui du travail bureaucratique.

Mais revoyez-les après dîner, et vous serez tout surpris de trouver des hommes gais, aimables, spirituels, dans ces mêmes individus que vous avez vus le matin, si ennuyés et si ennuyeux.

Maintenant aussi vous pouvez entrer au spec-

tacle, car c'est le soir seulement qu'ils existent.

Semblables à ces coquettes surannées qui ne sont pas visibles dans le jour, parce qu'alors elles préparent, elles fardent, elles teignent ces appas avec lesquels elles espèrent vous séduire, les théâtres ne reçoivent leurs visiteurs qu'après le dîner; mais ils déployent tous leurs prestiges, toutes leurs pompes pour séduire vos yeux, vos oreilles, charmer votre esprit et séduire votre cœur, et ils y parviennent souvent, parce qu'après le dîner la tête encore remplie des vapeurs d'un vin généreux, nous sommes bien plus enclins à nous laisser séduire.

Terminons notre promenade de l'après-midi, en retournant dans le salon de ce capitaliste où nous avons vu des hommes de tous les partis, de toutes les couleurs; où, avant que l'on allât se mettre à table, la conversation, de grave qu'elle avait été d'abord, était devenue animée, mordante, orageuse, et pouvait faire craindre des querelles sérieuses entre ces hommes qui avaient des opinions si opposées et ne

voulaient se faire mutuellement aucune concession.

Revoyez-les maintenant que le champagne a passé sur tous leurs discours ; ces messieurs sont devenus accommodants, conciliants, optimistes même.

Ce vieux marquis ne nie plus que Napoléon était un grand capitaine.

Cet ancien soldat de l'empire avoue que les Français se battent fort bien à Alger.

L'avocat commence à croire que les républiques de Rome et d'Athènes abusaient de l'ostracisme et des arènes.

L'artiste excuse la mode des habits et des chapeaux ronds ; enfin il n'est pas jusqu'à l'ex-préfet qui ne se montre disposé à pardonner au gouvernement, si on lui rendait son emploi.

Et vous, mesdames, n'imitez-vous pas ces messieurs ? Il me semble que maintenant votre parole est plus douce, votre regard moins sévère.

Je vois des conversations fort animées entamées entre des jeunes gens et quelques-unes de ces fières beautés qui, avant le dîner, sem-

blaient à peine les connaître, etqui maintenant se sont humanisées.

« — Qu'est-ce que tout cela prouve? allez-» vous peut-être me dire?

» — Cela prouve, qu'en général, les hommes » sont meilleurs après dîner qu'avant. Que leur » estomac étant satisfait, ils éprouvent un bien-» être qui les rend plus disposés à l'indul-» gence. Observez ces signes *pathognomoniques*, » et faites en sorte d'en tirer parti au profit de » la morale.

» — Mais, me direz-vous encore, et ceux qui » n'ont pas de quoi dîner?

» — Ah! c'est juste! ceux-là ont bien le droit » d'être de mauvaise humeur; alors il faut tâ-» cher d'arranger les choses de manière à ce » que tout le monde dîne. »

CHAPITRE III.

LES BONNES DE MADAME TOURACAND.

—

Domestica facta!

Voulez-vous ne pas vieillir? ne changez ni de logement ni de domestique.

Cet axiome vous semblera peut-être manquer de justesse, et vous me direz :

« — Le temps va toujours son train, soit que » j'habite au Marais ou à la Chaussée-d'Antin, » soit que je me fasse servir par une Picarde ou » une Normande. »

Je vous répondrai que ne pas vieillir c'est vieillir sans s'en apercevoir.

Vous me répliquerez peut-être encore que les autres s'en apercevront pour vous. — Qu'est-ce que cela vous fait? vous vous moquez bien des autres!

M. Bouracand était un petit homme de cinquante ans à peu près; il avait vendu des tableaux dans sa première jeunesse, et avait conservé, dans son âge mûr, un goût très-prononcé pour les arts.

M. Bouracand n'avait jamais été beau ; il avait les yeux petits, le nez très-long, la bouche très-grande, et un menton qui n'avait pu entrer dans aucune cravate. Il n'était pas bien fait ; il cognait ses genoux en marchant, et ne possédait pas même l'apparence d'un mollet ; cependant il était adoré de son épouse, qui ne trouvait rien au monde de plus beau que son mari.

Puisque l'amour nous aveugle, il n'est pas étonnant que l'on trouve beaux les gens que l'on aime. Madame Bouracand était prodigieusement aveuglée, et sa passion allait jusqu'à la

jalousie, et sa jalousie ridicule rendait souvent son mari malheureux.

C'est quelquefois une grande calamité que d'être adoré de sa femme.

Madame Bouracand était une grande femme, qui avait été fort bien, qui aurait pu être coquette, avoir des amants, tromper son mari... cela s'est vu!

Elle préféra adorer son époux, qui était fort laid et avait peu d'esprit. Il y a des gens beaux et spirituels à qui ces choses-là n'arriveront jamais.

De l'union des deux époux étaient nées deux filles, qui, heureusement, n'étaient pas tout le portrait de leur père : ce qui vous prouve encore que l'on peut être très-fidèle à son mari et lui donner des enfants qui ressemblent quelquefois à des voisins ou à des amis intimes. La nature est essentiellement bizarre dans ses caprices.

Les petites Bouracand se nommaient : l'une Adèle, l'autre Eugénie.

Elles étaient absolument comme toutes les petites filles de leur âge; apprenaient peu, jouaient beaucoup, et n'avaient aucune voca-

tion prononcée pour un talent quelconque : ce qui rassurait beaucoup leurs parents, qui avaient entendu dire que les prodiges ne vivent pas longtemps.

La famille Bouracand habitait un joli logement situé sur un quai.

Le ci-devant marchand de tableaux tenait à ses habitudes; à défaut d'esprit, il avait du bon sens, ce qui vaut mieux quelquefois; il trouvait aussi, lui, que rien ne vieillit comme les dates, comme les changements de lieux, d'entourages.

Il tenait à son logement, qui était gai, et à une bonne qui, depuis dix ans, était à son service, et il se flattait de garder toujours son logement et sa bonne, et de continuer la douce vie qu'il menait, sans rien changer à ses habitudes.

Mais vous savez que les plus petites causes amènent parfois les plus grands événements.

Un jour, M. Bouracand était resté fort longtemps à sa fenêtre à voir couler l'eau. C'est un plaisir bien innocent et qui n'est pas dépourvu de poésie.

M. Bouracand n'y mettait point de préten-

tion; il ne faisait point de vers sur cette eau qui a inspiré tant de poètes; mais il gagna un rhume de cerveau.

Il y a mille remèdes pour les rhumes de cerveau, et M. Bouracand avait entendu dire que le meilleur est de se frotter le nez avec du suif.

Or, madame Bouracand était couchée depuis longtemps, lorsqu'elle crut entendre la voix de son mari du côté de la cuisine; elle y courut, et vit M. Bouracand dans un négligé de nuit, se faisant frotter le nez avec une chandelle par sa bonne.

Une femme jalouse voit du mal dans les actions les plus innocentes; l'épouse du marchand de tableaux devint pourpre, et s'écria en jetant sur sa bonne des regards furibonds :

« — Que faites-vous ici, monsieur?

» — Vous le voyez bien, je me fais mettre du » suif sur le nez par Dorothée.

» — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

» — Cela signifie que je suis enrhumé du » cerveau, et qu'on m'a assuré que cela me gué» rirait.

» — Et vous ne pouviez pas vous en mettre » vous-même?

» — Je n'aime pas toucher à la chandelle.

» — Hou!... monsieur!... »

Et madame Bouracand poussa son mari devant elle ; puis, arrivée dans sa chambre, lui dit :

« — Monsieur, vous êtes un monstre horri» ble!

» — Pourquoi donc? parce que j'ai du suif » sur le nez?

» — Oh! ce sont des subterfuges, cela. Et si » vous croyez que je donne là-dedans!

» — Dans quoi?

» — Oui, votre rhume est un prétexte. Vous » étiez dans la cuisine... avec mademoiselle Do» rothée...

» Oh! il y a longtemps que je me doutais de » quelque chose! Je vous ai déjà vu lancer des » regards!

» — Des regards! à qui?

» — Vous me comprenez fort bien. Vous avez » des intrigues avec la bonne.

» — J'ai des intrigues avec la bonne, moi?

» Ah çà, ma chère amie, est-ce que tu rêves » encore?

» — Non, je ne rêve pas! Je ne m'étonne » plus si vous la traitez avec tant de douceur... » Vous ne la grondez jamais.

» — Tu grondes assez pour nous deux.

» — On dirait que vous avez peur de lui par- » ler..... A table, vous n'osez pas lui demander » une assiette.

» — Ah! par exemple, ma femme!...

» — Non, vous ne l'osez pas! Mais je ne souf- » frirai pas chez moi de telles abominations.

» Je chasserai mademoiselle Dorothée.

» — C'est-à-dire que tu renverras une fille » qui nous sert depuis dix ans, une fille à la- » quelle nous sommes habitués.

» — Oui, oui, je crois que vous y êtes trop » habitué, en effet.

» — Madame Bouracand, vous êtes une folle; » si vous renvoyez cette bonne, vous ferez une » sottise.

» Elle a ses défauts, mais elles en ont tou- » tes; quand les qualités font la balance, on » doit encore se trouver heureux de son » lot.

» Vous ne renverrez pas Dorothée, parce que » je ne le veux pas ; que nous la regretterions » bientôt, et que je déteste les nouveaux visa- » ges. »

M. Bouracand avait quelquefois du caractère ; quand il criait, il criait très-fort ; quand il s'emportait, il n'était pas doux.

Madame ne répondit rien, et, le lendemain, ne parla plus de renvoyer la bonne ; mais elle avait mis dans sa tête de ne pas céder, et savait bien qu'elle trouverait le moyen d'en venir à ses fins.

Au bout de quelques jours, le déjeuner et le dîner n'étaient pas prêts à l'heure habituelle ; puis les meubles étaient mal époussetés ; tout allait de travers dans la maison, et, depuis le matin jusqu'au soir, on n'entendait que madame Bouracand se plaindre de sa bonne.

Un jour, madame montrait un meuble à son mari, en lui disant :

« — Voyez-vous.... c'est couvert de pous- » sière ! mais vous voulez garder votre bonne ! »

Monsieur Bouracand s'approchait du meuble, regardait, ne voyait rien, ne répondait pas.

Un autre jour, sa femme lui fourrait une cuiller d'argent sous le nez, en lui disant :

« — Sentez cela, monsieur. »

Monsieur Bouracand flairait la cuiller, qui ne sentait rien ; mais madame s'écriait :

« — Nous avons mangé hier du poisson, et
» cela sent encore le poisson aujourd'hui.......
» C'est gentil ! »

Monsieur Bouracand se disait en lui-même :

« — Il me semble cependant qu'on ne mange
» pas du poisson à la cuiller ! »

Mais il se taisait pour ne point se disputer.

Bientôt sa femme lui apporta chaque jour une casserole à examiner, en lui disant :

« — Voyez, monsieur, on n'a aucun soin de
» notre batterie de cuisine... on ne récure ja-
» mais ! on nous empoisonnera un de ces jours !
» mais vous voulez garder votre bonne ! »

Comme tout cela ne réussissait pas encore, un matin madame Bouracand se présenta devant son mari, pâle, échevelée, la figure presque renversée, et elle se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant :

« — Monsieur, elle sortira d'ici, ou je m'en
» irai, moi ; choisissez.

» — Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nou-
» veau, ma femme?

» — Ce qu'il y a!... cette fille m'a insultée...
» Oui, monsieur, insultée..... Elle m'a dit.....
» quelle horreur! elle m'a dit... qu'elle me va-
» lait bien !

» — Oh!... diable!... ça me semble éton-
» nant... Mais vous l'avez donc poussée à cela?...
» vous la traitez comme un nègre depuis quel-
» que temps.

» Après tout, madame, les domestiques ne
» sont pas des esclaves; ces gens-là sont déjà
» assez malheureux de servir, sans que l'on
» ajoute encore à leur misère en les humiliant
» du matin jusqu'au soir.

» Les domestiques ont toujours été polis avec
» moi; il est vrai que je le suis aussi avec
» eux. »

Mais tous les raisonnements d'un homme ne peuvent rien contre l'entêtement d'une femme.

Monsieur Bouracand voulait avoir la paix dans son ménage, il laissa renvoyer Dorothée.

Madame Bouracand redevint douce, aima-

ble, charmante, et au bout de deux jours elle dit à son mari :

« — Nous aurons demain une bonne...

» Ah! vous verrez, monsieur, vous verrez » comme nous serons bien servis! D'abord, la » probité et la sagesse même... c'est une Pi- » carde... très-propre, très-vive, causant bien... » et quant à la cuisine, remplie de dispositions.

» — Tant mieux, madame, je désire que » nous puissions la garder. »

La nouvelle bonne arriva ; elle se nommait Catherine.

Monsieur Bouracand se contenta de jeter un regard à la dérobée sur la nouvelle venue, et avant d'émettre son opinion sur cette domestique, il lui semblait nécessaire de la connaître pendant au moins six semaines.

Madame Bouracand, qui jugeait les personnes au premier coup-d'œil et prétendait ne jamais se tromper, était, le premier jour, dans le ravissement de sa nouvelle bonne, et ne tarissait pas en éloges sur Catherine.

Le second jour le ravissement était moins vif.

Le troisième, madame Bouracand, qui ne

se souciait pas de faire toujours sa cuisine elle-même, laissa faire le dîner à sa nouvelle domestique.

La bonne, remplie de dispositions pour la cuisine, servit un potage dans lequel il n'y avait pas moyen d'enfoncer la cuiller, des côtelettes réduites en charbon, un poulet desséché et une salade qui craquait sous la dent.

Monsieur Bouracand faisait la grimace, mais ne disait rien. Les deux petites filles ne cessaient de s'écrier :

« — Ah! comme cela sent le brûlé!... ah!
» que c'est mauvais du sable dans de la laitue! »

Madame Bouracand affectait de parler politique, pour que son mari fît moins attention au dîner.

Au bout de huit jours, il fut avéré que la Picarde, remplie de dispositions pour la cuisine, n'était pas en état de faire durcir des œufs :

On lui donna son congé.

Trois jours après, madame Bouracand entra d'un air radieux dans le cabinet de son mari, et lui dit :

« — Nous aurons une bonne demain ; pour
» celle-là, je suis bien sûre qu'elle te conviendra.

» — Il me semble que ce n'est pas à moi » qu'il faut qu'elle convienne, et que cela ne » sert pas à grand'chose...

» — Si, si, tu seras content...... Oh! c'est » une fille qui fait parfaitement la cuisine, » d'abord...

» Elle sait faire mille petites friandises... les » omelettes soufflées... Tu aimes les omelettes » soufflées ?...

» — Oh! par hasard... quelquefois...

» — Tu les aimes beaucoup; nous en man- » gerons souvent... C'est une Flamande que » nous allons avoir, une bonne grosse fille, fi- » gure réjouie, vive, alerte... la probité et la sa- » gesse même....

» D'ailleurs, mon épicière m'en répond..... » Je suis persuadée que nous la garderons, » celle-là.

» — Ainsi soit-il! »

Le lendemain, monsieur Bouracand voit arriver chez lui une grande et grosse fille, dont la figure annonçait la santé et la gaîté.

Mademoiselle Désirée, c'était le nom de la nouvelle bonne, était d'une vivacité qui char-

mait sa maîtresse; en un tour de main elle avait fait sa besogne.

Madame Bouracand accourut dans le cabinet de son mari, toute transportée de joie, lui dire :

« Voyez-vous, monsieur, ce que c'est d'avoir » une bonne vive. Le ménage est fait à onze » heures et demie, tandis qu'avec votre Dorothée » quelquefois les chambres n'étaient pas ba- » layées à une heure...

» A dîner nous aurons une omelette soufflée, » Désirée nous en fera une. »

En ce moment une des petites filles vient dire à sa mère :

« — Maman, la nouvelle bonne vient de cas- » ser le grand saladier de porcelaine... »

Madame Bouracand aurait voulu que sa fille se fût mordu la langue plutôt que de lui dire cela devant son mari.

Elle se mit à chanter, poussa l'enfant hors de la chambre et s'éloigna elle-même, en s'écriant :

« — Je me fais une fête de manger de l'ome- » lette soufflée!... »

L'heure du dîner arriva.

La famille du ci-devant marchand de tableaux se mit à table.

Tout était bon. Madame Bouracand était tellement satisfaite, qu'elle mangeait à se donner une indigestion.

L'omelette soufflée parut : elle était superbe! haute d'un pied, admirable de coloris.

On la mangeait avec délices, on n'osait point parler, pour mieux savourer l'entremets, lorsque tout-à-coup un grand fracas se fit entendre dans la cuisine.

« — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que » cela? » dit M. Bouracand.

La petite Adèle va à la cuisine et revient tout effarée annoncer que la nouvelle bonne a fait tomber une énorme pile d'assiettes.

Monsieur Bouracand fait un peu la grimace ; sa femme se hâte de dire :

« — C'est un malheur! ces choses-là peu» vent arriver à tout le monde!...

» Ça fait deux fois qu'elle casse aujourd'hui, » murmure la petite Eugénie : « ce matin, le » grand sa... »

L'enfant n'achève pas, sa mère lui donne, en même temps, un grand coup de pied dans

les jambes, et une grande cuillerée d'omelette soufflée dans la bouche.

Bientôt mademoiselle Désirée arrive, l'air toujours aussi gai, aussi dégagé, en disant :

« — Oh ! ce n'est pas grand chose, madame !
» La pile d'assiettes est tombée, c'est vrai, mais
» il n'y en a que onze de cassées ; les autres
» n'ont rien du tout : comme c'est heureux !

» — Que onze ! » murmure M. Bouracand en quittant la table ; « ça me semble déjà assez
» pour commencer. »

Le lendemain, en faisant son ménage, en époussetant avec une admirable vivacité, mademoiselle Désirée fait voler dans le salon deux jolis flacons en rocaille, qui se brisent en éclats.

« — Il fallait que ça ne *tinsse* guère, » dit la grosse bonne d'un air riant, « car c'est à peine
» si je *leur z'y ai donné* un coup de plumeau. »

M. Bouracand rentra dans sa chambre en poussant un gros soupir.

Madame se hâta de dire :

« — Désirée, vous nous ferez encore une
» omelette soufflée pour dîner ; vous les faites
» fort bien ! »

Le dîner arrive, madame Bouracand fait un peu moins l'éloge de la cuisine, parce que, dans la journée, sa nouvelle bonne lui a brisé son *lavabo*, accident qu'elle a soigneusement caché à son mari.

Cependant, lorsque l'omelette soufflée arrive, les témoignages d'admiration recommencent.

Mais, en desservant, Désirée brise un verre de cristal placé devant M. Bouracand et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il lui venait de son père.

« — C'est un petit malheur! » dit la bonne. « Du reste, il avait l'air joliment vieux, ce verre- » là!...

» — Il faudrait pourtant faire attention, Dé- » sirée, dit madame.

» — Pauvre verre! auquel je tenais tant, » s'écrie M. Bouracand, « il me venait de mon » père...

» — Oh! soyez tranquille, monsieur; on en » trouve de pareils!

» — Mon ami, veux-tu encore de l'omelette » soufflée? » dit madame de Bouracand à son mari.

« — Non! j'en ai bien assez! » répond le

pauvre homme qui semble avoir envie de pleurer, et regarde d'un air piteux les débris de son verre.

Le lendemain, mademoiselle Désirée casse le dos d'une chaise et le cylindre de la pendule.

Madame Bouracand commande encore une omelette soufflée.

Le jour suivant, c'est une montre et une théière qui sont brisées.

Monsieur Bouracand déclare à sa femme qu'il est dégoûté des omelettes soufflées, qu'elles lui reviennent trop cher.

Madame, trouvant la glace de sa toilette en six morceaux au lieu d'un, se décide à renvoyer mademoiselle Désirée.

On est huit jours sans bonne.

Le neuvième, madame Bouracand arrive d'un air satisfait auprès de son mari, et lui dit.

«— Demain, nous avons une domestique...
» Je crois que j'ai enfin trouvé ce qu'il nous
» fallait... C'est une fille qui m'a plu tout de
» suite.

» Elle est Normande... une figure ouverte...

» vingt ans ; ce n'est pas un cordon bleu, mais » elle sait faire une cuisine bourgeoise.

» Du reste, la probité et la sagesse même..... » mon boucher me la garantit. »

Monsieur Bouracand avait pris le parti de ne plus répondre à ce que sa femme lui disait chaque fois qu'elle arrêtait une nouvelle bonne.

La Normande arrive... C'est une assez vilaine fille, à figure refrognée, aux yeux louches. Mais madame Bouracand ne manque pas de dire :

« — Il ne faut point se fier aux visages, c'est » extrêmement trompeur ! je ne m'y laisserai » plus prendre ! »

Et malgré cela, pendant les premiers jours qui suivent l'arrivée de la Normande, madame Bouracand ne cesse de prôner sa nouvelle bonne.

« — Enfin, j'ai trouvé ce qu'il me fallait ! » dit-elle à son mari d'un air de triomphe. Voilà » une fille qui fait notre affaire... active, labo- » rieuse, ne cassant rien.... et honnête ; jamais » un mot plus haut l'un que l'autre !...... Ce

» n'est pas une impertinente comme notre Do-
» rothée !... »

Monsieur Bouracand se contentait de hocher la tête en répondant :

« — Attendons encore.... il faudra voir. »

Mais bientôt on s'aperçut que le vin diminuait, que les liqueurs disparaissaient, qu'il s'égarait des serviettes et des mouchoirs, que le compte de l'argenterie n'y était plus.

A chaque remarque, la Normande répondait toujours :

« — Madame, j'espère bien que vous ne
» soupçonnerez pas! sans quoi je vous quitterais
» bien vite.

» — Non, certes! je ne vous soupçonne pas, répondait madame Bouracand ; « mais je ne
» comprends rien à tous ces mécomptes.

» — C'est que vos autres bonnes vous auront
» auront chipé bien des choses sans que vous
» le sachiez.

» — Apparemment. »

Mais un soir, rentrant chez elle inopinément et lorsque la bonne croyait tout le monde au spectacle, madame trouva la domestique, dont

on lui avait répondu, qui lui volait des fichus, des bas et des chemises.

Le lendemain, la Normande fut mise à la porte; et on resta quinze jours sans domestique.

Au bout de ce temps, madame Bouracand reprit son air radieux, et aborda son mari en s'écriant :

«— Mon ami, c'est fini!

» — Qu'est-ce qui est fini?

» — Tous nos ennuis avec les domestiques.
» Nous allons avoir un trésor.

» — Un trésor!

» — Oui; oh! cette fois nous pouvons nous
» y fier. C'est une Lorraine.

» — Une Lorraine! je ne vois pas ce que cela
» a de rassurant : il y a un vilain proverbe sur
» les Lorrains...

» — Vous savez bien que les proverbes ne si-
» gnifient rien.

» — C'est une fille remplie de qualités; elle
» arrive de son pays; c'est la probité et la sa-
» gesse...

» — Oui, oui, comme à l'ordinaire!..... Eh,
» mon Dieu! quand donc vous déferez-vous de

» cette manie de vanter des personnes que vous
» ne connaissez pas ?

» — Ma mercière m'en répond.... Elle se
» nomme Gothon.

» — Votre mercière ?

» — Non, la Lorraine.

» — Ça fait quatre depuis Dorothée !... et en
» deux mois !... »

Mademoiselle Gothon est installée dans la famille Bouracand.

La Lorraine est une assez jolie fille, qui tient constamment ses yeux baissés, et qui a l'air aussi timide que novice.

Madame Bouracand est de nouveau enchantée.

Cette fois on n'a rien à reprocher à sa bonne ; l'ouvrage est bien fait, la cuisine satisfaisante ; tout est bien entretenu. C'est un trésor qu'on a trouvé.

Mais un soir la famille, revenant de la promenade plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé, trouve le trésor en conversation avec un grand gaillard en blouse bleue.

Le grand gaillard se hâte de partir en criant à la Lorraine :

» — Adieu, ma cousine !

» — Vous avez donc des cousins? » demande madame Bouracand à sa bonne.

« — Oui, madame, » répond mademoiselle Gothon ; « j'en ai un tout petit qui vient d'arri- » ver à Paris.

» —Il ne m'a pas semblé si petit! » murmure monsieur Bouracand.

« —Après tout, » dit madame, « on peut avoir » un cousin... pourvu qu'il ne vienne pas sou- » vent ! »

Peu de temps après, on surprend le trésor en tête-à-tête avec un tourlourou.

« —C'est encore un de mes cousins, » dit mademoiselle Gothon.

« — Elle en a plus d'un, à ce qu'il paraît, » se dit monsieur Bouracand.

Mais un matin, voulant éveiller son trésor de bonne heure, madame Bouracand se glisse en tapinois jusqu'à la chambre de Gothon, et trouve la Lorraine déjà en conversation avec un troisième cousin.

Cette fois, le sujet de la conversation était criminel.

Madame Bouracand est obligée de mettre son trésor à la porte.

Et à ces quatre bonnes succèdent douze autres dans l'espace de quatre mois.

On passe en revue des Bourguignonnes, des Périgourdines, des Alsaciennes, des Auvergnates... presque tous les départements.

Au bout de ce temps, le pauvre M. Bouracand ayant pris sa maison en dégoût, parce qu'il ne pouvait s'accoutumer à ces changements de visage, arrêta un matin une place pour la diligence, et s'en fut faire ses adieux à sa femme en lui disant :

« — Je n'aime pas à me déplacer, mais vous » avez fait de ma demeure une auberge ; autant » vaut alors que je voyage.

» — Comment, monsieur, vous allez vous » absenter ?

» — Oui, madame.

» — Et pour combien de temps ?

» — Je l'ignore moi-même.

» Quand vous aurez gardé plus de trois mois » la même bonne, vous me le ferez dire, et je » reviendrai. »

Et monsieur Bouracand partit.

Et deux ans ans après il n'était pas encore revenu.

Et cependant sa femme était tombée sur vingt-sept trésors...

CHAPITRE IV.

LES ORGUES DE BARBARIE ET LA LANTERNE MAGIQUE.

—

Vous êtes dans votre cabinet bien en train d'écrire une scène, de filer l'intrigue d'un drame, ou de chercher la chute d'un couplet, lorsque tout-à-coup vous entendez à vos oreilles un orgue qui vous joue l'ouverture de *la Caravane*, ou du *Jeune Henri*, ou de *Démophon*.

Cherchez donc une fin de couplet sur l'ouverture de *Démophon*! Vous avez justement choisi votre air, vous le chantez à demi-voix tout en faisant votre vaudeville, et le maudit orgue vous étourdit, vous trouble, vous assourdit.... Vous

espérez qu'il se taira avec la fin de l'ouverture, et comme vous le savez par cœur, vous vous dites :

« — Un peu de patience, voilà le dernier mo-
» tif qui approche. »

Mais, lorsque l'ouverture est terminée et que, respirant plus à votre aise, vous avez repris votre plume et recommencé à fredonner entre vos dents, voilà l'orgue qui se fait entendre de plus belle, et vous joue la romance de *Guido et Ginevra;* ensuite il exécute le *Départ du Savoyard* ; ensuite la valse de *Robin des Bois;* c'est à n'y pas résister.

D'autant plus que sur les orgues de Barbarie, les plus jolis airs sont horriblement massacrés, défigurés, tronqués.

Lorsque le cylindre de l'instrument n'a point assez de notes pour faire les passages d'un air tel que le compositeur l'a écrit, l'arrangeur, ou plutôt le dérangeur, ne se gêne pas pour changer le passage ; il transpose, il coupe, il simplifie ; ceci est un véritable délit que l'on ne devrait pas permettre.

Jouez les airs en vogue, messieurs les musiciens ambulants, mettez-les sur vos orgues,

puisque c'est un usage établi ; jouez-les depuis le matin jusqu'au soir pour le plus grand plaisir des portiers, des bonnes et des cuisinières ; jouez-les faux même, vous en avez le droit, cela rentre dans vos attributions ; mais ne changez point le passage d'un air pour en mettre un que le compositeur n'a jamais songé à faire ; ne lui placez pas un bémol là où il a mis un dièze ; et si vous ne comprenez rien aux règles de l'harmonie, de la mélodie, ne touchez pas aux œuvres d'autrui.

L'auteur dramatique n'est pas le seul que les orgues désolent ; toutes les fois qu'une pareille musique entre dans la cour d'une maison, il y a tout à parier qu'elle incommodera quelques locataires, car à Paris il y a tant de monde logé dans une même maison !

Voilà un négociant qui est en train de récapituler ses comptes, d'additionner ses bordereaux ; il y a une erreur dans sa caisse et il veut savoir d'où elle provient...

Au moment où ce négociant se gratte le front et refait ses calculs, un orgue arrive, et cette fois il ne se borne pas à tourner la manivelle de

son instrument, il chante aussi. C'est-à-dire il crie de toutes ses forces :

Cinq sous !
Cinq sous !
Pour monter notre ménage !

Le négociant ne sait plus où il en est; il repasse six fois de suite la même addition, il ne s'y retrouve pas..... Il s'embrouille ; ce refrain continuel :

Cinq sous !
Cinq sous !

lui bourdonne dans les oreilles, la sueur coule de son front; il écrase sa plume, il fait des pâtés sur le livre, il fera nécessairement une erreur dans ses comptes, et c'est l'orgue qui en sera cause.

Dans cet autre appartement est une jeune dame qui a passé toute la nuit au bal; elle est rentrée au point du jour, bien fatiguée de danse, d'hommages et de plaisirs; il faut ensuite le temps de se déshabiller, de se coiffer de nuit; on dit à la femme de chambre :

« — Vous aurez bien soin de ne pas faire de » bruit demain dans la matinée, vous n'appro- » cherez pas de ma chambre, je veux dormir » bien tard, pour réparer les fatigues de la nuit; » vous ne viendrez que quand je sonnerai. »

La femme de chambre a bien promis de ne faire aucun bruit et de ne laisser pénétrer personne auprès de sa maîtresse.

La jeune dame se met au lit en invoquant le sommeil. Mais le sommeil n'arrive pas tout de suite, après une nuit où l'esprit a été aussi agité que le corps; malgré soi on repasse dans sa mémoire, des compliments, des propos galants, des déclarations que l'on a reçus au bal. Et le repos a de la peine à venir.

Ce n'est que vers les neuf ou dix heures du matin, que l'on goûte enfin un sommeil réparateur; alors, entre dans la cour de votre maison un orgue, quelquefois accompagné d'une clarinette, d'une grosse caisse avec cymbales, et les musiciens ambulants se mettent à jouer la marche des Tartares dans *Lodoïska*, et ils braillent à tue-tête :

« Allons, mes belles, suivez-nous!
» Sachez que les Tartares

»Ne sont barbares
»Qu'avec leurs ennemis.

La jeune dame s'éveille en sursaut ; d'abord elle se croit encore au bal ; mais bientôt elle ne peut plus se faire illusion, et elle sonne avec violence sa femme de chambre en s'écriant :

« — Mon Dieu ! qu'est-ce donc ce bruit-là ?
» c'est horrible ! c'est atroce !... et moi qui avais
» tant besoin de repos... »

La femme de chambre n'arrive pas au premier coup de sonnette, car, comptant sur le sommeil de sa maîtresse, elle avait invité à déjeuner un tambour de la garde nationale qu'elle rencontre souvent dans l'escalier, parce que le sergent-major de la compagnie est leur voisin.

Mais madame sonne à briser tous les cordons de sonnettes, et la femme de chambre effrayée, quitte ses œufs frais et son tambour, son amoureux et sa mouillette, en disant :

« — Comment ! il n'est pas dix heures et
» madame sonne, elle qui voulait dormir toute
» la journée.... mais c'est fort ridicule cela.....
» moi j'invite quelqu'un à déjeuner croyant être
» tranquille... et on nous dérange !

» Je ne pourrai pas rester dans cette maison
» si on n'a pas une minute d'agrément.»

Enfin la femme de chambre se décide à se rendre près de sa maîtresse, qu'elle trouve fort en colère et qui lui dit :

« — Qu'est-ce que cela signifie, mademoi-
» selle !... c'est donc ainsi que vous m'obéissez?»

La caméristc se trouble, elle croit que sa maîtresse sait qu'elle a invité son tambour à déjeuner, elle balbutie et ne sait que répondre; heureusement pour elle la jeune dame ne lui en donne pas le temps, et reprend :

« — Et d'abord pourquoi me laissez-vous
» sonner pendant une heure et n'arrivez-vous
» pas tout de suite?

» — Madame, c'est que... je donnais à déjeu-
» ner à mon serin... du jaune d'œuf.

» — Votre serin est assez grand pour manger
» tout seul, il me semble.... et quand je sonne,
» je pense que vous pouvez bien le laisser pour
» venir.

» Mais enfin me direz-vous quel est ce bruit...
» ce tapage qui m'a éveillée... moi qui désirais
» tant dormir...

» — Du tapage?

» — Comment, mademoiselle.... est-ce que
» vous ne l'entendez pas encore en ce moment...
» *Les Tartares !* les *barbares!*...

» Oh! oui, ce sont des barbares!

» Des monstres !

» — Mais, madame, c'est un orgue qui est
» dans la cour.

» — Eh bien, mademoiselle, est-ce que vous
» ne pouviez pas le renvoyer cet orgue, lui don-
» ner de l'argent pour qu'il me laissât dormir
» en paix...

» — Mon Dieu, madame, je ne l'avais pas en-
» tendu, moi... j'étais occupée... avec mon se-
» rin... et ma mouillette.

» — Mademoiselle, je vous l'ôterai, votre
» serin, parce que je n'entends pas que vous
» négligiez mon service pour un oiseau. Allez
» renvoyer cette musique barbare, payez-la
» pour qu'elle se taise, que je puisse dormir
» enfin. »

La femme de chambre exécute les ordres de sa maîtresse ; elle jette des sous au joueur d'orgue, en le priant de s'en aller, elle va ensuite mettre son serin à la porte.

Un peu plus loin l'orgue de Barbarie donnera lieu à une scène d'un autre genre.

C'est une mère qui vient d'apprendre que sa fille a reçu en cachette les lettres d'un jeune commis-marchand qui l'attend sans cesse au coin de la rue, et lui offre toujours des bouquets.

La maman, qui sait par expérience tous les dangers que court une demoiselle qui reçoit des bouquets et des billets doux, s'est promis de faire à sa fille une morale bien sévère. Elle la fait venir dans sa chambre, et là, d'un ton qui glace d'effroi la pauvre petite, lui dit :

« — Comment, mademoiselle, vous recevez
» des lettres à mon insu! mais savez-vous où
» cela mène? savez-vous ce que se dit un homme
» dont une femme a été assez faible pour rece-
» voir les billets? »

Un orgue arrive et joue :

Ah! vous avez des droits superbes!

La maman fait un mouvement d'impatience, elle se tait quelques instants, puis reprend :

« — Et que vous demandait-il dans sa lettre,
» cet audacieux....... qui se permet de vous
» écrire. »

L'orgue joue :

Portrait charmant! portrait de mon amie!

La jeune fille se mord les lèvres en détournant la tête.

La mère tâche de retrouver sa colère, elle s'écrie :

« — Mademoiselle, vous n'auriez jamais dû
» écouter cet impertinent, et la première fois
» qu'il s'est permis de vous parler il fallait lui
» répondre .. »

L'orgue joue :

Tu n'auras pas ma rose !
Té n'auras pas ma rose !

Alors la jeune fille n'y tient plus, elle part d'un éclat de rire; la maman ne peut pas s'empêcher d'en faire autant, et voilà une leçon morale qu'un orgue vient de faire manquer.

Et combien d'autres événements que l'on ne

sait pas, et qui n'ont eu pour origine que cette malencontreuse musique qui arrive presque toujours mal à propos à nos oreilles.

C'est un vieillard très-malade qui se décide à faire son testament en faveur d'un neveu auquel il a pardonné ses folies ; l'orgue fait entendre une contredanse de Musard, cela rappelle au vieillard que son neveu dansait le cancan d'une façon très-leste, et il se décide à donner son bien à un autre parent qui ne danse jamais.

C'est une vieille dame à laquelle on applique une trentaine de sangsues à un endroit que je ne vous nommerai pas, ce qui lui cause des sensations peu agréables, et qui, pendant tout le temps de l'opération entend jouer dans sa cour :

Amusez-vous, trémoussez-vous, belles !

C'est un monsieur auquel on arrache une dent sur l'air :

Où peut-on être mieux !

C'est un mari qui bat sa femme pendant qu'on joue :

L'hymen est un lien charmant !

Mais arrêtons-nous, en voilà assez pour vous prouver que les orgues de Barbarie ne sont rien moins qu'agréables à la plupart des habitants de Paris.

Dans beaucoup de maisons, les concierges ont ordre de ne point les laisser pénétrer dans la cour ; mais alors cette cruelle musique va s'installer sous vos fenêtres ; elle joue dans la rue, sur le boulevard, sur les places, et vous n'avez pas le droit de l'en empêcher ; tout ce que vous pouvez faire, et que vous faites ordinairement, c'est de la payer pour qu'elle s'éloigne.

Cependant depuis quelques années, le nombre des joueurs d'orgues ambulants a beaucoup diminué à Paris. La prodigieuse quantité de salles ouvertes pour y donner des concerts, a dû faire beaucoup de tort aux musiciens des rues.

On assure que les orgues de Barbarie s'en vont... s'ils pouvaient ne plus revenir.

Il y a cependant un orgue que nous n'envelopperons pas dans la proscription générale, c'est celui qui accompagne la lanterne magique, lorsque par une froide soirée d'hiver, vous entendez dans la rue, une voix enrouée qui crie :

« — La lanterne magique ! la pièce cu-
» rieuse. »

Alors les enfants regardent les parents en joignant leurs petites mains, et en s'écriant :

« — Oh ! papa... maman !... faites-nous voir
» la pièce curieuse. »

Lorsque vous cédez aux désirs de vos enfants, votre domestique va appeler le spectacle qui passe, et bientôt deux hommes, ordinairement Auvergnats, et habillés comme votre porteur d'eau, entrent dans votre appartement. L'un d'eux porte un orgue, l'autre porte la lanterne.

Vos enfants se rangent en demi-cercle et vous faites comme eux.

Un des Auvergnats établit sa lanterne magique sur une table, il dispose tout ce qu'il faut,

on éteint les lumières de l'appartement, puis le spectacle commence.

L'Auvergnat fait passer les verres dans sa lanterne, et il en donne l'explication d'une voix tellement lente, tellement monotone, que cela vous fait bâiller sur-le-champ; et l'orgue qui joue dans les entractes, ajoute encore à votre amusement.

Et puis c'est toujours monsieur le soleil, madame la lune, et les aventures du petit Poucet.

La lanterne ne renouvelle jamais son répertoire.

Mais vos enfants sont heureux; vous voyez ces petites têtes qui regardent de tous leurs yeux, écoutent en silence, laissant seulement échapper parfois une exclamation de joie, de surprise, et le plaisir qu'éprouvent les enfants, vous donne le courage de supporter le spectacle de la lanterne magique.

CHAPITRE V.

LA ROTONDE DU TEMPLE ET LES MARCHANDS D'HABITS.

—

C'est là que vont s'enfouir les grandeurs, les toilettes, le clinquant, les dorures, les parures, les fourrures, les garnitures!... et tant d'autres objets qui ont brillé dans le monde, fait l'orgueil de ceux ou de celles qui les portaient, excité l'envie des autres, et qui, dans tout l'éclat de leur gloire, ne s'attèndaient pas sans doute à tomber aussi bas.

C'est de là aussi que viennent ces oripeaux,

ces parures, ces plumes, ces toques, ces chapeaux, ces robes et ces châles, que vous rencontrez encore dans un certain monde, beaucoup moins frais à la vérité, quand ils ont passé par le marché du Temple, que s'ils venaient directement de chez le fabricant, mais qui cependant jettent encore quelque éclat et abusent les personnes... qui ne s'y connaissent point.

La rotonde du Temple a été construite en 1781. Elle est maintenant spécialement affectée au commerce des vieux habits ; toutes les boutiques établies dans la galerie étalent des défroques ayant appartenu aux deux sexes, mais plus particulièrement aux hommes.

L'étalage n'étant pas défendu autour de la rotonde, vous vous promenez sous des berceaux formés d'habits de tous les âges, de tous les états, et presque de toutes les classes de la société.

La veste de l'artisan est à côté de l'habit du petit-maître ;

La redingote de l'ouvrier se balance contre le paletot de l'artiste ;

Une livrée de grande maison est mise en regard d'un habit de cour ;

L'uniforme de garde nationale y pullule;

Vous y trouvez aussi l'habit à la française qui a figuré au bal de monsieur le préfet;

Et jusqu'au costume à paillettes d'un marquis d'autrefois, qui a sans doute assisté à bien des cérémonies, brillé dans bien des hôtels, sauté dans bien des bals et salué bien des gouvernements.

Autour de la rotonde du Temple, se tient la Bourse, ou le cours des vieux vêtements; c'est le Tortoni de la friperie, c'est là que se retrouvent tous les marchands d'habits ambulants, que vous voyez à chaque instant dans les rues, sur les boulevards, qui s'arrêtent devant vos fenêtres, qui entrent dans la cour de votre maison, en criant :

« — Marchand d'habits!..... Vieux habits,
» vieux galons!... — Avez-vous de vieux habits
» à vendre!... »

Le marchand d'habits porte la marchandise sur son bras, ou sur son épaule.

Il n'est pas rare de rencontrer de ces hommes chargés d'une énorme pile de vêtements, et tenant encore sous leur bras plusieurs paires de vieilles bottes, et à leur main quelques mau-

vais chapeaux, car les chapeaux et les chaussures sont aussi tombés dans le domaine du marchand d'habits, qui ne cherche qu'à étendre son commerce, et qui vous achèterait une poêle et un cor de chasse, si vous vouliez les lui vendre.

Le marchand d'habits est la providence de l'étudiant, de la femme de chambre, de l'artiste, de l'homme de lettres incompris par son siècle ; de la cuisinière, du groom, et généralement de tous ces viveurs, bambocheurs, farceurs, auxquels il faut de l'argent pour une partie de plaisir, un dîner, une orgie, et qui, ne possédant plus rien dans leur bourse, s'en prennent à leur garde-robe, et vendent à vil prix des objets qu'ils ont payés fort cher, ou que parfois ils n'ont pas payés du tout; mais ils sont toujours contents, du moment qu'il leur reste un habit pour sortir et de l'argent dans la poche pour s'amuser.

Le marchand d'habits connaît son monde.

C'est un renard ; lorsqu'il grimpe jusqu'au sixième étage, et peut-être dans la mansarde d'un jeune homme, il est bien certain d'avance que le propriétaire de la défroque qu'on va lui

offrir a un extrême besoin d'argent, et qu'il en passera par tout ce qu'il plaira au marchand de lui proposer.

Si, au contraire, le fripier ambulant est appelé par une domestique de bonne maison, il faudra qu'il se montre plus conciliant, car la cuisinière, qui n'attend pas après le produit de la vente d'un vieil habit dont son maître lui a fait cadeau, ne cédera que lorsqu'elle trouvera une offre avantageuse; dut-elle faire monter vingt marchands avant d'avoir pu obtenir le prix qu'elle demande.

L'étudiant en droit, ou en médecine, ou en vaudevilles, qui doit mener sa maîtresse au théâtre du Panthéon, ou qui veut la régaler d'une partie d'ânes à Montmorency, attend avec anxiété qu'un marchand d'habits passe devant sa demeure.

Il se met à sa fenêtre, d'où il ne peut pas toujours apercevoir dans la rue, mais il a l'oreille au guet, et il saura bien attirer l'attention du courtier en garde-robes.

Le cri tant désiré se fait entendre; le jeune homme, perché à sa lucarne, y répond en beuglant de toute la force de ses poumons :

« — Par ici... eh! marchand d'habits..... la » maison du Boulanger..... l'allée qui est crot- » tée... l'esalier au fond... au sixième... chaud! » chaud! Tenez la rampe, c'est de rigueur! »

Le marchand d'habits a compris cette voix qui semble venir du ciel, et bientôt le jeune homme entend son pas lourd et lent dans son escalier ; il se hâte d'aller ouvrir sa porte, afin d'éclairer son palier ; il guide les pas du négociant en vieux, en lui criant :

« — Par ici..... il n'y a pas à se tromper, » c'est tout en haut... je ne connais au-dessus » de moi que des chats. »

Bientôt le vendeur se trouve en présence de l'acheteur.

Ici commence une scène digne quelquefois du pinceau de Biard.

Le jeune homme étale sur une table les objets qu'il veut vendre, en ayant soin de les mettre dans un faux jour.

Précaution inutile :

Le marchand prend l'objet à sa main, il le tâte, le palpe, et va l'examiner attentivement devant la fenêtre.

Le jeune homme tâche de faire valoir sa marchandise :

« — Ceci est une redingotte que je n'ai pas » mise dix fois... mais je la quitte parce qu'elle » m'est trop étroite, je suis engraissé ! »

Le marchand jette un coup d'œil sur le jeune homme qui est maigre comme un coucou, et répond :

« — Si vous ne l'avez mise que dix fois, ça » ne l'empêche pas d'être diablement usée aux » coudes..... Et les parements... c'est de l'ama- » dou.

» — Il n'y a rien de si facile que de mettre d'autres parements.

» — Et ce collet tout crasseux?

» — Ça se détache très-bien avec de la terre » glaise.

» Voilà ensuite un pantalon collant à sous- » pieds... dernier genre... il manque de boutons, » mais c'est la moindre des choses.

» — On ne porte plus de pantalons col- » lants.

» — On en reportera..... c'est une mode que » les femmes affectionnent; c'est bien plus élé- » gant !

» — Il est déchiré aux genoux.

» — On fait des reprises perdues... ça ne pa-
» raît pas.

» — Les fonds ne valent plus rien.

» — Ah! parbleu, écoutez donc, s'il était
» neuf je ne vous le vendrais pas!... Enfin voici
» un petit gilet pomme qui a fait bien des con-
» quêtes, et que je ne quitterais pas si je n'étais
» pas engraissé.

» — Mais je crois qu'il vous quitterait, lui...
» il s'en va en loques!...

» — Un ou deux accrocs!... ça se reprend.

» — On ne met plus de gilet vert-pomme.

» — Laissez-moi donc tranquille! on met tout
» ce qu'on veut; en fait de gilet, les plus bizar-
» res sont les plus jolis.

» — Vous n'avez pas autre chose?

Le jeune homme jette un coup-d'œil dans sa chambre; il va à sa commode, ouvre tous les tiroirs, aperçoit une vieille veste de flanelle, et l'apporte en lui disant :

» — Tenez, voici encore un objet bien
» chaud... c'est excellent pour l'hiver... je m'en
» défais parce que voilà le printemps, je le ra-
» chèterai à l'automne. »

Le marchand prend la veste, fait un haussement d'épaules, la jette avec le reste, et reprend son refrain habituel :

« Vous n'avez pas autre chose..... quelques » vieilles bottes... de vieux chapeaux? »

Le jeune homme fait le tour de sa chambre, ramasse dans un coin une paire de bottes qui n'a plus de semelles, des socques de femme, oubliés chez lui par une brocheuse des environs, un chapeau gris dont les bords sont cassés, et une casquette privée de visière, il dépose tout cela devant le marchand, qui jette un coup-d'œil, et répète encore :

« — Vous n'avez pas autre chose? »

Le jeune homme se gratte la tête, passe sa main sur son front, puis, tout-à-coup, comme frappé d'une idée subite, va à une armoire, et en retire un objet soigneusement enveloppé dans du papier.

Il le présente au marchand en lui disant :

« — Tenez, ceci est un objet de luxe... c'est » une de mes tantes qui m'en avait fait cadeau.

» Bonne tante!... elle prenait tant de soin de » ma santé!

» Mais ce meuble ne m'est nullement néces-
» saire. »

Le marchand d'habits déploie le papier, et trouve une espèce de grand cornet en caoutchou, et terminé par un petit tuyau en bois.

Il regarde avec dédain cet objet, dont il ne connait pas l'usage, en murmurant :

« — Qu'est-ce que cela... un étui de clari-
» nette ? »

Le jeune homme part d'un éclat de rire, et répond enfin :

« — Non, ce n'est pas positivement de la
» clarinette que l'on joue avec ceci... ce meuble
» se nomme un clissoir. C'est une invention mo-
» derne, tout à la fois commode et philanthro-
» pique..... cela remplace la seringue qui, dans
» quelque temps, ne sera plus cultivée que par
» les portiers, les femmes de ménage et les
» gardes-malades.

» Le clissoir est d'un usage plus commode et
» plus discret ; vous pouvez facilement le met-
» tre dans votre poche, l'emporter en voyage, le
» pratiquer en voiture : à la rigueur vous pour-
» riez vous en servir au spectacle...

» Bref, la seringue est désormais enfoncée. »

Le marchand d'habits examine encore le petit instrument, puis il recommence son refrain :

« — Et vous n'avez pas autre chose?

» — Ah! sapristi, mon cher, il me semble » qu'en voilà bien assez, à moins que je ne vous » vende mes meubles... mais le propriétaire s'y » opposerait...

» — Et combien voulez-vous de tout ça?

Le jeune homme réfléchit, se gratte l'oreille, et dit :

« — Tenez, je n'y vais pas par quatre che- » mins. Donnez-moi cinquante francs du tout, » et c'est une affaire bâclée. »

Le marchand va reprendre son paquet d'habits, qu'il avait déposé sur une chaise, et il fait mine de s'en aller. Le jeune homme court à lui, et l'arrête :

« — Eh bien..... Vous ne me proposez rien, » quand je vous offre une masse d'effets!

» — Elle est jolie la masse d'effets!...... les » bottes et le chapeau ne valent pas six sous, le » gilet vert-pomme et la veste de flanelle ne va- » lent guère plus... . reste donc seulement la

» redingote et le pantalon, en vous donnant » quinze francs, ce sera bien payé.

» — Quinze francs!... barbare!... arabe qne » vous êtes... et le clissoir dont vous ne parlez » pas...

» — Oh! ma foi, je ne connais pas ces outils-» là, je n'y tiens pas.

» — Donnez-moi trente francs..... et termi-» nons.

» — J'en serais bien fâché!

» — Vingt-cinq francs, au moins.

» — Je vous mettrai vingt sous de plus, et » j'emporterai le tout..... parce que je réfléchis » que je donnerai le clissoir à ma femme pour » sa fête..... Elle est toujours enrhumée, ça lui » fera peut-être du bien.

» — Mettez vingt francs, et emportez...

» — Non, seize francs.,. c'est bien payé.

» — Jamais. »

Le jeune homme fait semblant de vouloir tenir bon, mais il se dit : si j'en appelle un second, il me donnera moins que celui-ci; si j'en fais venir un troisième, il m'offrira moins que le second, et ainsi de suite; car ils s'entendent et se donnent le mot; il vaut donc mieux trai-

ter avec le premier ; et l'industriel n'a pas descendu dix marches de l'escalier, qu'il s'entend appeler : on accepte la somme proposée.

Le marchand d'habits rentre dans la mansarde, compte seize francs, ajoute au paquet qu'il portait ce qu'il vient d'acheter, excepté le clissoir qu'il serre avec soin dans sa poche, puis il s'en va en disant au jeune homme :

«— A une autre fois, monsieur.»

Et le jeune homme compte encore ses seize francs, les met dans son gilet, après avoir eu grand soin de s'assurer que ses poches ne sont pas trouées, puis s'habille à la hâte, et s'en va trouver sa maîtresse, et en se disant :

«— En avant les bamboches ! le fricandeau !
» la walse, l'omelette soufflée, les ânes et l'a-
» mour ! »

Quant au marchand d'habits, qui ne fait jamais de mauvaises affaires, il poursuit son chemin et son commerce. Et dans quelques jours, la redingotte, qui vient d'être achetée à si bas prix, sera nettoyée, réparée, rafistolée ; on mettra des fonds au pantalon, des semelles aux bottes, et tout cela figurera avec avantage au marché ou à la rotonde du Temple, et sera lorgné

par un amateur, obligé de s'abiller à peu de frais. Il n'est pas même sans exemple de voir un jeune homme aller acheter au Temple une redingote qu'il a vendue quelque temps auparavant à un marchand d'habits, et qu'il ne reconnaît plus.

Le marché du Temple, nommé autrefois halle au vieux linge, a été bâti en 1809, il est situé en face de la rotonde, dans un vaste emplacement, où se tenait jadis la foire du Temple. Ce marché n'est pas élégant, mais il peut contenir une immense qnantité de marchandises.

Il est divisé en quatre parties qui sont encore coupées par des espèces de petits couloirs, où il n'y a que bien juste la place pour le passage d'une personne.

Les *places*, car c'est ainsi que l'on nomme les boutiques de chaque marchand du Temple, les places se payent fort cher, ce qui doit faire présumer que la vente y est bonne. Un côté est réservé à la friperie, un autre au vieux linge, un autre à la ferraille, un autre aux chaussures, un autre aux bonnets, aux modes ou aux habillements de théâtres, etc., etc.

Les passages étroits de ce marché n'offrent aucun charme pour la promenade, on ne va ordinairement là que pour acheter; aussi vous ne pouvez y faire quatre pas sans que les marchandes vous disent :

« — Que cherchez-vous, madame?

» — Que désirez-vous, monsieur?

» — Un manteau? une robe-de-chambre? des » brodequins ?

» — Une layette, ma petite dame... j'ai votre » affaire »

Le marché du temple est fort utile aux acteurs, aux actrices, qui trouvent souvent là des costumes assez frais encore, et qui dureront plus longtemps que la pièce pour laquelle ils sont achetés.

D'ailleurs, au théâtre, où tout est illusion, des étoffes d'occasion peuvent paraître encore fort belles devant la rampe.

Mais ce qui est plus surprenant, c'est de savoir qu'à Paris, dans la société, parmi les bourgeoises, les femmes aisées, il en est beaucoup qui ne portent que des objets achetés au Temple, et qui, par conséquent ont déjà été portés par d'autres.

Pour aller au bal, une dame ira au marché du temple chercher une garniture de robe, des fleurs pour mettre dans ses cheveux et des souliers de satin.

Une autre y va faire emplette d'un chapeau ou d'un bonnet, et la marchande ne manque jamais de lui dire :

« — C'est tout neuf...... cela n'a été porté » qu'une fois. »

Quelle que soit la manière dont ces dames s'arrangent pour que leur toilette paraisse élégante et fraîche, un œil exercé ne s'y trompera pas ; et puis, il y a dans la tournure des personnes qui s'habillent au Temple, quelque chose qui trahit toujours l'origine des chiffons dont elles se parent.

Quelquefois aussi ce marché, où l'on va chercher des toilettes d'occasion, donne lieu à de fort piquantes aventures.

Un monsieur, tout en lorgnant une jolie femme au spectacle, s'aperçoit qu'elle a la robe que son épouse portait quelques jours auparavant.

Dans un concert, une dame reconnaît son châle sur les épaules d'une de ses voisines.

Un jeune homme est fort mal à son aise dans un habit qu'il a acheté tout fait la veille, et qui vient d'un petit maître, assis un peu plus loin que lui, lequel se fait faire des habits à crédit par un tailleur, et les revend ensuite pour avoir de l'argent.

Et dans les promenades, combien de dames parées, parfumées, fleuries, et qui n'ont même fait que louer, pour un jour, cette toilette avec laquelle elles veulent vous séduire ; hâtez-vous donc, vous, qui avez été charmés par leurs attraits et leur élégance! demain vous ne reconnaîtriez plus ces dames, si vous veniez à les rencontrer encore.

Car, au marché du Temple, on loue aussi des robes à la journée, et même à la demi-journée. Il y a dans Paris tant de gens qui veulent paraître riches et briller, ne fût-ce que pour quelques instants.

CHAPITRE VI.

LE PARTERRE D'UN THÉATRE.

—

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant ne prenez pas un parterre dans lequel les femmes sont admises; ceux-là ne vous conviennent pas.

François Ier a dit :

« Un soir sans femmes est un printemps sans » roses. »

Mais en vérité, ces roses-là sont fort mal placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je

me plais à le croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui pour voir le spectacle vont se placer au parterre.

Nous avons donc un parterre d'hommes.

Nous le prendrons au commencement du spectacle, avant qu'il ne soit entièrement plein.

Du reste nous avons des parterres qui ne le sont jamais, même lorsque le spectacle est avancé ; il y en a d'autres qui ne sont bien garnis que les jours de premières représentations.

Ces jours-là, comme s'ils voulaient se dédommager de leur solitude habituelle, ils sont bourrés comme des omnibus par un temps de pluie ; on met dedans plus de monde qu'il n'en peut ou du moins qu'il n'en devrait tenir.

Bien entendu que ceux qui seront au milieu de cette foule n'auront besoin ni de se moucher ni de prendre leur tabatière dans leur poche, c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hercule du Nord, un Alcide de...... n'importe où, et de pouvoir, avec des bras de fer, dompter et contenir les mouvements de ses voisins.

Quand vous êtes entré dans un parterre où la foule est compacte, où les portes sont encombrées, où toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à n'en plus sortir, malgré l'envie pressante que vous pourriez en avoir.

Si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, pour rentrer dans ce fortuné parterre, séjour des élus et des *Romains*, il faut vous attendre à faire une partie de boxe avec les personnes entassées à la porte...

Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là.....

Enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

Désaugiers vous aurait dit :

Une vestale vaut bien ça.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas.

N'importe ; vous avez combattu, vous avez à peu près vaincu, c'est-à-dire que vous vous êtes

fait jour entre plusieurs personnes qui ne voulaient pas se déranger.

Ensuite, pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer; ce qui signifie que l'on vous pousse en avant; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous vous servez comme de point d'appui pour regagner votre banquette.

Après avoir nagé ainsi pendant quelque temps sur des flots vivants, qui ne sont pas enchantés de vous soutenir, vous parvenez à regagner votre place... que l'on a prise pendant votre absence.

Mais vous reconnaissez un voisin, et vous dites :

« — J'étais là ! »

L'intrus qui est venu se mettre à la place que vous occupiez, ne vous répond pas et a l'air de lorgner quelqu'un à la galerie.

Vous vous impatientez, vous poussez ce monsieur en répétant :

« — J'étais là. »

Alors il se retourne et vous dit :

« — Qu'est-ce qui me prouve que c'était vo-
» tre place?... aviez-vous laissé un gant, votre
» mouchoir?

» — Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne re-
» trouve pas toujours ce qu'on laisse dans un
» parterre ; mais voilà monsieur qui vous dira
» que j'étais à côté de lui. »

Celui dont on invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant parti pour quelqu'un.

Il répond en se grattant le nez :

— Ah! vous étiez là, ma foi, c'est possi-
» ble... Mais quand il y a tant de monde, on
» ne peut pas remarquer toutes les personnes
» qui vous entourent. »

Tout cela ne vous satisfait pas, vous tenez bon, et vous repoussez votre usurpateur en vous écriant :

« — Je veux ma place! »

L'usurpateur ne cède pas. En général, les

gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer; avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie, ils en ont mesuré, calculé toutes les conséquences, tous les dangers, et ils se sont décidés à les affronter.

Ils se rappellent que le succès justifie tout, maxime qui n'est pas neuve, mais qui est désolante pour ceux qui sont usurpés.

Ces messieurs s'échauffent, des mots piquants sont échangés; la querelle va devenir sérieuse, déjà on a entendu ces phrases :

« — Je suis Français, vous êtes Français, ça » ne peut pas s'arranger. »

Mais les voisins qui aiment mieux voir la pièce nouvelle que d'avoir à entendre une querelle, se serrent un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir, alors chacun ayant une place, le motif de la dispute n'existe plus.

On se calme, on s'apaise, et ce petit incident est bien vite oublié, d'autant plus qu'il

est très-commun dans le parterre d'un théâtre.

Il y a quelques parterres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle, ceux-là sont les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchants.

Pourquoi? cela me semble assez facile à expliquer.

Les théâtres où il y a beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où le monde s'amuse le plus; or, peut-on être méchant quand on est heureux (et l'on est heureux quand on s'amuse).

Encore une maxime qui n'est pas neuve, mais celle-ci est consolante.

C'est une singulière chose qu'un parterre de théâtre.

Pour celui qui pourrait observer, écouter, que d'études à faire, combien de types sont cachés là, assis modestement dans la foule, que de gens d'esprit, d'originaux, de sots, de nullités, et si l'on pouvait lire dans la pensée de

tous ces hommes jeunes, vieux, riches, pauvres, tristes, gais, malheureux, contents, honnêtes, intrigants, que le hasard vient de rassembler là.

Combien ne serait-on pas parfois surpris de voir à côté l'une de l'autre deux personnes si peu faites pour se trouver réunies.

Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez échangé quelques mots ne se renouvellera peut-être jamais.

Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez causé pendant quelques heures et dont les remarques, les réflexions piquantes, vous ont fait oublier la longueur des entr'actes.

Vous regrettez de ne point savoir quel était ce monsieur; vous seriez charmé de le retrouver encore.

Vous espérez que le hasard vous replacera près de lui.

Mais non. Vous allez tous les soirs au spec-

tacle, ce monsieur y va aussi souvent de son côté, et cependant vous ne vous rencontrez plus.

Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans un théâtre, sans qu'un individu ennuyeux, remuant, insupportable par son bavardage, et dont vous avez déjà eu le malheur d'être le voisin, ne vienne se placer encore près de vous. C'est le hasard qui le veut ainsi, et il ne nous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rassemblés dans le parterre ; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable!

Détrompez-vous!

Parmi ces persnnnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien d'autres se trouvent là par un tout autre motif.

Ainsi, ce monsieur que vous voyez là-bas dans un coin... avait un rendez-vous avec un ami pour causer d'un placement de fonds,

c'est pour lui une affaire importante, mais son ami n'est pas venu au rendez-vous.

Après avoir attendu longtemps, ce monsieur a dîné dans ce quartier, parce qu'il était trop tard pour rentrer chez lui; puis se trouvant près de ce théâtre, il y est entré pour se distraire, et sans savoir même ce que l'on jouait.

Mais au lieu d'écouter la pièce il pense toujours à ses affaires; à son placement de fonds, et après le spectacle je crois qu'il serait bien embarrassé de vous dire ce qu'on a joué.

Cet autre a dîné chez un traiteur avec un ami; ces messieurs se sont mis en gaîté, ils se sont donné une petite pointe, et ils se sont dit ensuite :

« — Allons au spectacle. »

Pendant que l'on joue, ils parlent sans cesse, ils rient, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas une minute sans se remuer, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrient de temps à autre :

« — Mon Dieu, que c'est mauvais! »

Demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ce qu'on a joué, et ils seront aussi embarrassés que le monsieur au placement.

Voilà un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce.

C'est un homme d'une trentaine d'années, fort bien mis, assez joli garçon, mais dont la figure est sérieuse et même sévère.

Vous croyez que celui-là serait le soir en état de faire une critique raisonnée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment... vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié. Il a une femme qui est jolie et coquette; il est bien rare que l'un aille sans l'autre, cependant nous voyons des femmes laides qui sont coquettes aussi.

Ce monsieur est jaloux; c'est un malheur, c'est plus qu'un malheur, c'est une maladie, c'est plus qu'une maladie, c'est une infirmité.

Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelquefois on est encore autre chose.

Le mari jaloux est rentré chez lui plus tôt qu'à

son ordinaire. Ceci est une faute, quand vous êtes en ménage, il ne faut rien changer à vos habitudes, les dames aiment beaucoup cela.

Ce monsieur est donc rentré trop tôt; il a trouvé chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps a pour lui une recrudescence d'amitié extraordinaire, mais qui pourtant trouve moyen de ne lui rendre visite que lorsqu'il est absent.

A son arrivée, l'ami a paru un peu embarrassé; la femme s'est troublée, et il y avait une chaise bien près d'une causeuse. Ce monsieur n'a rien laissé paraître, mais il a des soupçons; il n'a rien dit à sa femme, mais il lui a fait une moue très-prononcée.

Enfin, il est sorti le soir, poursuivi par ces malheureuses idées, qui reviennent toujours à l'esprit d'un jaloux. Il est entré au spectacle dans l'espérance d'y oublier ses ennuis.

Vous croiriez qu'il écoute attentivement la pièce, et il n'entend pas un mot de ce que di-

sent les acteurs ; il pense continuellement à cette chaise qui était si près de la causeuse.

Puis il se dit :

« — Certainement je me tourmente mal-à-» propos, ma femme a bien le droit de s'asseoir » sur la causeuse... et mon ami sur une chaise, » cela vaut encore mieux que s'ils avaient été » tous deux sur la causeuse.

» Et puis ma femme est incapable....... j'ai » tort. »

Pauvre mari ! et dans ces pièces que l'on joue il n'a entendu que : « femme, époux, » amant ! » Ces mots-là lui tintent continuellement aux oreilles.

Ce jeune homme, qui a sans cesse le nez en l'air et regarde dans la salle au lieu de regarder sur la scène, cherche une dame qui lui a fait espérer qu'elle serait au spectacle ; il la cherche de tous côtés ; ses yeux ont parcouru chaque loge, chaque rang de galerie, il ne la voit pas ; le pauvre jeune homme est désolé, c'est pour voir cette dame qu'il est venu à ce théâ-

tre; que lui importe à lui les pièces, l'esprit de l'auteur et le talent des acteurs; il est amoureux!....

Pendant que l'on joue, il se demande quel obstacle a pu empêcher cette dame de tenir sa promesse, et il pousse de gros soupirs dans les moments les plus gais de la pièce.

Plus loin, un autre jeune homme est amoureux aussi, mais c'est d'une actrice de ce théâtre, qui joue dans la pièce que l'on donne..... qui est en scène en ce moment.

Aussi voyez quel feu brille dans les regards de ce monsieur, comme il s'agite à sa place; on croirait qu'il va s'élancer sur la scène; il rit, il parle tout seul. Puis il regarde quelquefois autour de lui comme pour chercher des visages qui partagent son enthousiasme; il s'adresse à tout le monde en s'écriant :

« — Comme c'est bien joué!.... comme elle » a dit cela, elle est charmante, elle est ravis» sante... c'est la meilleure actrice de Paris! »

Mais comme il rencontre fort peu de gens de

son avis, alors il tâche de concentrer son admiration, et tant que l'actrice est en scène, il ne la perd plus de vue.

Mais à peine est-elle rentrée dans la coulisse qu'il s'adresse de nouveau à un voisin, en lui disant :

« — On vient de renouveler son engagement » pour trois ans... sans quoi Bordeaux nous » l'enlevait. »

Le voisin hausse les épaules, et se contente de murmurer entre ses dents :

« — Qu'est-ce que ça me fait à moi, Bordeaux » peut bien nous l'enlever tant qu'il voudra je » n'y tiens pas !

» — Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur. »

Un peu plus loin vous apercevez un personnage entre deux âges, mis avec une prétention ridicule; un camée monstre au nœud de sa cravate, une perruque ébouriffante, une lorgnette qui pourrait servir de télescope; des gants serins et une figure qui s'harmonie parfaitement avec les gants.

Celui-là a soin de se placer toujours contre l'orchestre ; dans chaque entr'acte il s'adosse sur la séparation , tournant le dos à la scène et lorgnant toutes les dames, leur faisant des mines, des œillades, quelquefois même se permettant de leur sourire d'un air d'intelligence, et pendant tout ce manége fort divertissant pour les spectateurs, s'amusant à faire ses réflexions tout haut :

« — Voilà une brune là-bas qui serait bien , » si elle avait des dents ; mais elle n'en a pas , » c'est dommage. Ne riez pas, madame, je vous » en prie, afin que l'on puisse croire que vous » avez des dents.

» Ah! cette petite blonde à la galerie fait bien » voir ses épaules, elle croit donc les avoir belles. » On pourrait suivre là-dessus un cours d'ostéo- » logie, j'aime mieux autre chose.

» Voyons dans cette baignoire....... un petit » bonnet assez piquant... le bonnet seulement, » quant à la tête qui est dedans, hum! je crois » qu'elle a bien fait de se mettre à l'ombre. »

Et ce monsieur si difficile en apparence, a les poches remplies de petits billets doux , espèces de circulaires qu'il distribuera à la sortie du spectacle à toutes les femmes qu'il vient de critiquer, espérant que dans le nombre , il y aura une de ses déclarations qui obtiendra une réponse.

C'est dans ce but seul que ce monsieur va au spectacle, il veut absolument être un homme à bonnes fortunes, il prétend que ses moyens le lui permettent.

Mais voici un nouveau personnage qui pénètre dans ce parterre : c'est un homme d'une quarantaine d'années qui paraît plus que son âge, grâce à une figure moutonne flanquée de deux gros yeux bien ronds, qui ont une expression de bêtise très-prononcée, et à des cheveux presque crépus qui s'avancent fort près des sourcils ; joignez à cela un nez en limace, une cravate qui a l'air de l'étrangler, et un col qui monte jusqu'au milieu des oreilles, et vous aurez une parfaite idée de ce monsieur.

Le voilà qui enjambe une banquette.... puis une autre....

Il a l'air fort embarrassé pour trouver une place, et il y en a partout.

Il s'asseoit enfin ; mais il y a devant lui un homme très-gros qui le gêne ; il se relève et va se mettre autre part. Il s'aperçoit alors que le manche de la contrebasse est vis-à-vis de lui, il change de place.

Enfin le voilà qui se trouve bien.

Il sourit, il regarde ses voisins, il ôte son chapeau, il prend son mouchoir, il remet son chapeau sur sa tête, il se mouche, il prend sa tabatière, il regarde encore autour de lui.

Il a grande envie de faire la conversation avec quelqu'un.

Il se décide pour son voisin de gauche, jeune homme de vingt ans tout au plus, et lui présente sa tabatière d'un air timide en lui disant :

« — En usez-vous? »

Le jeune homme le regarde d'un air moqueur, se met à rire et répond :

« — Par exemple! le plus souvent...... Du
» tabac à fumer, à la bonne heure. On ne fume
» pas encore dans les théâtres, mais ça vien-
» dra... Il faut que ça vienne... Le siècle des
» lumières veut cela...

Ah! quel plaisir quand on écoutera une pièce
» en fumant!... quand on respirera une bouffée
» odorante en lorgnant une jolie actrice!...

» C'est alors qu'on s'amusera au spectacle....
» et qu'ils seront toujours pleins!

» — Il seront pleins de fumée... c'est juste..
» mais les dames ... croyez-vous qu'elles s'ac-
» commoderont de cette odeur de tabac?

» — Oh! que oui... et d'ailleurs elles fume-
» ront aussi.

» — Oh! alors, c'est bien différent..... Mon-
» sieur, la pièce qu'on va jouer est-elle com-
» mencée? »

Le jeune homme regarde son interlocu-

teur d'un air goguenard, en lui répondant :

» — Si elle n'est pas jouée, j'ai dans l'idée » qu'elle n'est pas commencée.

» — C'est que nous en avons entendu beau- » coup parler... mon épouse et moi, et comme » mon épouse a beaucoup d'esprit, elle ne peut » pas souffrir les pièces mauvaises; alors, elle » m'envoie d'abord les voir pour que je me for- » me une opinion...

» Elle m'a dit :

» Va voir cette pièce..... tu te formeras une » opinion, et tu me la rapporteras.

» — La pièce.

» — Non, mon opinion. La connaissez- » vous?

» — Votre opinion?

» — Non, la pièce. »

Le jeune homme se met à rire en murmurant :

» — Ah çà, dites donc, est-ce que ça ne va » pas finir? »

Puis il se lève et tourne le dos à ce monsieur, qui se dit :

« — Apparemment qu'il n'a pas vu la pièce » non plus.... alors il ne peut pas encore me » dire son opinion. »

On frappe les trois coups. L'orchestre joue l'ouverture, la toile se lève. La pièce commence.

Ce monsieur qui a un col au-dessus des oreilles, écoute avec la plus grande attention, en roulant ses gros yeux comme pour tâcher de mieux comprendre.

Au milieu de l'acte, il s'adresse à un gros monsieur qui est à sa droite, en lui disant :

« — Trouvez-vous que ça marche ?..... c'est » que ma femme m'a envoyé pour que je me » forme une opinion sur cette pièce... et quand » les acteurs ont des costumes turcs, je trouve » que c'est bien plus difficile à comprendre... et » vous ?

« —Ah ! fichtre, monsieur, taisez-vous donc,

» et laissez-moi écouter ! » répond le gros monsieur en faisant un geste d'impatience.

Notre homme n'ose plus rien dire. Il écoute en silence, et se contente de farfouiller dans sa tabatière, où il cherche peut-être une opinion.

Après le premier acte, il veut de nouveau parler au jeune homme de gauche ; mais celui-ci lui tourne le dos en riant, dès qu'il lui adresse la parole.

Il s'adresse alors à un petit monsieur maigre, sec, jaune, et portant des besicles bleues, qui est devant lui. Il lui présente sa tabatière ; cette fois son offre est acceptée.

L'homme aux besicles y plonge ses doigts, se bourre le nez, éternue, crache, tousse, fredonne entre ses dents quelque chose qui voudrait ressembler à *di tanti palpiti ;* et pendant ce temps notre monsieur a eu le temps de lui dire :

« — Etes-vous content de l'acte qu'on » vient de jouer?..... C'est que je voudrais

» bien me former une opinion, parce que ma » femme va me la demander quand je rentre- » rai. »

Le monsieur aux besicles prend un air important et répond :

» — Ma foi, je viens bien rarement à ces théâ- » tres-ci..... C'est un grand hasard de m'y » voir.

» Parlez-moi des Bouffes, monsieur ; ah ! » parlez-moi des Bouffes... à la bonne heure...

» Depuis vingt ans, je n'ai pas manqué une » de leurs représentations !... Voilà un théâtre, » de la musique, des chanteurs... Avez-vous » entendu *la Pasta?*

» — Monsieur, pardon... c'est que je vous de- » mandais votre idée... sur ce qu'on vient de » jouer... afin de pouvoir...

» — Ah ! *la Pasta* ! monsieur, *la Pasta* ! quelle » voix !... quelle timbre !

» — Alors vous ne voulez pas me dire ce que » vous pensez du premier acte de la pièce » que...

» — Et *la Malibran*! monsieur, *la Malibran*!
» C'est à force de l'admirer que je me suis perdu
» la vue... *O diva*! *diva*! »

Notre monsieur cherche des yeux s'il ne pourrait pas offrir du tabac à une autre personne.

Mais on commence le second acte.

Notre homme reste quelque temps tranquille et écoute.

Enfin, ayant remarqué la figure pleine de bonhomie d'un vieux monsieur assis derrière lui, il se retourne, et lui dit tout doucement :

» — Est-ce que vous êtes content?..... C'est
» que ma femme veut que je me forme une opi-
» nion sur cette pièce... et quand il y a des
» Turcs, ça m'embrouille. »

Le vieux monsieur sourit, et répond en bégayant :

» — Il faut voi... voi. . il faut voi voi... il
» faut voi... voi... voir la su... su... la suite..
» a... atten... attendons. »

Notre pauvre mari pousse un gros soupir, en se disant :

» — Ce vieux monsieur-là ne pourra jamais » me faire connaître son opinion... J'ai du » malheur !... c'est le seul qui avait l'air disposé » à causer. »

Enfin la pièce est terminée.

Notre homme écoute alors de toutes ses oreilles, car chacun dit tout haut son opinion.

« — C'est cha... cha... armant ! » s'écrie le vieux monsieur bègue.

« — C'est pitoyable ! » dit le monsieur aux besicles.

« — C'est plein d'esprit ! » murmure le gros monsieur de droite.

« — C'est terriblement bête ! » s'écrie le jeune homme de gauche.

Alors notre pauvre monsieur qui a écouté ces différents jugements, s'en retourne chez lui en disant :

« — Qu'est-ce que je vais donc dire à ma
» femme... quand elle me demandera mon opi-
» nion?... Ma foi, elle n'en voulait qu'une et je
» lui en rapporterai quatre ! elle choisira là-de-
» dans. »

CHAPITRE VII.

UNE RÉPÉTITION AU THÉATRE.

—

A Paris on aime tout ce qui tient au théâtre, tout ce qui a quelque rapport à l'art dramatique ; on est aussi très-avide de connaitre ce qui se passe dans les coulisses ou sur la scène, lorsque le rideau n'est pas encore levé pour le public.

On a grand tort de vouloir être initié à ces mystères, ce sont des illusions, et par conséquent des plaisirs que l'on va perdre ; mais le genre humain est ainsi fait, nous ne le guéri-

rons pas de sa curiosité, il vaut donc mieux la satisfaire.

Assistons à une répétition dans la journée; celles qui ont quelquefois lieu le soir, sont déjà moins intérieur de théâtre, car la rampe est allumée, on y admet du monde, hors les costumes cela ressemble à une représentation.

Pour bien connaître les gens, il faut les voir dans tout leur négligé. Le matin un théâtre n'est aucunement éclairé; mais la toile est levée et il reçoit du jour par la salle, qui en reçoit par les petits carreaux de loge, qui en reçoivent par les corridors, qui la plupart du temps sont très-sombres, vous comprenez quel jour tout cela produit.

Aussi, quand vous arrivez du dehors et que vous mettez le pied sur un théâtre, vous êtes pendant quelques minutes comme un aveugle qui a perdu son bâton, vous n'avancez qu'avec précaution et encore vous jetez-vous souvent contre un portant, ou une coulisse.

Mais enfin, on s'y fait, et au bout de quel-

que temps on voit presqu'aussi bien que dans une rue où il n'y a point encore de gaz.

Acteurs, actrices, auteurs, se promènent et causent sur la scène en attendant la répétition et souvent même pendant que la répétition a lieu, quoi que souvent le régisseur leur crie :

« — Messieurs et mesdames allez-vous en
» donc... ne restez pas là... c'est insupportable ;
» on vous a prié cent fois de ne pas rester sur
» le théâtre pendant les répétitions... ça gêne,
» ça distrait...

» Est-ce qu'il n'y a pas un foyer... allez cau-
» ser au foyer. »

Les causeurs se dispersent un moment, mais bientôt ils reviennent, se rapprochent, font de nouveau la petite causerie, qui est presque toujours gaie, car on entend à chaque instant partir des éclats de rire. Le régisseur tappe du pied avec colère pour qu'on se taise, une des dames s'empresse de lui crier :

» — Nous ne pouvons pas rester au foyer,

» le violon répétiteur fait chanter mademoi-
» selle X..., et il n'y a pas moyen d'y tenir. »

On se met à rire de nouveau, le régisseur seul fait la moue, en murmurant le mot : amende !

Sur le devant de la scène, le souffleur, au lieu d'être dans son trou, est assis sur une chaise, devant une petite table sur laquelle brûle un quinquet.

Près de lui, l'auteur et le régisseur-général sont également assis, quand ce n'est pas le directeur lui-même qui assiste à la répétition. Lorsqu'il y est, il se place ordinairement près de l'auteur pour lui donner et recevoir ses avis.

Un monsieur entre deux âges, figure de parfait honnête homme, en redingote à la propriétaire, vient de débiter son monologue de père noble, tout en avançant sa main droite pour puiser dans la tabatière du souffleur.

L'auteur frappe du pied avec impatience, en s'écriant :

« — Madame D..., madame D.., c'est cruel » ici, on n'est jamais à ses répliques. »

Madame D... est une assez jolie femme qui remplit l'emploi des ingénues, et à laquelle les mauvaises langues donnent une foule d'amants. Elle a toujours une toilette du meilleur goût et d'une excessive élégance; elle s'avance en disant :

« — Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas en- » tendu ma réplique... Est-ce qu'il a dit :

» *O ma fille, c'est ton bonheur seul que je » veux ?*

» — Mais oui, répond le père noble, en hu- » mant sa prise, je l'ai dit trois fois.

» — Ah! pardon, mon petit, je n'avais pas » entendu; mais aussi c'est la faute de B... il » nous assurait que hier il avait vu dans la loge » d'avant-scène, aux secondes, un petit chien » qui, pendant tout un acte, s'est tenu les deux » pattes de devant appuyées sur la grille » de la loge, et paraissait écouter la pièce

» avec attention. Ah! ah! aurais-je ri, si j'avais » vu cela!...

» — Allons, continuons la répétition, » dit le régisseur général; « M....., reprenez l'entrée de » madame, s'il vous plait. »

Le père noble répond :

« *O ma fille, c'est ton bonheur seul que je » veux!* »

La jeune ingénue accourt à la réplique, tâchant de retenir son envie de rire, et, au lieu de regarder l'acteur qui fait son père, portant les yeux sur la loge d'avant-scène occupée la veille par le petit chien. Cependant elle répète son rôle :

« — Me voilà, mon père, j'ai entendu vos » accents chéris, et... »

Elle se met à rire :

« Ah! ah!... mon Dieu!... mon Dieu, que » j'aurais voulu voir ce petit chien!

» — Madame, ceci n'est pas dans votre rôle, » dit l'auteur.

» — Pardon, j'y suis...

» Oui, mon père, j'ai entendu vos accents » chéris...

» — B..., quelle espèce de chien était-ce?

» — Un lévrier, répond l'acteur du fond du » théâtre. »

« — Il n'y a pas moyen de répéter comme cela! » s'écrie le régisseur qui est chargé de mettre en scène. Nous perdons notre temps, et cependant on veut que la pièce marche samedi... le directeur l'a encore dit hier.

« — Samedi! s'écrie l'actrice, mais vous n'y » pensez pas, c'est impossible! est-ce que c'est » su!

» — Il est certain que si vous vous occupez » de petits chiens au lieu de votre rôle, vous ne » pourrez pas le savoir.

» — Ah! mon Dieu! parce qu'on rit une fois » par hasard vous allez me faire une scène...

» Est-ce que tout le monde ne rit pas en ré- » pétant? est-ce que cela empêche qu'on ne » sache ses rôles?...

» Avec ça qu'il est joli le mien!... Il ne faut

» pas vous figurer que j'accepterai souvent des » rôles comme celui-là. »

Ici, l'auteur se mouche ou fait semblant d'éternuer.

Le père noble s'écrie :

« — Voyons, voyons. Je commence, moi, » ce soir, et si cela continue, nous n'aurons pas » fini à quatre heures ; et puis, on n'a pas le » temps de dîner..... si vous croyez que c'est » amusant... Allons, continuons...

» *O! ma fille, c'est ton bonheur seul que je* » *veux*!

» Sapristi, finissons-en !

La répétition est en train lorsque le directeur arrive : c'est un monsieur qui a toujours l'air affairé ; il a bien le temps de parler, mais il n'a jamais celui de vous écouter.

Il s'avance, donne une poignée de main à l'auteur, et s'écrie :

« — Eh bien ! mes enfants, où en sommes- » nous? voyons... ça va-t-il?... Oh! d'abord il » faut que ça marche... Ah çà, nous allons ré-

» péter avec soin..... n'est-ce pas..... répétons
» gentiment... en famille..... D'abord, je vous
» regarde tous comme mes enfants...

» Voyons, y sommes-nous, je vous préviens
» que je ne vous passerai rien..... je serai très-
» sévère.

» Hein... qu'est-ce qu'il dit, celui-là?...

» — Monsieur, pourrais-je avoir deux entrées
» pour ce soir...

» — Oui, fais-les marquer au contrôle...

» Ah! pour les costumes..... sommes-nous
» d'accord pour les costumes..... Vous m'avez
» demandé des hussards... je vous donnerai des
» dragons... C'est absolument la même chose...
» un mot ou deux à changer...

» De quoi?... on me demande... Je n'y suis
» pas... Qui est-ce?. .

» — Un monsieur...

» — Comment est-il?...

» Répétez toujours, mes enfants, je vous
» écoute... Bon!... des lettres, à présent...

» — On attend la réponse...

» — Il fallait dire que j'étais absent pour huit
» jours...

» Pas un moment à soi..... c'est insupporta-
» ble... Allez toujours, mes enfants...

» Qu'est-ce encore?.., on m'attend dans mon
» cabinet... Allons, j'y vais...

» — Continuez, mes amis, je reviens tout de
» suite. »

Le directeur s'éloigne, on répète sans lui.

L'amoureuse et l'ingénue se disputent pour la mise en scène.

La première prétend qu'on la met toujours dans le coin, derrière sa camarade, et qu'elle a trop de talent pour être derrière les autres.

L'ingénue ne dispute pas à l'amoureuse son talent, mais elle ne veut pas que l'on change en rien la mise en scène.

L'auteur est très-embarrassé, le régisseur parvient à arranger le différend, en faisant supprimer la scène.

La répétition continue.

L'auteur arrête l'amoureux dans un passage

de son rôle, en lui disant, avec toutes les précautions possibles, pour ne pas blesser son amour-propre :

« — Mon ami, je n'entends pas cette phrase » comme cela..... Vous y mettez de la force : » moi, j'y mettrais de la finesse..... Votre per» sonnage est un homme adroit... rusé...

» Au lieu de crier :

» *J'espère, avant peu, vous apprendre à me » connaître.*

» Je sourirais..... et, d'un air mielleux, je » dirais :

» *J'espère, avant peu, vous apprendre à me » connaître.* »

L'acteur, auquel cette observation s'adresse, fronce le sourcil en répondant :

« — Ce sera comme vous voudrez ; mais » moi je n'ai pas compris le rôle comme ça...

» — Oh! je vous certifie que cela fera mieux.

» — Je ne crois pas..... du reste, je le dirai » comme vous voudrez; mais la sortie sera » manquée.

» — Non !... Oh ! vous verrez. »

L'amoureux recommence, et redit sa phrase positivement de la même manière qu'avant l'observation de l'auteur, et celui-ci s'aperçoit alors qu'il fera aussi bien de ne plus en faire.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui fait les jeunes comiques, arrive avec une veste abricot et un petit chapeau sans bords : c'est la moitié de son costume qu'il essaie, et il veut avoir l'avis de l'auteur.

« Comment me trouvez-vous ?

» —Vous serez fort drôle.

» — N'est-ce pas que la veste est bonne ! c'est » de mon idée... le petit chapeau aussi...

» — Quelle perruque aurez-vous avec cela ?

» — Quelle perruque ? est-ce que vous tenez » à ce que je mette une perruque ?

» — Il me semble que c'est indispensable... » songez donc que vous faites un jeune fiancé. »

L'auteur n'ajoute pas, « et que vous avez les » cheveux gris, » mais il se contente d'insister pour une perruque, et le comique se décide

enfin à se faire blond, en disant avec un aplomb extraordinaire.

« — Puisque vous y tenez, je mettrai une » perruque ; mais ça me vieillira ; je suis beau- » coup plus jeune avec mes cheveux.

» —Eh bien !... où en est donc mademoiselle » Bibi pour répéter notre scène? »

Mademoiselle Bibi arrive en mangeant des brioches.

Elle répète ayant la bouche pleine, mais comme elle joue une jeune fille gourmande, elle prétend que c'est pour être dans l'esprit de son rôle.

L'auteur l'arrête au milieu d'une phrase, en lui disant :

« — Ceci n'y est plus... j'ai coupé cela...

» — Comment, vous m'avez coupé :

» *Je ne veux pas d'amants, j'aime mieux des* » *épinards.*

» — Oui, c'était dangereux.

» — Comment, dangereux..... n'allez-vous » pas me dire que c'est leste!...

» *Je ne veux pas d'amants, j'aime mieux des*
» *épinards...*

» — Qu'est-ce que vous voyez donc de dangereux là-dedans....

» — C'était trop risqué.

» — C'est-à-dire que c'était le plus joli mot de mon rôle. »

Et mademoiselle Bibi dit à demi-voix à une de ses camarades :

« — Il peut le couper s'il le veut, mais, ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je le dirai tout de même!..

» Ah! ah! chose qui a mis son costume!....
» Il veut toujours faire de l'effet celui-là. »

Le régisseur crie en tapant du pied :

« — Allons, mesdames, au second acte; il se fait tard...

» Voyons... la décoration du second acte...
» Pas ce salon-là.... c'est trop riche.... il nous faut le petit salon jaune....... une fenêtre à gauche.... Avez-vous besoin d'une cheminée?

» — Certainement, » s'écrie l'auteur, « oh!
» la cheminée est indispensable; et la lettre
» qu'on jette au feu?

» — On aurait pu la brûler à un flam-
» beau.

» — Non, ça fait plus d'effet dans une che-
» minée. »

Le second acte commence, mais le père noble ne donne plus aucune attention à son rôle, parce qu'il est pressé d'aller dîner.

L'amoureuse ne sait pas le sien.

L'amoureux est de mauvaise humeur, parce-qu'on lui a fait une observation.

Et le comique n'est pas du tout à son rôle, parce qu'il ne songe qu'à son costume et à sa perruque.

La répétition finit, et l'auteur qui trouve que sa pièce n'est pas sue, s'écrie :

« — Il est impossible que cela aille sa-
» medi. »

En ce moment le directeur, que l'on n'avait plus revu, reparaît en disant :

» — Eh bien, mes enfants, ça va... quelques » longueurs, n'est-ce pas..... mais je ferai des » coupures...

» — Cela ne peut pas être joué samedi, » dit l'auteur.

« — Si fait, si fait!.... Sois donc tranquille, » cher ami.... d'ailleurs, ils répèteraient encore » deux mois qu'ils ne la sauraient pas davan- » tage... Cela marchera très-bien.

» — Mais vous n'avez pas assisté à la répéti- » tion.

— » Ça ne fait rien.... je connais ta pièce, et » la preuve c'est que je veux te faire part d'une » observation bien importante pour le succès » de l'ouvrage..... recommande à ton amou- » reux...

» Ah! bonjour, cher ami, je suis à toi dans » un moment...

» Recommande à ton amoureux...

» Qu'est-ce que c'est?... une loge pour un pe- » tit journal.... Dieu merci!... Ils me deman- » deront bientôt ma salle...

» Dis donc, toi là-bas, ne t'en va pas, j'ai à
» te parler...

» Recommande à ton amoureux....... C'est
» d'ailleurs l'avis général...

» Ah sapristi! trois heures, et il faut que j'aille
» au ministère...... je ne trouverai plus per-
» sonne. »

En disant cela, le directeur quitte brusquement l'auteur qui attendait toujours l'observation importante qu'il devait lui faire, et qui se décide alors à s'en aller aussi.

Quant aux acteurs et aux actrices, ils sont partis depuis longtemps.

Tout cela compte pour une répétition.

CHAPITRE VIII.

UN MONSIEUR QUI VEUT ÊTRE MAIRE.

—

Prenez un village aux environs de Paris ; prenez-le où vous voudrez, pourvu que ce soit un village un peu considérable, renfermant, outre les nombreuses et rustiques habitations de paysans, de jolies maisons bourgeoises, où l'on a très-chaud l'été et très-froid l'hiver.

Puis ayant dans ses environs quelques promenades agréables, un soupçon de bois, des points de vue plus ou moins pittoresques, quelques carrières qui simulent des accidents de

terrain, un gazon sur lequel je ne vous conseillerais pas de vous rouler avant d'avoir examiné la place.

Enfin, tout ce qui fait le charme d'une campagne située aux environs de Paris.

Maintenant, figurez-vous la plupart des maisons bourgeoises habitées par des personnes qui aiment vraiment la campagne.

Par des négociants qui viennent s'y reposer du tracas des affaires.

Par des artistes qui ont besoin d'oublier quelquefois les plaisirs bruyants de la capitale, qui trouvent au milieu des champs des inspirations et se flattent d'y pouvoir travailler sans être visités et interrompus.

Puis, par quelques couples encore amoureux qui recherchent la solitude, le calme, le silence, parce que le bonheur et l'amour ne sont jamais plus vifs que quand ils sont cachés.

A présent que vous vous êtes figuré tout cela, je n'ai pas besoin de vous dire comment on passe le temps dans ce village.

Toute la semaine les paysans travaillent, bêchent, labourent, ensemencent.

Quand vient le dimanche, les vieux vont au cabaret, les jeunes vont faire danser les filles, en se réunissant sur une petite place que l'on appelle le bal, parce qu'elle est entourée d'un treillage et ornée de quelques douzaines de chaises, et que, lorsqu'il fait beau temps, un violon aveugle y joue à tour de bras et avec plus ou moins de variations les quadrilles qui ont déjà fait sauter toute la capitale.

Quant aux habitants des maisons bourgeoises, dans la semaine vous les apercevez quelquefois dirigeant leurs pas vers les promenades les plus solitaires.

Les hommes ont la simple blouse et la casquette; les femmes, le grand, l'immense chapeau de paille dans sa forme primitive, sans même un ruban pour l'attacher à son cou.

Ces gens-là ont quitté Paris pour être à leur aise, pour tâcher de connaître un peu cette

chose dont tout le monde parle et que si peu de personnes comprennent, la liberté.

D'après cela, vous devez penser que les bourgeois de ce village se voient peu entr'eux ; la société entraîne toujours après elle mille sujétions.

Si, à la campagne, vous vous liez avec tous vos voisins, vous serez encore moins libres qu'à la ville ; on viendra vous voir dans la matinée, dans le jour, et puis encore le soir.

Pour admirer votre jardin, on vous forcera à vous y promener lorsque vous voudriez ne pas quitter votre chambre ; pour voir la distribution de votre maison, on vous obligera à y rentrer lorsque vous comptiez rester à travailler dans votre jardin.

Il est donc plus sage de se borner aux simples politesses d'usage, à ces saluts remplis d'aménité qu'on ne se fait qu'à la campagne, et à ces petites questions sur l'état de la santé et l'incertitude du temps, qui ne peuvent jamais vous compromettre.

C'est ce que faisait la plupart des citadins devenus campagnards.

La lecture, le travail, la promenade, quelques petites causeries où l'on plaisantait fort innocemment sur son voisin, tels étaient les plaisirs que l'on goûtait dans ce village, où chacun, paysans, marchands et bourgeois, semblait satisfait de son sort.

Mais voilà qu'un beau jour une fort jolie maison du village est vendue par son propriétaire à un certain monsieur Duhautbois.

Et ce monsieur Duhautbois y arrive avec une immense famille, une femme, trois filles, deux tantes et une infinité de cousins; sans compter une carriole qui peut à la rigueur passer pour un char-à-banc.

Tout aussitôt, et comme par enchantement, un changement subit s'opère dans le village : le bruit remplace le silence, le mouvement succède au calme.

D'abord on voit aller, venir, courir, des personnages nouveaux; ensuite c'est le maçon,

c'est le menuisier, puis le serrurier, qui ont un air affairé, pressé ; ce sont les traiteurs de l'endroit qui font balayer le devant de leur maison.

Enfin les moins curieux ne peuvent s'empêcher de se demander entre eux :

«— Quest-ce qu'il y a donc dans le vil-
» lage?

» — Qu'est-ce qui se passe?

» — Pourquoi tout ce mouvement?

» — Vous ne savez donc pas ! la maison de
» la veuve Tricot est vendue, le nouveau pro-
» priétaire est eenu l'habiter...

» C'est un nommé Duhautbois... il a une
» grande famille.. trois demoiselles, dont deux
» ne sont pas mal.... une femme encore très-
» fraîche, et des cousins fashionnables!

» — Eh bien, qu'est-ce que cela nous fait,
» tout cela?

» — Ce monsieur Duhautbois est riche, à ce
» qu'il paraît; il fait déjà bouleverser tout dans sa

» propriété ; il fait bâtir, démolir, arracher, » planter.

» Oh! il veut faire bien des embellissements à » sa maison.

» — Je lui souhaite beaucoup de plaisir.

» —Il occupe déjà le maçon, le menuisier...

» Tenez, il occupe aussi le traiteur, car c'est » chez lui que l'on porte des goujons et des bei» gnets.

» Ce sont des gens qui vivent très-bien. »

Celui qui a fait ces questions rentre chez lui en se disant :

« — Un nouveau propriétaire est bien le » maître de faire ce qu'il veut dans sa maison ; » je ne vois pas pourquoi cela met tout le village » en émoi. »

Cependant, le lendemain, le traiteur le plus renommé de l'endroit s'arrête devant la demeure d'un de ses confrères; le garde-champêtre, deux ou trois messieurs et quelques paysans viennent se grouper autour d'eux, et la conversation s'engage.

« — Savez-vous que not' pays va devenir
» joli !

» — Joli, comment l'entendez-vous !

» — C'est-à-dire que not'endroit va s'embel-
» lir.... c'est le nouveau propriétaire... M. Du-
» hautbois, qui a dit ça...... En v'là un crâne
» d'homme !

» — C'est des gens riches, n'est-ce pas ?

» — Je crois ben !.. il fait faire deux pignons
» superbes sur le côté de son jardin...

» C'est lui qui m'a dit que le pays allait chan-
» ger... il m'a engagé à augmenter ma carte
» du restaurant, à y ajouter des rosses de bif
» dans le genre anglais, parce qu'il va venir bien
» plus de monde par ici.

» — Mais il trouve que la grande route est
» sale, mal entretenue.... Il dit que si chacun
» sablait devant sa porte, ce serait bien plus
» gentil...

» — Tiens, il a raison ; à la bonne heure, v'là
» un homme qui s'occupe du pays... ça ferait

» un fameux maire, tout de même. Je vas sa-
» bler, moi.

» — Moi, je vas engager monsieur Richon-
» nard, dont la maison donne sur la route, à
» sabler aussi. »

Le garde-champêtre s'achemine vers une petite maison d'assez modeste apparence. C'est la demeure de monsieur Richonnard, ancien négociant, homme froid, flegmatique, méthodique, qui se lève, se couche, mange, lit, travaille ou dort à heures fixes, et ne veut jamais rien changer à ses habitudes.

Madame Richonnard est une petite femme d'une corpulence énorme, qui est trop paresseuse pour avoir une volonté et contrarier son mari. Son plus grand bonheur est de passer la journée en camisole et de ne point mettre de corset.

Le garde-champêtre entre dans le jardin.

Monsieur Richonnard taillait ses arbres.

Il avait acheté un seccateur, et tenait à s'en servir ; il s'était dit que de midi à une heure il

taillerait dans son jardin, peu lui importait que ce fût nuisible ou nécessaire à ses arbres; de midi à une heures M. Richonnard coupait des branches.

Le garde-champêtre s'avance, portant la main à son chapeau, qu'il n'ôte pas, parce qu'un garde-champêtre est une autorité, et que les autorités ont le droit de ne pas être polies.

M. Richonnard ne se dérange pas, il continue à jouer de son sécateur sur toutes les branches qui ont le malheur de se trouver sur son passage, pendant que le garde entame la conversation.

« — Salut, monsieur Richonnard, madame » et la compagnie, sauf vot'respect.

» — Bonjour, monsieur Lagrappe.

» — Et ça va bien ce matin... toute la com- » pagnie, sauf vot'respect.

» — Cela va parfaitement. Qu'est-ce qui vous » amène?

» — Je vas vous dire...

» Ah! prenez-garde, monsieur Richonnard,

» vous coupez là une branche qui était bonne.

» — Qu'est-ce que cela vous fait?..... est-ce
» que je ne puis pas tailler mes arbres comme
» je l'entends?...

» — C'est juste!.... mais... c'est que... m'-
» semble aussi que ce n'est pas la saison pour
» tailler... sauf vot' respect.

» — Monsieur Lagrappe.... faites-moi le plai-
» sir de vous mêler de vos affaires... Je ne vais
» pas inspecter les branches de groseillers que
» l'on casse dans vos champs, moi.

» — C'était par manière de parler..... Pour
» lors, c'est au sujet de l'idée nouvelle que mon-
» sieur Duhautbois nous a donnée.

» — Monsieur Duhautbois! Depuis quelques
» jours je n'entends que ce nom résonner à mes
» oreilles.

» — N'est-ce pas ce grand monsieur blond
» qui porte des bésicles, qui parle à tout le
» monde, qui appelle tous les traiteurs ses en-
» enfants? dit madame Richonnard en s'éten-
» dant sur son banc de gazon.

» — C'est lui-même. sauf vot' respect.... un » bel homme, qui parle joliment! il parle une » heure de suite sans s'arrêter.

» C'est un homme qui a la tête farcie d'idées... » il n'y a pas longtemps qu'il est dans le pays, » et il y a déjà remué tout le monde..... il est » pour le progrès, sauf vot'respect... et puis il » est populaire comme les cinq doigts et le » pouce...

» C'est ça un homme qui ferait bien not' af- » faire comme gouvernement de l'endroit!

» —Est-ce que vous n'avez pas déjà un maire?

» Ah! si, mais on le change l'année pro- » chaine... c'est-à-dire on renomme quelqu'un.

» — Eh bien, enfin, où voulez-vous en venir » avec votre monsieur Duhautbois?

» — C'est une idée qui lui est venue pour » l'embellissement du pays, que chacun sable » devant sa porte... ça égalisera la route pour » le coup-d'œil!...

» — Allez donc vous promener! je ne sable- » rai pas; le devant de ma maison est bien

» comme il est... D'ailleurs, est-ce que cela re-
» garde ce monsieur?

» — Ah! c'était pour l'embellissement .. Vous
» coupez encore une bonne branche là...»

M. Richonnard jette un regard d'indignation sur le garde, et continue de tailler.

M. Lagrappe se décide à se retirer, en se disant :

« — C'est égal, quand il verra que tout le
» monde sable, il fera comme les autres.»

Quelques jours après, le garde entre dans une jolie maison du village; celle-là est habitée par un artiste et sa jeune femme.

Le son d'un piano se mêle aux vibrations d'une voix argentine.

Le garde, qui aime la musique, s'arrête devant la fenêtre ouverte d'une pièce du rez-de-chaussée, et se met à battre la mesure à faux en essayant de faire aller *la Marseillaise* sur l'air d'opéra qu'il entend.

L'artiste tourne la tête, aperçoit le garde arrêté devant sa fenêtre, et lui dit :

« — Entrez, père Lagrappe ; vous avez quel-
» que chose à nous dire?

» — Salut, monsieur, madame et la compa-
» gnie, sauf vot' respect... *Elle est* bien *jolie* l'air
» que vous *joussez* là !...

» — Ah! vous trouvez; vous aimez la mu-
» sique ?

» — Beaucoup! j'étais né pour être serpent ;
» ma tante disait que j'avais des dispositions su-
» perbes si on me cultivait.

» — Et il paraît qu'on ne vous a pas cultivé ;
» c'est dommage.

» — J'aurais su aussi le flageolet si on me
» l'avait appris.

» — Ah ! diable ! il paraît que vous aviez des
» dispositions pour beaucoup de choses !

» — Tout de même, et j'aurais aussi roulé du
» tambour, sauf vot' respect, si on me l'avait
» montré !

» — Voyez un peu ! et dire que tant de vo-
» cation a fait long feu ?

» Ah çà, nous sommes venu pour?..

» — Ah! c'est juste...

» C'est monsieur Duhautbois qui a eu encore » une idée.

» — Monsieur Duhaubois...

» Ah! c'est le monsieur aux idées... il en a » pour tout le village... il faut qu'il ait une forte » tête, cet homme-là.

» — Quelle est sa nouvelle idée?

» — C'est qu'on devrait creuser un immense » fossé à la descente du village, parce que les » eaux de la pluie s'y amasseraient, et, au bout » de queuque temps, ça ferait une mare qui ser- » virait de lavoir.

» — C'est vraisemblable.

» — Voulez-vous souscrire pour le lavoir?

» — Est-ce le maire qui vous envoie?

« — Non... mais c'est égal, on souscrit tout » de même.

» — Quand il aura beaucoup plu, je souscri- » rai... nous avons le temps...

» — Ah! dites donc, sauf vot' respect, vous

» savez qu'il ne faut plus aller au galop à cheval
» ni à âne dans le pays?

» — Qui est-ce qui défend cela?

» — C'est une idée de monsieur Duhautbois,
» pour aviser aux malheurs, aux dégâts...

» L'autre jour, il y a le chien de Gros-
» Jean qui a manqué d'avoir la patte écrasée.

» — C'est bien, père Lagrappe; je crois la
» défense assez inutile, les chevaux et les ânes
» de l'endroit n'ont pas l'habitude de faire d'im-
» prudence.

» Au reste, quand je ferai une promenade à
» cheval, je me permettrai de suivre mes idées
» avant de prendre celle des autres. »

Le garde champêtre se tire l'oreille en croyant tirer son chapeau, et s'éloigne en se disant tout bas :

« — C'est égal, je parie ben qu'il n'osera
» plus galoper. »

Mais quelques jours après, c'est M. Duhautbois lui-même qui se présente chez l'artiste, escorté du garde champêtre, qui, cette fois, a

mis sa plaque pour se donner un aspect plus imposant.

M. Duhautbois est un homme entre deux âges, qui a de fort bonnes manières, et possède surtout le talent d'amener chacun à faire ce qu'il veut.

Après les politesses d'usage, pendant lesquelles le garde fredonne *la Marseillaise* sur l'air de *Mon ami Vincent*, le nouveau propriétaire arrive au but de sa visite.

« — Monsieur, je viens vous faire part d'un » projet qui m'est venu pour redonner de la vie, » du mouvement à ce pays, qui est un peu ou- » blié... pour y amener du monde.

» — Vous trouvez donc que le monde est » bien nécessaire à la campagne?

» — Peut-être pas pour nous....... mais il » faut songer aux marchands, aux gens éta- » blis...

» Enfin, monsieur, ce qui manque à ce pays, » c'est une fête, une jolie fête qui attire tout » Paris dans cet endroit.

» — Je crois que tout Paris n'y tiendrait pas, » monsieur.

» — Vous comprenez que ceci est une façon » de parler; mais une jolie fête fera beaucoup » de bien à ce pays, et je me charge de l'orga- » niser.

» Les traiteurs sont enchantés de mon idée.

» — Les traiteurs, je le conçois; mais nous » autres...

» — Monsieur, je vous certifie que notre fête » sera charmante...

» Tout le monde souscrit; nous avons comp- » té sur vous.

» — Si tout le monde souscrit, je ferai comme » les autres...

» Mais en quoi consistera votre fête?

» Des jeux! à n'en plus finir....... des tirs au » fusil. . des prix que l'on gagnera... des dou- » ches moscovites : c'est un petit jeu où l'on va » à tâtons, un bandeau sur les yeux, chercher » un poteau et tirer une ficelle.

» Quand on s'adresse à un bon poteau, on a

» un prix ; sinon , on reçoit sur la tête le con-
» tenu d'un vase rempli d'eau.

» — Ceci doit avoir son agrément. Ensuite?

» — Ensuite, des courses en char... c'est-à-
» dire en charrette, où, avec une lance... c'est-
» à-dire un manche à balai, on traversera un
» cœur de bois... quand on ne le traversera pas,
» on recevra un seau d'eau sur la tête.

» — C'est encore fort amusant. Ensuite?

» — Ensuite, la course à la hotte.

» Ce sont des hottes de vendangeurs, que l'on
» remplit d'eau ; les personnes qui les portent
» doivent arriver au but sans en répandre une
» goutte... comme c'est fort difficile, ceux qui
» ont perdu s'amusent eusuite à jeter leur hot-
» tée d'eau sur le public qu'ils peuvent at-
» traper.

» — Tous ces jeux-là me paraissent très-ra-
» fraîchissants.

» — Ensuite, un ballon... un feu d'artifice...
» et des saltimbanques , des marchands fo-
» rains... des lutteurs, des bateleurs... puis un

» bal délirant, où viendra la meilleure société de » Paris.

» Vous souscrirez, n'est-ce pas?

» — Il faut bien faire comme tout le » monde. »

L'artiste préférerait le calme au tumulte des fêtes champêtres.

M. Richonnard était persuadé que tous les jeux que l'on préparait dérangeraient ses habitudes, et, malgré cela, chacun cède, souscrit, entraîné par l'éloquence de M. Duhautbois et imitant les moutons de Panurge, tout en se disant :

» — Ce diable d'homme est terrible avec ses » innovations. »

Bientôt ce village, jusqu'alors si paisible, présente l'aspect le plus animé.

On plante des mâts, on dresse des orchestres, on pose des pièces de bois pour le feu d'artifice, on fait un ballon, on coupe des branches de feuillages, on attache des guirlandes, on élève des arcs-de-triomphe.

Tout le monde est en mouvement, et c'est M. Duhautbois qui dirige tous les travaux.

Et M. Richonnard dit à sa femme :

» — Je ne comprends pas pourquoi ce mon» sieur s'amuse à se donner tant de mal. »

Et un des notables de l'endroit lui dit à l'oreille :

« — Comment! vous ne comprenez pas que » ce monsieur, qui a de la fortune, a mainte» nant le désir d'être maire? et voilà pourquoi il » s'occupe tant de nous.

» — Mais, au fait, c'est une ambition comme » une autre. Un maire obtient la croix, puis il » devient député, puis pair de France.....

» Diable! il faudra que j'invente quelque » chose l'année prochaine. »

Le jour de la fête est arrivé.

Les marchands forains, qui se composent en grande partie de marchands de pain d'épice, viennent étaler sur la route, qui prend un faux air de foire.

Des saltimbanques annoncent au public

qu'ils lui feront voir des monstres ; les paysans entrent en foule, et on leur fait voir une femme qui a de la barbe.

Des bombes sont tirées : les jeux commencent.

Le fils du premier traiteur de l'endroit a le nez presque emporté, parce que son fusil crève; il rentre chez lui en pleurant, et sa mère lui dit :

« — Si tu étais resté à tes fricassées, tu n'au-
» rais pas perdu ton nez.

» — Je voulais gagner une montre, moi.

» — Nigaud, est-ce que ça se gagne jamais?..
» on les place exprès trop haut. »

Aux douches moscovites, les paysans tirent les ficelles avec trop de force, et reçoivent sur la tête les pots avec l'eau qu'ils contiennent. Il y a deux fronts fêlés, trois bosses de faites.

Le jeu se termine par une distribution de coups de poing entre quelques paysans qui veulent se partager les prix.

Dans la foire, M. Richonnard, qui s'est promené avec sa femme et a mangé du pain d'épice, contre son habitude, a une singulière contenance pendant le reste de la journée.

Le soir, le feu d'artifice part de travers; les baguettes des fusées retombent sur des paysannes, brûlent des bonnets, des robes, des fichus et une foule d'autres choses.

Le ballon, que l'on a mis huit heures à gonfler, crève au moment où il allait s'enlever.

Le bal, où devait venir la meilleure société de Paris, n'est rempli que de messieurs en blouse, qui dansent un cancan par trop délirant, avec des demoiselles qui ont des mouvements de cachucha pour toutes les figures.

Les bourgeois de l'endroit regrettent leur petit bal tout simple, tout tranquille du dimanche, leurs promenades sans marchands forains, leur village sans saltimbanques, et ils se disent :

« — Nous étions bien plus heureux quand

» on ne voulait pas, à toute force, nous
» amuser. »

Mais M. Duhautbois ne se décourage pas ; il parcourt la fête, comme un général visite un champ de bataille, en s'écriant :

« — Ce sera encore bien plus joli l'année
» prochaine !...... Je veux que l'on parle beau-
» coup de la fête de ce village. »

Et le garde-champêtre, qui s'est arrêté chez tous les marchands de vins, et peut à peine se tenir sur ses jambes, balbutie :

« — I' m' semble que c'est déjà bien gentil
» comme ça .. sauf vot' respect. »

CHAPITRE IX.

LE PENSIONNAT EN VOITURE.

—

Nous sommes dans le siècle des innovations, des découvertes, des améliorations; nous cherchons sans cesse le perfectionnement; quand nous serons parfaits en tout (ce qui ne peut pas manquer d'arriver au train dont vont les choses), l'âge d'or sera revenu; par conséquent, à force d'avancer, nous serons arrivés au point d'où nous sommes partis.

Jadis, les moyens de transports étaient rares.

Voyager était alors une grande affaire :

On était fort mal à son aise dans un *coche*, où l'on vous entassait pêle-mêle, et les cahots de cette voiture mal suspendue vous faisaient à chaque instant tomber sur vos voisins, qui, à leur tour, se cognaient contre vous.

Si, à cette époque, on eût parlé de chemins de fer, on se serait fait brûler en place de Grève comme sorcier ; car c'était la coutume jadis de faire périr sur le bûcher les gens assez malheureux pour avoir plus d'esprit, plus d'imagination, plus de lumières que leurs contemporains.

Les hommes sont en général doués d'une très-forte dose d'amour-propre :

Quand ils ne savaient rien, ils trouvaient très-mauvais que d'autres se permissent d'en savoir plus qu'eux.

Dans ces temps d'ignorance et de barbarie, un marchand d'allumettes chimiques eût subi le même supplice que la *maréchale d'Ancre* et *Anne Dubourg*.

Et cependant, les premiers peuples, bien loin de brûler les gens qu'ils croyaient posses-

seurs de sciences occultes, les traitaient avec une grande vénération, les honoraient et allaient les consulter. Énée interrogeait la sibylle de Cumes et le roi Saül allait consulter la Pythonisse d'Endor.

Tout cela nous prouve encore que :

> Chaque âge à ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Il n'y a pas encore un demi-siècle que, pour faire des visites, pour aller en soirée, au bal, on prenait une chaise à porteurs. Comme ces chaises ne pouvaient ordinairement contenir qu'une seule personne, quand une famille nombreuse se rendait en soirée, jugez de la quantité de chaises à porteurs que l'on était forcé de requérir.

Certainement, c'était alors l'âge d'or pour les chevaux.

Quand sont arrivés ensuite les fiacres et les cabriolets, toutes les bourses ne pouvaient pas se permettre cette douceur.

Pour se transporter du faubourg Saint-Denis

à la rue de la Harpe, le petit bourgeois ne se sentait pas souvent disposé à donner le prix d'une course de fiacre ; la modeste rentière traversait Paris d'un bout à l'autre à pied, en portant son enfant sur ses bras et quelquefois un lourd panier, parce qu'elle ne pouvait pas dépenser trente sous ;

Enfin, le jeune étudiant, que l'amour traite souvent mieux que la fortune, arrivait tout crotté à un rendez-vous et quelquefois gagnait une fluxion de poitrine pour avoir voulu lutter de vitesse avec les fiacres et les cabriolets dans lesquels il ne pouvait pas monter.

Mais aujourd'hui, si l'on va à pied, il faut que ce soit par goût ou par ordonnance du médecin.

Les *Omnibus*, les *Parisiennes*, les *Favorites*, les *Béarnaises*, les *Dames*... de toutes les couleurs, qui se croisent à chaque instant dans tous les quartiers de la capitale, vous font souvent faire plus d'une lieue pour six sous, et non-seulement vous êtes voiturés dans la ville,

mais la banlieue, la campagne, les plus jolis environs de Paris vous tendent les bras ; pour six sous, vous pouvez aller à Bercy, à Passy, à Batignolles, à Saint-Mandé, à Mousseaux, etc.

En vérité, pour se refuser ce plaisir-là, c'est bien le cas de dire qu'il ne faudrait pas avoir six sous dans sa poche !

Et quelle source de distractions et d'observations que ces voitures à six sous.

Comme toutes les choses s'y mêlent, comme les rangs y sont confondus !... comme les toilettes y sont variées (quand on y voit des toilettes) ; si l'égalité doit un jour régner sur la terre, c'est dans les *Omnibus* qu'elle aura pris naissance !

Voyez plutôt cette dame jeune et gentille, dont toutes les manières sont gracieuses et distinguées ; à côté d'elle vient s'asseoir un ouvrier en veste, en casquette, aux mains noires et calleuses.

Un peu plus loin le grave fonctionnaire public, qui ne rit jamais, de peur de compro-

mettre sa dignité, se trouve côte à côte avec un loustic en blouse bleue, qui a passé sa matinée dans le cabaret, qui en a rapporté une odeur de vin et d'ognon, plus, une humeur joyeuse et bruyante qui l'entraîne à faire tout haut des réflexions ou des plaisanteries auxquelles on ne répond pas, mais qu'on est obligé d'entendre.

Puis, auprès de ce jeune dandy en gants jaunes, une bonne grosse campagnarde, qui porte deux paniers, trois paquets, un carton et un cabas. (Il y a des gens qui font leur déménagement dans les *Omnibus.*)

Puis une jolie grisette, à la mine fort éveillée, à l'œil vif et provoquant, se trouve contre un homme d'âge, bien couvert, qui a le bonheur d'avoir sa femme à sa droite et son chien entre ses jambes et qui, malgré sa perruque et son air respectable, lâche un regard en coulisse à la grisette, sa voisine, lorsque sa femme tourne la tête d'un autre côté.

Puis, le monsieur énorme qui pèse le poids d'un sac de farine, et vient se jeter à une petite

place et presque sur les genoux d'un vieux monsieur maigre et sec, auquel il renfonce l'estomac avec son coude, en lui disant d'un air aimable :

« — Je vous écrase un peu, mais ça se » fera. »

Puis, la vieille marquise, à laquelle les révolutions ont ôté une fortune et une voiture en respectant son rouge et ses mouches ; la pauvre dame se trouve pressée contre un jeune homme à grosses moustaches, à longue barbe, à longs cheveux, à longs favoris qui donnent à sa tête un volume énorme et un aspect sauvage ou saint-simonien, quoique celui qui porte tout cela ne soit ni l'un ni l'autre.

Eh bien! malgré ces différences de rangs, de fortune, d'éducation et de costume, la voiture à six sous établit entre tous les voyageurs une espèce de confraternité qui se traduit ordinairement en échange de petits services et de politesses :

Ainsi l'ouvrier en veste tâchera de se faire

mince pour ne point gêner la dame jeune et gentille ; le grave fonctionnaire prendra un air moins sévère en passant ses six sous à son voisin, l'homme en blouse ; le dandy daignera rendre la monnaie à la bonne grosse campagnarde qui est surchargée de paquets ; le monsieur respectable soutiendra le bras de la grisette pour l'aider à descendre de voiture, et le jeune homme chevelu demandera un cachet de correspondance pour la vieille marquise, sa voisine.

On pourrait donc avec justice trouver que la voiture à six sous mérite le même éloge que la musique.

Emolit mores nec finit esse feros.

Et voici maintenant une autre innovation :

Jadis vos enfants qui n'étaient qu'externes dans une pension, se rendaient à leur école à pied, le panier d'une main, renfermant les provisions pour déjeuner, et de l'autre, la pile de livres attachés avec une ficelle et que l'écolier a bien soin de tenir par un des bouts de la

ficelle et de balancer en marchant jusqu'à ce que les livres se détachent et tombent dans la rue, ce qui lui fournit une occasion de s'arrêter.

En se rendant ainsi à leur demi-pension, les écoliers ne manquent pas de flaner devant chaque boutique d'estampes, de bonbons et de joujoux; quelques-uns, entraînés par des camarades, risquent sur le boulevard une partie de *bouchon*.

Vous croyez votre fils en train d'étudier *Horace* ou *Virgile*, tandis qu'il est fort occupé à *piger* avec un chalumeau de paille pour savoir si tel ou tel est plus près de sa pièce ou du bouchon.

Quelquefois enfin, ces messieurs en herbe font ce que l'on appelle l'école buissonnière, ce qui veut dire qu'ils vont se promener au lieu d'aller en classe.

Tout cela avait sans doute de grands inconvénients; mais jusqu'alors, pour y remédier, on se contentait de choisir une pension tout

près de sa demeure, de façon que l'élève n'eût, pour s'y rendre, que très-peu de chemin à faire.

Les parents qui avaient des domestiques, les faisaient conduire leurs enfants à la pension et les envoyaient les y rechercher.

Enfin, ceux qui n'avaient personne pour faire mener leurs enfants en classe, étaient obligés de se fier à la promesse d'être sage, faite par ces petits-hommes de six à douze ans, lesquels ne manquaient pas d'oublier leur parole comme s'ils eussent été déjà de grands personnages.

Mais que faire à cela? et qui se serait jamais imaginé qu'un jour viendrait où les enfants iraient à leur classe en voiture.

Il est venu pourtant ce grand jour qui a tué l'école buissonnière et doit faire un tort considérable aux marchands de gâteaux et de bonbons.

Un maître de pension qui avait voiture, (car

il fallait nécessairement avoir voiture pour exécuter ce projet), a dit aux parents :

« — Ne vous donnez plus la peine de m'en-
» voyer le matin vos petits garçons, je les ferai
» prendre à domicile avec une voiture *ad hoc*, et
» je les ferai reconduire chez vous par le même
» véhicule ; par ce moyen, vous n'aurez plus à
» craindre les mille et un événements qui peu-
» vent arriver à des enfants dans les rues de
» Paris ; vous serez rassurés aussi sur leur con-
» duite.

» Ils ne pourront plus faire en chemin de
» mauvaises connaissances; ils ne perdront plus
» de sous au bouchon et ne s'abîmeront plus
» l'estomac avec de la mélasse ou des noisettes.

» Enfin ils ne feront plus l'école buisson-
» nière, car vous les verrez monter en voiture et
» revenir de même jusqu'à la porte de votre
» maison. »

Les parents ne pouvaient qu'être enchantés de ce nouveau moyen de transport, qui permettait d'envoyer les enfants dans de bons

pensionnats, au lieu de se restreindre aux petites écoles du voisinage, et les voitures d'écoliers ne tardèrent pas à se multiplier, parce que chaque pension voulut avoir la sienne.

Quant aux enfants, cette mesure devait nécessairement obtenir leur approbation : aller en voiture est un des plus grands plaisirs de la jeunesse ; aussi il faut voir comme on est matinal, comme on se hâte de s'habiller, afin d'être prêt et de ne point manquer la voiture, qui est exacte comme la retraite.

Les parents n'ont plus besoin d'aller tirer l'oreille aux petits paresseux ; les écoliers savent que la voiture va passer, et ils sont aussi ponctuels qu'un voyageur qui aurait payé sa place aux messageries *Laffite et Caillard.*

Regardez ce petit garçon de dix ans, à l'air mutin, joueur, aux yeux hardis et spirituels ; il attend que la voiture du pensionnat vienne le prendre, il ne peut pas se tenir en place et, en attendant que son équipage vienne le chercher, il sautille dans l'appartement en disant à un de

ses petits voisins qui n'a pas, comme lui, le bonheur d'aller à l'ecole en voiture :

« — Ah! Finot!..... comme c'est amusant! » comme c'est gentil d'aller en pension avec des » chevaux!..... et puis, tu comprends, on doit » devenir bien plus vite savant que ceux qui vont » à pied. »

Finot se mouche sur sa manche en répondant :

« — Mais tu dis que la voiture vient toujours » te prendre à huit heures précises... Dis donc, » Benoît, voilà qu'il est huit heures et demie » passées à la femme dorée qui est sur la che- » minée.

» — Oh! la voiture va arriver!..... Elle est » exacte comme le soleil quand il en fait.

» C'est fièrement agréable, tout de même, » d'aller en pension comme si on allait à Long- » Champ, et de revenir *idem farinæ*, comme dit » notre pédant de professeur... moi, qui n'avais » jamais été qu'en charrette à la foire de Saint- » Cloud et même que le cheval avait crevé à

» Boulogne... que j'avais fait le reste du chemin » à pied.

« — Dis donc, Benoît, voilà qu'il est neuf heures sonnées...

» — Oh! la voiture va arriver... elle est exacte » comme la lune... jamais en retard !... Rouler » carosse, éclabousser le monde, à la bonne » heure! ça peut s'appeler donner une belle » éducation à ses enfants. Je ne veux plus mar- » cher à pied, fi donc! c'est trop Jobard!

» — Par exemple! tu ne peux plus acheter » de charcuterie, de gâteaux en route.

» — Eh bien! tant mieux, j'ai mes sous de » reste.

» — Benoît, voilà qu'il se fait dix heures.

» — Ah! qu'il m'embête, celui-là!... puis- » que je te dis qu'elle va arriver!... jamais en » retard! exacte comme le gaz...

» — Voyons dans mon panier.. Qu'est-ce que » j'ai pour mon déjeuner... encore du fromage » de Marolles... il n'est pas possible! Le méde-

» cin a donc ordonné qu'on me mette au Ma-
» rolles. C'est pourtant pas rafraîchissant !...

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui a encore douze cheveux sur le devant de la tête et qu'il a la prétention d'arranger pour figurer une raie, arrive, enveloppé dans une robe de chambre qu'on lui a faite avec un vieux tartan de sa femme, et les pieds dans des pantoufles qui laissent ses talons jouir d'une entière liberté.

Ce monsieur tient, d'une main, son mouchoir et sa tabatière ; de l'autre, son journal et sa jatte de lait ; il fronce le sourcil en regardant son fils, et murmure :

« — Comment, Benoît, tu n'es pas encore
» parti.

« — Oh ! mon petit papa, on va venir me
» chercher.... vous savez bien que la voiture
» est très-exacte...

« — Hum !... il me semble, moi, qu'elle ne
» l'est guère, au contraire ; mon fils, vous étu-
» dierez bien... je vous recommande Ovide....

» cet un auteur charmant... et quand vous le
» comprendrez....

« — Ovide! oh! mon papa, j'en suis plein
» d'Ovide!... je le connais par cœur.

« — Et Pline, monsieur?...

« — Pline!... je suis plein de Pline aussi.

« — Tant mieux; c'est une nourriture ex-
» cellente pour l'esprit!...

« — Oui, mon papa, mais si vous me don-
» nez toujours du Marolles avec ça, ça ne me pas-
» sera pas...

« — Benoît... tiens, v'là qu'il est dix heures
» et demie passées.

« — Veux-tu te taire, Finot, elle va arriver,
» puisqu'on te dit qu'elle ne se fait jamais at-
» tendre... tiens; je l'entends, elle s'arrête de-
» vant la porte. »

La voiture de la pension vient en effet de s'arrêter devant la demeure du jeune Benoit.

Ces voitures ont à peu près la forme des omnibus ou plutôt des tapissières.

On y entasse jusqu'à une vingtaine d'enfants.

Le conducteur crie en bas :

« — M. Benoît Drouillard !

« — Voilà ! voilà ! crie le petit garçon...

« — Adieu, papa, je vas bien étudier, allez!
» Finot, regarde-moi monter. »

M. Benoît descend l'escalier quatre à quatre, puis il se précipite dans la voiture qui est presque pleine, poussant, bousculant à droite, à gauche, en criant :

« — De la place !... allons, il me faut de la
» place à moi ! Ah ! que c'est bête d'avoir mis
» un grillage à nos portières, on ne peut plus
» jeter de trognons de pommes sur les passants,
» il n'y a plus de plaisir. »

Avez-vous rencontré de ces voitures sur lesquelles est écrit en grosses lettres : *Pension un tel!...*

Elles sont faciles à reconnaître ; leur forme est, comme nous l'avons dit, à peu près celle d'une tapissière ; mais elles sont fermées par-

tout, et outre les carreaux, elles ont maintenant un grillage fort serré, mesure de précaution qu'on a été obligé de prendre avec messieurs les voyageurs, non pas qu'aucun d'eux eût manifesté l'intention de sauter par les portières de la voiture, mais bien parce qu'ils se permettaient des plaisanteries qui n'étaient pas toujours du goût des piétons : comme, par exemple, de jeter au nez d'un passant une croûte de pain ou un trognon de pomme, de cracher sur un chapeau, ou de lancer des boulettes dans les boutiques. Le grillage serré a remédié, a mis fin à tout cela.

Et maintenant cinq heures sonnent : c'est le moment où la pension *** emballe tous ses externes pour les reconduire chez leurs parents... Les écoliers sont prêts, vous pouvez vous en assurer aux cris, au brouhaha qui se fait dans la cour; tous les petits garçons s'élancent, se poussent, se pressent... c'est à qui montera le premier dans la voiture.

C'est qu'il y a aussi du choix dans les places

et que ces messieurs affectionnent surtout celles qui permettent de voir dehors.

Enfin, tous les externes sont dans la voiture que le domestique, servant de cocher, ferme avec beaucoup de soin ; il monte sur son siége, fait claquer son fouet, les chevaux se mettent au trop, la voiture roule...

Ce moment est assurément celui où les petits garçons éprouvent le plus de plaisir ; on voit le bonheur briller dans leurs yeux, la joie se peindre sur tous leurs traits; puis, tous parlent à la fois, tous font leurs réflexions, leurs remarques sur ce qui frappe leurs regards pendant le chemin; jamais vous n'avez entendu en société un dialogue aussi vif, aussi animé et entremêlé d'autant d'éclats de rire.

« — Oh!... oh !... nous voilà partis...

« — Tu as ma place toi, Edouard, tu étais » là hier, je dois y être aujourd'hui.

« — Ah! est-il bête avec sa place... le plus » plus souvent que je te la rendrai... fallait » monter le premier.

« — Tu m'avais caché mon panier exprès » pour me retarder, quand on nous a appe- » lés...

» Mais tu verras demain ce que je te ferai.

» — Eh bien! qu'est-ce que tu me feras?...

» — Prenez garde à mon petit colimaçon! » dit un petit garçon de sept à huit ans, à tête blonde, dont la figure est un peu niaise, et qui tient à la main une branche d'acacias, sur laquelle est posé un colimaçon de l'espèce la plus commune.

« — Qu'est-ce qu'il a donc à nous ennuyer, » celui-là... avec son colimaçon!

» Si monsieur t'avait vu ça, tu aurais eu des » *pensum*, toi... Où as-tu pris cette branche » d'acacias? Tu sais bien qu'il est défendu de » rien casser dans le jardin...

« — Tiens! puisque je suis venu ce matin » avec... J'avais apporté mon colimaçon... pour » jouer... Ah! voyons, Benoît, ne me pousse » donc pas; tu vas le faire tomber, et puis on » me l'écrasera...

« — Ah! messieurs... regardez!... regardez
» la marchande de friture!... Elle regardait de
» côté... elle a jeté une poignée de goujons dans
» le ruisseau, en croyant les mettre dans la
» poêle... »

Tous les écoliers se précipitent contre le grillage pour voir les poissons sur le pavé.

Le petit blondin qui tient la branche d'acacias est le seul qui ne les imite pas. Il va s'asseoir dans un coin, et, approchant sa bouche du colimaçon, se met à chanter avec beaucoup de ferveur :

« — *Colimaçon borgne... montre-moi tes cor-*
» *nes... Si tu ne me les montres pas, tu ne con-*
» *naîtras pas ton père ni ta mère...*

« — Ah! voyez-vous.. la marchande ramasse
» ses poissons, et elle les met dans la friture
» sans même les essuyer.

« — Tiens! bah! quand ça sera cuit!.. c'est
» pas sale! .. Moi j'en mangerais bien tout de
» même. . Et puis, vous savez qu'on nous a
» dit : La friture purifie tout.

« — C'est pas la friture, c'est le feu, Jean-
» Serin !

« — Ne pousse donc pas ; j'ai des billes dans
» ma poche... ça m'entre dans le dos.

« — Taisez-vous donc !..... Voilà de la mu-
» sique... C'est un orgue qui fait valser des pe-
» tites figures de bois.

« — Oh ! c'est gentil, l'air qui joue .. c'est
» un galop.

« — Eh ! non ; tu vois bien que les marion-
» nettes valsent... Ecoute plutôt...

« — *Colimaçon borgne.... montre-moi tes*
» *cornes... si tu...*

« — Veux-tu te taire, Poulot !... Est-il em-
» bêtant avec son colimaçon...

« — Ah ! voilà un théâtre... C'est la Gaîté...

« — Non, c'est l'Ambigu.

« — Je parie que c'est la Gaîté... La preuve,
» c'est que j'y ai vu *le Domino noir*.

« — Ah ! ah !... *le Domino noir*... c'est pas
» vrai, c'est pas là qu'on le joue..... c'est une
» pièce de l'Opéra...

« — Bah! tu n'en sais rien.

« — Si ; car ma sœur joue les morceaux sur » le piano... et elle chante des duo et des trio » toute la journée... en apprenant ses leçons... » et j'ai souvent entendu maman lui dire : tu » ne chanteras donc jamais que *le Domino noir* à » présent !...

« — Tout ça, ce n'est pas des preuves. Moi, » je suis bien sûr d'avoir vu un domino noir à » la Gaîté, et masqué même...

» Et je me souviens bien de la pièce.

» On parle de chevaux dedans..... et de la » place du Carrousel... et à la fin on voit l'em- » pereur. On se bat, on se bouscule ; et c'est » bien amusant.

« — Et ça se passe à Venise... oui, on voit » Venise...

« — Ah ! raconte-nous la pièce, Bouchi- » not !

« — Ah ! oui, raconte-nous-la.

« — Ecoutez bien... D'abord quand ça com- » mence .. Ah ! je ne me souviens plus du com-

» mencement ; mais c'est égal : il y a toujours » un jeune homme qui veut épouser une jeune » fille... et elle le veut bien, et la mère, qui ne » veut pas, le veut bien après... parce qu'elle » reconnaît le portrait de celui qu'elle croyait » que c'était un autre... . Vous comprenez » bien.

« — Oui, oui... Mais... le domino noir?

« — Attends donc.

» Alors il se trouve un gondolier... qui est » tout débraillé en chemise... mais c'est un » bon... Il aime le jeune homme, parce que... » je ne sais plus pourquoi. C'est égal... Il leur » dit :

« — Ah! sacredié! Ah! mille noms d'un » nom!..... Ah! fichtre!..... et beaucoup de » choses comme ça pour rassurer la jeune fille » et son amoureux.

» Ceux-ci, qui sont bien contents d'entendre ça, n'ont plus peur du tout...

« — *Colimaçon borgne..... montre-moi tes cornes.*

« — Poulot, tais-toi donc; si tu ne te tais
» pas, nous allons écraser ta vilaine bête.

« — Eh bien! quel mal que je fais?... Est-ce
» qu'on ne peut pas chanter, à présent?

« — Tu n'entends donc pas que Bouchinot
» nous raconte le *Domino noir*, une bien jolie
» pièce qu'il a vue à la Gaîté.

« — Qu'est-ce que ça me fait? On ne me
» mène jamais au spectacle, moi... Papa dit
» qu'on ne doit pas y aller avant vingt ans.

« — Ah! pauvre Serinard! c'est qu'il n'a
» pas d'argent pour t'y mener, ton père!...

« — Pas d'argent!... Ah! il en a plus que le
» tien, j'en suis bien sûr.

« — Plus que le mien... Papa est très-riche,
» entends tu? Et pourquoi donc que le tien a
» toujours le même vilain habit vert tout râpé
» et un petit chapeau crasseux, quand il vient
» te voir à la pension?

« — Son habit n'est pas vieux du tout. La
» preuve, c'est qu'il doit m'en faire faire un neuf
» avec l'année prochaine, si j'ai un prix.

« — Ah! ah! ah!...

« — Tiens... pourquoi donc qu'on s'arrête?

« — C'est notre cheval qui est abattu.

« — Ah! la mauvaise bête; c'est par malice, » pas autre chose. Elle fait le mort.

« — Ne dirait-on pas qu'elle a bien du mal » pour mener quelques enfants?

— Au fait, nous ne sommes que vingt-deux » là-dedans.

« — Ah! s'il pouvait ne pas se relever!

» Oh! oh!... tout le monde qui s'amasse...

» Tiens! v'là des hommes forts tout de mê- » même... Relevé... Allez donc; le v'là relevé » notre animal... Allons, au galop.

» — Et ta pièce, Bouchinot? Achève donc de » raconter avant d'arriver à ta porte...

» — C'est juste. Alors... je ne sais plus où » j'en étais... C'est égal... On court sur le théâ- » tre en poussant de grands cris... Le domino » noir arrive..... C'est un homme qui est pou- » dré, qui a une queue, et qui est très-mé- » chant... avec un masque en velours...

» — Ah ! voilà le Château-d'eau... Ah! on » glisse là-bas sur le boulevard... les gamins...

» — Oh ! quel dommage de ne pas pouvoir » aller glisser aussi !...

» — En voilà un qui va... joliment.

» — C'est étonnant !... le voilà par terre. Pif! » patatras... Un, deux, trois, à terre...

» — A la chienlit... lit... lit...

» — Dis donc, Francaleux, toi qui fais le » savant : Sous quel règne que ça été bâti, le » Château-d'eau ? Je parie que tu ne le sais » pas.

» — Ah ! ce malin !... Je le sais mieux que » toi !

» — Eh bien ! voyons ; réponds : Sous quel » règne ?

» — Parbleu... sous le règne d'un roi qui ai- » mait les châteaux-d'eau. C'est pas difficile à » se rappeler.

» — Mais quel roi ? cornichon ; quel roi ?.... » Tu vois bien que tu ne peux pas le nom- » mer !

» — C'est Louis XIV. Il a fait bâtir ça en » même temps que la porte Saint-Denis... Et la » preuve, c'est qu'il y a des lions.

» — Pas du tout! c'est l'empereur qui a fait » bâtir le Château-d'eau ; je l'ai bien souvent » entendu dire à mon père...

» — Non, c'est Louis XIV...

» — Je te parie un sous de fromage d'Ita- » lie...

» — Ah! messieurs... messieurs... une ba- » taille...

» — Tenez, là-bas, sur le boulevard, deux » hommes qui se battent... Ohé! ohé!...

» — Il y en a un qui n'a plus de cravate...

» — Ne me poussez donc pas! sont-ils en- » nuyeux... ils vont faire tomber mon petit co- » limaçon...

» — Pan! pouf!.... oh! comme ils se don- » nent des coups de poing...

» — Je suis sûr que c'est le grand qui a rai- » son...

» — Si j'étais là je me battrais pour le petit.

» moi... Je parie qu'il rouera l'autre.... On ne
» peut plus les voir, c'est dommage...

» — Ah ! messieurs, entendez-vous le tam-
» bour?... c'est de la troupe qui va passer...

» — Oh ! quel bonheur... les soldats vien-
» nent par ici... ils vont passer devant nous...
» Est-ce que Jean ne va pas arrêter?...

» — Si, il arrête...

» — Oh ! les voilà..... R'lan ! r'lan... plan !
» plan ! plan !... r'lan, r'lan...

» — Vois - tu l'officier à cheval devant? c'est
» le commandant...

» — Quand je serai grand, je veux être com-
» mandant aussi, je me ferai officier tout de
» suite...

» — Ah ! tu crois qu'on est officier comme
» ça, toi... Tu ne sais pas qu'il faut être mousse
» avant !

» — Mousse ! c'est sur mer qu'on est mousse
» pour devenir colonel d'un vaisseau...

« — Ah ! voilà Jean qui repart, il ne nous
» laisse pas seulement le temps d'écouter les

» tambours..... R'lan! r'lan! plan! plan! » plan!...

« — *Colimaçon borgne... montre-moi tes cor-* » *nes...*

« — Poulot, tu verras, si tu apportes encore » ton colimaçon demain, on te fera mettre en » retenue pendant la récréation.

« — Et ta pièce? Bouchinot, finis donc de la » conter...

« — Ah! oui... Où en étais-je?... C'est égal: » Le domino noir, qui a une queue et qui est » poudré, amène avec lui tout plein d'autres » dominos qui ont un petit sac sur la tête, avec » deux trous pour les yeux... C'est superbe! ça » fait peur... Alors, on tire une porte à secret » au fond et... ah! me voilà arrivé...

« — Adieu..... je vous dirai la suite de- » main...

« — Dis donc, Bouchinot!... Bouchinot!... » est-il tué le domino noir?...

« — Oui... d'un coup de pistolet...

« — Ah! bon, bravo!...

Bouchinot descend de la voiture devant sa porte et rentre chez ses parents.

La voiture repart.

Un peu plus loin, elle descend M. Poulot avec son colimaçon, puis un autre élève, puis un autre encore.

Mais si le nombre des voyageurs diminue, la conversation se soutient toujours. Tant qu'il reste plus d'un écolier dans la voiture, les remarques, les ricanements, les éclats de rire continuent. Jamais route ne se fera plus gaîment que celle de ces petits hommes revenant ainsi de leur pension, ou se rendant le matin à leur classe, dans l'omnibus du pensionnat.

Une fois cependant la voiture des élèves fut cause d'une scène d'un autre genre.

Un petit garçon de sept ans, nommé Charles, était depuis peu de temps externe dans un pensionnat qui avait aussi sa voiture : le petit garçon avait témoigné la plus grande joie en

se voyant emmené par deux bons chevaux et en se sentant rouler dans les rues de Paris.

Fils unique d'une pauvre veuve, qui s'imposait de grands sacrifices, et travaillait souvent en journée pour donner de l'éducation à son fils, le petit Charles n'avait jamais été en voiture avant de monter dans celle de son pensionnat ; aussi était-ce un de ceux auxquels la route causait le plus de plaisir, et qui, pendant tout le chemin, paraissait le plus heureux de se sentir voituré.

Un jour cependant, on était en hiver, le temps était froid et pluvieux, les enfants retournaient au domicile de leurs parents, et le petit Charles, que l'on avait vu jusqu'alors gai et rieur comme ses camarades, devint tout-à-coup silencieux et triste après avoir regardé dans la rue.

Le lendemain, la voiture, qui prenait chaque jour le même chemin, passait au même endroit où Charles avait regardé la veille.

L'enfant s'empressa de porter ses regards dans la rue, il chercha quelque temps, puis la même tristesse s'empara de lui, et l'on vit même des larmes rouler dans ses yeux.

Le jour suivant, la pluie tombait encore avec violence au moment du départ, lorsque le petit Charles, le cœur gros, les yeux baissés, s'avança vers le maître de pension et lui dit :

« — Monsieur, j'aimerais mieux m'en aller » à pied...

« — Comment, mon ami, dit le maître, tu » voudrais t'en aller à pied... mais je ne com- » prends pas cela : toi, qui semblais si joyeux » d'aller en voiture, qui en témoignais un si » grand plaisir, tu voudrais maintenant t'en re- » tourner chez toi à pied... Et quel moment » choisis-tu pour demander cela ! c'est lorsqu'il » pleut à verse... lorsqu'il fait un temps af- » freux...

« — Ah !.. c'est pour cela, monsieur, que je » voudrais aussi être... à pied.

« — Explique-moi donc ce qui peut te don-
» ner ce désir...

« — Monsieur... c'est que... depuis deux
» jours.... quand nous passons rue Saint-Mar-
» tin... j'aperçois maman qui sort de la maison
» où elle travaille... et se dépêche... marche
» bien vite pour arriver chez nous en même
» temps que moi ; mais ma pauvre maman est
» bien mouillée, elle... et ça me fait de la peine
» d'être en voiture pendant qu'elle est à pied...
» j'aimerais mieux être mouillé avec elle... »

Le maître prit le petit Charles dans ses bras, il l'embrassa tendrement et voulut, ce jour-là, le ramener lui-même à sa mère, à laquelle il raconta ce que le petit garçon lui avait dit, en ajoutant :

« Vous avez un bon fils, madame; nous
» tâcherons de lui donner beaucoup de science,
» beaucoup de talent, afin que par le savoir il
» puisse arriver à la fortune ; car alors vous de-

» vez être certaine que son plus grand bonheur
» sera de la partager avec vous.

Laissons donc nos enfants aller en voiture, lors même qu'ils ne devraient pas en avoir plus tard.

PETIT-TRICK LE BRETON,

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS.

***

Petit-Trick était un enfant de la Bretagne, c'est-à-dire qu'il avait la tête chaude, la détermination vive, le génie prompt, et le langage parfois un peu rude; qu'il était courageux et fidèle ; car quel pays a vu naître plus d'hom-

mes que l'on pourrait citer pour leurs nobles sentiments ?

Et quand nous parlons de la fidélité, nous n'entendons pas parler ici de l'amour, et de ces gentils serments que se font deux amants, mais bien de ce grand, de cet admirable dévoûment qui consiste à ne point abandonner ses amis dans le malheur, ses maîtres dans l'exil, ses princes dans l'adversité.

Mais chaque médaille a son revers, ainsi que vous le savez, et d'ailleurs il n'y a rien de parfait dans la nature. Or donc, Petit-Trick devait avoir aussi son mauvais côté, puisque nous l'avons tous ; on assure même qu'il y a des personnes qui n'en ont point de bon.

Le mauvais côté de Trick, c'était la vanité, c'était une énorme confiance en lui-même, et, par conséquent, une très-haute idée de son

mérite et la certitude que personne ne pourrait le tromper.

Pauvre garçon!... quelle erreur! quelle folle illusion! Les plus grands esprits, les hommes de génie même, ont été abusés, dupés comme les hommes les plus vulgaires.

Être trompée, c'est le sort de la pauvre espèce humaine; et il y a encore des gens qui disent que nous serions très-malheureux si nous ne l'étions pas.

Mais Petit-Trick n'avait que quinze ans, et il était Breton; il faut donc excuser cette grande confiance qu'il avait dans sa sagacité. Nous voyons chaque jour, dans le monde, des gens que l'âge et l'expérience n'ont point rendu raisonnables; si l'adolescence avait la sagesse en partage, que resterait-il à la vieillesse?

Petit-Trick voulut aller à Paris pour tâcher de faire fortune.

C'est une envie fort naturelle; il est rare qu'elle ne naisse pas chez les personnes que le sort a mal partagées; et bien des gens riches se conduisent, à cet égard, absolument comme ceux qui ne le sont pas.

Jean-Jacques a dit :

« Il faut être heureux, cher Émile; c'est le » premier besoin de l'homme. »

Mais, de nos jours, on a fait une variante à la phrase de Rousseau, et l'on dit :

« Il faut être riche! »

Car on pense que sans la fortune il n'y a pas moyen d'être heureux!

Revenons à Petit-Trick.

Ses parents avaient été dans le commerce, mais ils ne s'étaient pas enrichis, et, de plus,

ils avaient été souvent dupes d'intrigants et de fripons. L'adolescent se dit :

« Je serai plus adroit ou plus heureux; je ne » me laisserai tromper par personne, et je ferai » rapidement mon chemin à Paris. »

Un vieil oncle, seul parent qui fût resté à Trick, consentit à l'envoyer dans la capitale de la France, et parvint à obtenir pour lui une place de petit commis chez une espèce de marchand de bric-à-brac.

On donnait au jeune homme le logement, dans une soupente, la table, qui était très-frugale, et vingt sous par semaine, sans compter les profits, c'est-à-dire les petits pour-boire des chalands chez lesquels on portait des marchandises. L'emploi n'était pas brillant ; mais Trick le trouva magnifique. Il remercia son vieil oncle, mit ses effets dans un sac de nuit, et courut se nicher sur l'impériale de la dili-

gence, où une place avait été retenue pour lui.

La figure éveillée, espiègle et ouverte de Trick, parut faire une impression très-agréable sur un voyageur placé à côté de lui sur l'impériale.

Ce voyageur était loin de ressembler au jeune Breton : sa physionomie rusée, ses yeux petits et fauves, n'annonçaient point la sottise, mais n'inspiraient pas la confiance ; enfin, dans sa bouche pincée, serrée, le sourire était railleur et perfide. Croyez-moi : méfiez-vous des bouches pincées... mais n'ayez pas grande confiance dans les autres.

Petit-Trick n'en conta pas moins toutes ses affaires à son compagnon d'impériale, et celui-ci répondit à ce récit par un avis dans lequel il semblait mettre une grande sincérité.

« — Jeune homme, vous allez à Paris, pre-

» nez bien garde à vous. Dans les grandes capi-
» tales, il y a toujours beaucoup de voleurs. A
» Paris ils ne manquent pas.

» Dans une ville immense, où tant de gens
» s'éveillent sans savoir comment ils pourront
» dîner, vous comprenez qu'il doit se commet-
» tre beaucoup de vols, d'escroqueries, de filou-
» teries. Les capitales les plus renommées pour
» les beautés, les agréments, les plaisirs qu'elles
» renferment, ont le triste privilége d'attirer
» dans leur enceinte les fripons les plus adroits ;
» partout où il y a foule, vous pouvez être cer-
» tain qu'il y a des voleurs ; c'est une affligeante
» vérité, mais c'est une vérité.

» Tenez-vous donc en garde contre tous les
» tours que l'on voudra vous jouer. Je ne vous
» parle pas ici des vols à main armée, par esca-
» lade ou avec effraction, cela rentre dans la
» série des crimes vulgaires et communs à tous

» les pays, et ce sont des vols en usage à Paris
» contre lesquels il faut se munir de prudence. »

Le Petit-Trick écoutait en souriant son compagnon de voyage, et s'écriait de temps à autre :

« Oh! monsieur, il n'y a pas de danger!.....
» Je ne me laisserai pas attraper, moi... Je pa-
» rie que je reconnaîtrais un voleur d'une
» lieue!...

» Ah! vous croyez cela, mon petit ami; voilà
» une confiance qui pourra vous être funeste.
» Mais voyons, puisque vous êtes si certain de
» vous tenir en garde contre les filous, connais-
» sez-vous le vol au *bonjour*? le vol à l'*améri-*
» *caine*! Savez-vous ce que c'est que le vol *au*
» *pot*?..

Petit-Trick ouvrait de grands yeux, puis secouait la tête et s'écriait:

« — Ah! bah! ce sont des bêtises, tout ça!...
» des choses qu'on dit aux enfants pour les ef-
» frayer!

» — Je n'ai nullement le dessein de vous
» effrayer, mon jeune ami, je veux éclairer
» votre inexpérience.

» Écoutez-moi : parmi les vols les plus fré-
» quents à Paris, on signale d'abord celui dit
» *au bonjour*.

» Je vais vous expliquer ce que c'est, cela
» pourra vous servir dans l'occasion.

» Le matin, à Paris, dans une maison sou-
» vent habitée par un très-grand nombre de lo-
» cataires, le portier, qui cause avec une bonne,
» avec un voisin, ou qui prend son lait à la lai-
» tière en face, ou qui balaye le fond de sa cour,
» ou qui donne à manger à sa pie... (à Paris,
» les portiers ont presque toujours ou une pie,

» ou un perroquet, ou un chien, ou trois chats).
» Bref, comme ils sont fort occupés le matin, ils
» ne font pas toujours attention aux personnes
» qui entrent dans la maison.

» Un industriel s'introduit, il gagne lestement
» l'escalier, monte en regardant à toutes les
» portes; il est bien rare qu'il n'en aperçoive
» pas une après laquelle on a laissé la clé;
» car un garçon qui a veillé tard, dit le soir à sa
» concierge :

» Voilà ma clé, vous la donnerez demain à
» ma femme de ménage, je n'ai pas envie de
» me lever pour aller lui ouvrir.

» Le matin, la femme de ménage monte;
» mais en descendant pour chercher le café, le
» petit pain et le pot de crème, elle ne manque
» pas de laisser la clé dans la serrure. Très-sou-
» vent les bonnes en font autant; ou c'est la
» portière qui est chargée de monter les jour-

» naux, et oublie la clé à la porte; ou bien en-
» core c'est le locataire lui-même qui lui dit :

» Laissez ma clé en dehors, que je ne sois pas
» obligé de me déranger si on vient me voir. »

Betit-Trick éclate de rire en disant :

« — Oh! je ne serais pas si bête que ça,
» moi!...

» — Vous pensez cela !...

» Enfin, l'industriel vise une clé ; il s'avance,
» ouvre fort doucement et pénètre dans l'appar-
» tement. Un monsieur est étendu dans son lit
» et ronfle avec une parfaite sécurité. Il est même
» libre de rêver qu'il a trouvé une mine d'or, ou
» qu'il a hérité d'un parent millonnaire, qu'il
» est nommé sous-préfet, ou qu'on lui a envoyé
» une boîte de confitures de Bar.

» Pendant qu'il fait de si jolis rêves, l'indus-

» triel décroche lestement une montre, s'em-
» pare de l'argent qui est dans un secrétaire,
» s'éloigne en prenant toutes les précautions
» possibles pour ne point réveiller le dormeur,
» sort hardiment de la maison, et passe devant
» le portier en fredonnant un *aria* de Ros-
» sini.

» — Ah ! je ne me laisserais pas voler ainsi,
» moi, dit Trick, car je suis sûr que je m'éveil-
» lerais; j'ai le sommeil très-léger, en dormant
» j'entends trotter une souris.

» — Vraiment, mon cher ami! voilà une fa-
» culté dont je vous fais compliment. Mais ad-
» mettons qu'en entrant dans un appartement,
» après avoir trouvé la clé sur la porte, l'indus-
» triel y rencontre quelqu'un de bien éveillé.
» Vous croyez que notre voleur est pris..... Pas
» du tout.

» — Qui est là ? demande la personne qui en-

» tend ouvrir sa porte ou qui voit entrer un in-
» connu, dont la figure ne lui revient pas du
» tout.

L'industriel feint un air surpris en murmurant.

« — Pardon, je demande M. Tchicoff, den-
» tiste ?...

» — Connais pas... Il n'y a point de dentiste
» dans la maison.

» — Oh! mille pardons, monsieur; je me
» serai trompé de numéro..... Désolé de vous
» avoir dérangé!... »

Et le voleur disparaît comme un éclair, tandis que le locataire de l'appartement cherche dans sa mémoire s'il a des dentistes pour voisins en murmurant entre ses dents :

» — Tchicoff....., c'est un nom russe..... Il

» paraît que la Russie nous envoie aussi des
» dentistes.

» — Monsieur, » dit Trick après avoir écouté son compagnon, « je verrais tout de suite sur
» la figure d'un individu si c'est un voleur; alors
» je lui sauterais dessus et je l'arrêterais... Ah !
» c'est que je ne suis pas poltron, moi !

» — Diable ! » répond le voyageur en fixant sur l'adolescent ses petits yeux de fouine ; « vous
» croyez que vous reconnaîtriez tout de suite
» un voleur rien qu'en inspectant sa physiono-
» mie !

» — Oui, monsieur.

» — Peste ! quel gaillard vous faites !..... Al-
» lons, je suis bien aise de vous savoir ce ta-
» lent.

» — Mais c'est égal, je vous ai appris ce que
» c'est que le vol *au bonjour*, je veux maintenant

» vous faire connaître le vol à *l'américaine*, qu » est fort en usage à Paris où l'on s'étonne ce- » pendant qu'il puisse encore trouver des dupes.

» — Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur.

» — Vous savez ce que c'est?

» — Non, monsieur.

» — Alors, laissez-moi donc vous le dire.

» Le voleur se promène tranquillement dans » Paris comme un simple flâneur; il guette » un homme porteur d'un sac d'argent; il se » place pour cela aux environs du Trésor ou » de la Banque : dans ces qurtiers-là, les por- » teurs d'argent sont aussi communs que les » omnibus. Le voleur en aperçoit un, il l'accoste, » fait semblant d'être étranger et de chercher à » changer de l'or contre de l'argent.

» Un compère passe, qui feint de vouloir sai-

» sir cette occasion de faire une bonne affaire ;
» de son côté, l'homme qui porte le sac d'ar-
» gent ne veut pas que cette aubaine lui échappe.
» On entre dans un cabaret.

» Le soi-disant étranger, tout en baragoui-
» nant plusieurs langues, compte son or contre
» de l'argent ; le compère fait semblant d'aller
» chercher aussi des écus ; il sort, et ne reparaît
» pas. L'étranger prétend qu'il lui a emporté
» une pièce d'or, et court après lui. Ces mes-
» sieurs ne reviennent pas. L'homme au sac paie
» la dépense et se rend chez un changeur pour
» y vendre son or.

» Arrivé là, il s'aperçoit qu'on lui a escamoté
» les bons rouleaux ; ceux qui lui restent ne
» renferment que du plomb ou des sous.

» — Mon Dieu ! monsieur, mais tous ces
» gens-là se laissent attraper trop facilement ;
» ils n'ont donc affaire qu'à des niais ?

» — Voulez-vous que je vous conte d'autres » vols en usage à Paris ?

» — C'est inutile, monsieur, en voilà bien » assez ! J'ai d'ailleurs dans l'idée que les voleurs » n'auront pas envie de se frotter à moi.

» — Comme vous voudrez, mon cher petit » ami. »

Le monsieur si officieux n'en dit pas davantage; il se retourne, et, pendant le reste du voyage, dort ou fait semblant de dormir. Quant à Trick, il dort parfaitement bien sur une seule oreille, ce qui est infiniment plus commode que que de dormir sur les deux.

On arrive à Paris.

Le compagnon de l'impériale est descendu avant la barrière, après avoir encore dit au petit Trick de se rappeler ses conseils.

Le jeune Breton, à peine dans la grande

ville, regarde l'adresse de son marchand de bric-à-brac, et lit :

Monsieur Fripard, rue aux Ours.

Trick se fait indiquer la rue aux Ours; puis, son sac de nuit sur le dos court chez monsieur Fripard. Le marchand de bric-à-brac est un petit vieillard jaune et fripé qui porte depuis seize ans la même redingote, ce qui doit donner une haute idée de son économie. Il reçoit le petit Breton assez sévèrement, et lui dit :

« — Tu vas être mon commis; mais prends » garde! si tu perds quelque chose, si tu te » laisses attraper, songe que je retiendrai cela » sur tes appointements.

» — C'est entendu, répond Trick, et cela ne » m'empêchera pas d'amasser.

» — Tu vas, sur-le-champ, te mettre à la be-

» sogne. Tu tiendras mes livres. On dit que tu
» écris bien?

» — Oui, monsieur.

» — Tu écriras bien serré, afin d'employer
» moins de papier. Te sers-tu de plumes de
» fer?

« — Oui, monsieur.

» — Très-bien; tu te les fourniras. Mais tu ne
» vas pas garder ce bel habit pour travailler?

» — Oh! non, monsieur! j'ai, dans mon pa-
» quet, une veste et une blouse... Oh! j'ai tout
» ce qu'il faut me faut, je suis bien nippé!

» — Alors, endosse tout de suite la blouse.
» Tu ne la quitteras que les dimanches, et en-
» core ces jours-là, si tu m'en crois, tu te con-
» tenteras de la retourner. »

Le petit Trick, tout en se disant que son pa-

» tron pousse un peu loin l'économie, se met
» en devoir d'ouvrir son sac de nuit, qu'il a dé-
» posé en entrant dans un coin de la bouti-
» que.

Tout-à-coup un cri de stupeur échappe au jeune Breton ; le vieux Fripard en est effrayé, il se retourne en se disant :

» — Est-ce que tu aurais cassé quelque chose
» ici?

» — Non, monsieur, ce n'est pas cela... mais
» tenez, voyez donc... mon pauvre sac de nuit
» où j'avais huit chemises, douze mouchoirs,
» trois gilets, deux pantalons, deux vestes et
» une blouse. »

Le vieux marchand s'approche et regarde dans le sac de nuit, qui ne contenait plus que du son.

« — C'est une leçon d'économie que ton

» oncle aura voulu te donner, » dit M. Fripard, « Il pense que ce que tu portes sur toi te suffit.

» — Oh ! non, monsieur, non, j'ai fait moi-» même mon paquet, et je suis bien sûr que » j'avais tout ce que je viens de vous dire.... Et » plus que du son.... ah ! voilà un papier, il y a » quelque chose d'écrit. »

Trick ouvre le papier et lit :

« Je vous ai dit de vous tenir en garde con-» tre les voleurs, vous n'avez pas voulu me » croire, mais les bons avis que je vous ai donnés » valent bien les effets que contenait votre sac. »

» — Ah! le scélérat, le fripon, » s'écrie Trick, « c'est mon compagnon de voyage qui m'a » volé. »

Le vieux Fripard fait la grimace en disant :

« — Mon bon ami, voilà qui n'annonce pas

» que vous soyez fort malin, et je ferais peut-
» être bien de ne point vous prendre chez moi,
» car je crains que vous ne me laissiez voler
» aussi, moi. »

Trick promet au vieux marchand d'être sans cesse sur ses gardes, de ne jamais avoir confiance en personne, et Fripard consent à le garder chez lui, en disant :

« — Heureusement pour vous, votre habit
» est presque neuf, vous pourrez le porter dix
» ans comme cela avant de le faire retourner.

» — Oui, mais j'espère grandir en dix ans! et
» mon habit ne grandira pas! » murmure Trick en soupirant.

Par bonheur le jeune Breton n'avait pas placé son argent dans son sac de nuit. Avec ce qu'il possède, il se rachète du linge, et il a bientôt oublié cette première mésaventure.

Le petit Trick passe huit mois dans la boutique du vieux marchand de bric-à-brac, et comme pendant tout ce temps il ne s'était pas laissé attraper une seule fois, sa confiance en lui-même était revenue, et avec elle, cette vanité, cette forfanterie qui étaient son mauvais côté.

Le jeune apprenti ne gagnait toujours que quatre francs par mois, c'était bien peu; mais son maître l'obligeait à être économe en ne lui permettant aucune distraction, aucun plaisir.

Un beau matin, un monsieur très-bien mis entre dans la boutique du marchand de bric-à-brac qui avait alors en étalage un parapluie fort élégant et presque neuf. L'individu examine le parapluie et en demande le prix.

« — Trente-six francs, » répond M. Fripard, « et c'est mon dernier mot. Ce parapluie est » d'un taffetas magnifique, le bois en est pré-

» cieux; il a une petite pomme en écaille avec
» des incrustations en or. Trente-six francs,
» c'est pour rien.

» — Qu'on le porte chez moi, qu'on me suive,
» je rentre. »

Comme le monsieur a déjà une canne, on trouve assez naturel qu'il ne veuille pas encore se charger d'un parapluie.

D'ailleurs, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas toujours trente-six francs dans sa poche pour payer une emplette faite *ex abrupto*.

Le vieux Fripard donne le beau parapluie au petit Trick, mais il lui dit à l'oreille :

« — Surtout ne lâche pas cet objet sans en
» avoir reçu la valeur! »

Trick fait un signe de tête affirmatif; il met

le parapluie sous son bras, et suit le monsieur en disant :

« — Vous pouvez être bien tranquille, pa-
» tron, ce n'est pas moi qu'on attrapera ; je
» me suis laissé donner du son une fois... c'est
» vrai..... mais si j'avais tenu mon sac pendant
» tout le voyage, cela ne serait pas arrivé. »

Le beau monsieur marche assez longtemps ; enfin il s'arrête dans une rue, et, au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie :

« — Ah ! diable ! j'ai oublié ma tabatière
» dans votre boutique.... Oh ! bien certaine-
» ment !... Je l'avais en sortant ; je ne suis entré
» que chez vous....... Je me rappelle fort bien
» maintenant que j'ai prisé, je l'aurai laissé sur
» un comptoir... Je tiens beaucoup à ma taba-
» tière sur laquelle se trouve un fixé de Téniers,
» qui me vient d'une tante qui m'a servi de

» mère. Jeune homme, donnez-moi ce para-
» pluie, et veuillez aller me chercher ma taba-
» tière. »

Trick devient rouge jusqu'aux oreilles, et il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se rappelle la recommandation de son bourgeois.

Le beau monsieur sourit et reprend d'un air tout gracieux :

« — Je devine la cause de votre embarras,
» jeune homme, vous craignez de me laisser le
» parapluie sans être payé. Je ne me formalise
» pas de cette crainte; à Paris il y a tant de fri-
» pons que l'on fait bien de se tenir en garde,
» surtout quand on est dans le commerce.

» Tenez, mon jeune ami, voici deux pièces
» de vingt francs, c'est un peu plus que je ne
» vous dois, mais rapportez-moi ma tabatière,

» et les quatre francs qui resteront seront pour » vous, voilà ma demeure, vous demanderez » M. Breloque; allez, dépêchez-vous, vous me » ferez plaisir. »

Petit-Trick s'empresse de donner le parapluie. Il prend les deux pièces qu'on lui présente, et se met à courir, enchanté de gagner en un jour ce qu'il ne gagne ordinairement qu'en un mois, et se promettant déjà de bien se divertir le dimanche suivant avec ses quatre francs.

Il arrive tout joyeux chez son patron, et se met sur-le-champ à fureter dans la boutique, en disant :

« — Où est la tabatière de ce monsieur?... il » l'a laissée ici..... il en est sûr.... Vous devez » avoir trouvé sa tabatière..... il y a dessus un » petit attaché de Téniers?

» — Je n'ai rien trouvé, » s'écrie le vieux Fripard, « mais toi, imbécile, tu n'as plus le pa- » rapluie.... est-ce que malgré ma défense, tu » aurais livré un objet de trente-six francs sans » être payé... Ah! si tu as fait ce coup-là, je te » chasse!

» — N'ayez donc pas peur, bourgeois, je ne » suis pas un niais, moi! Tenez, voilà qua- » rante francs en deux pièces d'or que ce mon- » sieur m'a données pour vous payer, et le reste » sera pour moi si je lui rapporte sa tabatière; » sapristi, je voudrais bien la retrouver, pour- » tant! »

Et Trick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique.

Cependant le marchand a pris les deux pièces qu'on lui donne en payement; leur poids lui semble déjà suspect. Il les examine attentivement, les frotte avec ses doigts, pousse un

cri de colère et allonge un coup de pied dans le bas du dos de son commis, qui s'obstine à vouloir trouver la tabatière sous les comptoirs.

« — Tiens! petit drôle! » s'écrie le vieux Fripard, « le voilà ton pour-boire, ce sont deux » pièces de vingt sous dorés, et même mal do- » rées, que tu m'apportes. Je suis volé.

Trick reste stupéfait, mais bientôt il sort de la boutique en courant; il se rappelle dans quelle rue, dans quelle maison il a laissé le beau monsieur; il arrive, reconnaît la porte cochère, entre, et demande au portier :

« — M. Breloque? »

Le portier lui répond :

« — Il n'y a jamais eu de Breloque dans la » maison. »

Trick donne le signalement du monsieur et

du parapluie. On ne sait pas ce qu'il veut dire.

Le pauvre garçon revient en pleurant chez le vieux Fripard qui lui dit :

« — Tu avais trente-six francs à me remettre pour l'objet vendu ; tu m'en as donné » deux, reste à trente-quatre. Tu as déjà gagné » trente-deux francs chez moi; tu vas me les remettre et t'en aller, c'est quarante sous que je » perds, mais j'aime mieux supporter ce déficit » que de te garder chez moi plus longtemps »

Trick donne ses épargnes et quitte le marchand de bric à-brac en se demandant ce qu'il va faire.

Le petit Trick se rappelle alors que dans ses courses il a fait connaissance avec un jeune homme employé dans un magasin de nouveautés; qui lui a donné son adresse; il s'empresse d'aller le trouver et lui conte ses malheurs.

Le jeune commis en nouveautés présente Petit-Trick à son patron en lui apprenant la position fâcheuse dans laquelle se trouve le pauvre garçon. Le commerçant consent à prendre Trick chez lui comme surnuméraire.

Voilà donc le jeune Breton placé dans un grand magasin de nouveautés; où il ne regrette pas sa boutique de bric-à-brac. Il se conduit avec tant de zèle, montre tant d'aptitude à l'ouvrage, qu'au bout de six semaines son patron lui alloue douze francs par mois d'appointement.

Douze francs par mois! c'était trois fois plus qu'il ne gagnait chez le vieux Fripard; Trick ne doute point qu'il ne soit sur le chemin de la fortune.

Il y a six mois que Petit-Trick est employé dans le magasin de nouveautés, et il n'est pas

besoin de dire que sa confiance en lui-même est revenue, et qu'il s'écrie souvent.

« — Ah! maintenant je ne conseille à per-
» sonne d'essayer de m'attraper. »

Cependant Trick était surtout chargé de faire les courses et de porter chez les pratiques les étoffes dont elles avaient fait choix.

Un jour il sort de son magasin, tenant sous son bras deux jolis cachemires français soigneusement enveloppés et ficelés.

Un particulier bien couvert, qui depuis quelque temps suivait le petit commis, ne tarde pas à l'aborder ; il baraguine comme s'il était Allemand, Anglais ou Italien, souvent il lui arrive de faire les trois à la fois. Il salue Trick en lui disant :

« — Mon bétit monsir, pardon, excuse si
» che adressais à vous sans connaître, mais moi

» étrangir, moi bas avoir ici de connaissances,
» tarteiff! »

Le petit commis se met à rire en répondant :

« — Parbleu! on l'entend bien que vous êtes
» étranger! vous parlez le français comme un
» ramonneur.

» — Ya... ya... comme un ra...

» Pardon, bétit monsir, vous il avoir une jo-
» lie figure qui inspirait le confiance, et si vous
» il voulait obliger moi d'oune renseignement,
» che donnerais subito vingt francs per loui! »

En achevant ces mots, l'étranger sort de sa poche sa main pleine de pièces de cent sous et de napoléons, et le petit commis, qui a maintenant l'habitude de toucher de l'or et de l'argent, s'assure que ce ne sont pas des pièces fausses.

Ébloui à la vue de tant d'espèces, et ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs, si c'est d'une manière qui ne soit point répréhensible, Trick s'écrie :

» — Quel service desirez-vous de moi, étran-
» ger? parlez; et si cela se peut, je suis prêt à
» vous obliger.

» — C'était bien possible, bétit monsir, moi,
» étrangir, vénu à Paris pour m'amuser, voyez-
» vous, et je m'ennuyais toujours, men herr!
» moi voudrais que vous il conduise moi à un
» de ces petits théâtres où l'on joue des farces
» comiques qui faisaient bien rire... Vous com-
» prenir?

» — Oui, je comprends! c'est très-facile; il
» ne manque pas à Paris de théâtres où l'on
» s'amuse. Par exemple, le Cirque, Séraphin,
» Curtius, ou bien les Délassements-comiques...
» où je ne suis jamais allé, mais ces messieurs

» du magasin disent qu'on y donne des petits » vaudevilles comme à l'Opéra.

» — Très-bien, sapremann! che vouloir allir » à ce théâtre; voulez-vous conduire moi?

» — Avec plaisir ; venez.»

Petit-Trick se met en marche, l'étranger le suit. Tout-à-coup il dit au jeune homme :

« — Écoutez, c'est que je avais sur moi » une grosse somme en or que je voudrais ca- » chir et ne pas emporter dans la comédie avec » moi... de crainte des voleurs ; menez-moi, s'il » vous plaît, sur les bords du canal, dans un » endroit où il passe peu de monde... Vous al- » lez comprenir pourquoi.

» — C'est très-facile, dit Trick, le canal est » justement derrière les petits théâtres »

On arrive sur le bord de l'eau, dans un en-

droit où il n'y a pas encore de maisons de bâties. L'étranger s'arrête devant un tas de grosses pierres en disant :

«— C'est ici que je avais envie pour cachir
» mon trésor. Aidez-moi, bétit monsir.»

Trick cède à la fantaisie de l'étranger ; il l'aide à cacher une assez forte somme sous des pierres pendant que personne ne passe près d'eux.

Le trésor caché, on se remet en marche.

On approche des boulevards, et déjà le petit commis s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre, quand celui-ci s'arrête encore en disant :

» — Permettez, excuse!... Diaple, che zouis
» inquiète... Che affre peur qu'on trouve mon
» trésor.

» — Ah ! dame ! je vous ai prévenu que vous » faisiez une imprudence.

» — Décidément, je voulais ravoir. Bétit mon» sir ; vous savez où était le cachette, obligez» moi d'aller chercher et de me rapporter mon » trésor, puis je payerai le prix convenu à vous, » sapremann !

» — Comme vous voudrez ! » répond Trick qui s'apprête à courir ; mais l'étranger l'arrête en lui disant ;

« — Une minute ! vous allez chercher mon » or, mais ensuite vous plus revenir... Pardon, » mais moi pas connaître vous, et on m'a pré» venu qu'à Paris on attrapait beaucoup les » étrangirs.

» — C'est vrai, » répond Trick en riant, « on » m'a bien attrappé, moi !

» — Bétit monsir, laissez à moi cette baquette

» que vous tenez sous votre bras pour garantie à
» moi.»

Trick réfléchit : les deux châles qu'il porte valent huit cents francs. L'étranger à caché pour mille franc en or, il donne le paquet en s'écriant :

« — C'est juste, gardez cela et attendez-moi.
» Oh ! je ne serai pas longtemps.»

Petit-Trick se met à courir. Il arrive sur les bords du canal, reconnaît l'endroit où il a aidé à cacher le trésor ; il dérange la pierre, il fouille... il n'y a plus rien. Un compère a déjà enlevé la somme, et bétit monsir, après avoir remué toutes les pierres voisines court à l'endroit où il a laissé l'homme au baragouin, et, comme de raison, ne retrouve plus son étranger.

Le pauvre garçon s'en revient en pleurant à son magasin Ses camarades lui apprennent qu'il

a été victime du *vol au pot*, et son patron le met à la porte.

Petit-Trick s'en retourne alors près de son vieil oncle en se disant :

« — J'en ai assez de Paris!... Ah! quelle vi-
» laine ville!.... quel amas de boue, de crotte,
» de monde, de voitures, d'omnibus, de mar-
» chands, de gamins, de floueurs, de blagueurs,
» de voleurs... Je vais m'en retourner auprès de
» mon vieil oncle, dans mon beau et bon pays
» de Bretagne!.... Là, du moins, on sait à qui
» l'on a affaire; on n'est pas sans cesse exposé à
» commettre des bévues! et avec de l'esprit, on
» n'est pas obligé de se tenir sans cesse sur ses
» gardes, ce qui est très-fatigant, même pour
» les gens les plus fins! »

Vous voyez que le jeune Trick, malgré tout ce qui lui était arrivé, n'était pas encore bien guéri de sa bonne opinion de lui-même; dans

sa colère, il s'en prenait à la grande ville, et rejetait sur elle toutes les fautes qu'il avait commises. Mais c'est assez notre ordinaire : nous ne voulons jamais avouer que nous avons eu tort, à moins que nous n'ayons vraiment beaucoup d'esprit et de mérite ; dans ce cas-là nous convenons franchement de nos erreurs, parce que nous ne craignons pas que cela nous fasse passer pour un sot.

Lorsque Petit-Trick fut de retour dans sa Bretagne chérie, il ne raconta pas à son vieil oncle comment les choses s'étaient passées pour lui à Paris ; il se présenta comme une victime des événements, des circonstances. Le vieil oncle le crut ou eu l'air de le croire, ce qui revient absolument au même. Puis, dix-huit mois après le retour de son neveu, le vieillard mourut, en nommant Trick son seul héritier.

Or, il advint que ce vieil oncle, qui avait

toujours vécu très-modestement, et que par cette raison on croyait peu fortuné, laissait au au petit Trick une fortune très-ronde, très-confortable en bons billets de banque et en pièces d'or qu'il avait entassés au fond d'une cassette.

A la vérité, les pièces d'or étaient à différentes effigies ; il y avait des *louis*, avec le portrait du malheureux Louis XVI, puis il y avait des pièces de vingt francs frappées sous la République, puis des napoléons, puis des Charles X, puis des Louis XVIII, etc., etc.

De toutes ces pièces d'or, celles que Petit-Trick semblait le plus affectionner, c'étaient celles qui portaient l'effigie de Louis XVI : était-ce comme Breton, par suite de l'attachement qu'il portait à cette dynastie? était-ce parce que la pièce valait vingt-quatre livres tandis que les autres ne valaient que vingt

francs!... Voilà ce que nous n'avons jamais bien su... il y a tant de choses dans ce monde que l'on ne sait jamais bien!

Voilà donc Trick qui se trouve, à l'âge de dix-huit ans, libre de ses actions et possesseur d'une assez jolie fortune.

C'était plus que jamais le cas de ne point se laisser attraper.

Pour ne point être attrapé, savez-vous à quoi pensa Trick... Je vous le donne en cent... je vous le donne en mille...

Mais, comme je vois bien que vous ne devineriez pas, je préfère vous le dire tout de suite : il pensa à prendre une femme... en voilà une idée... Certainement, la femme est la créature la plus jolie, la plus séduisante, la plus provoquante que l'on puisse rencontrer sur la terre, du moins je n'ai encore trouvé rien de mieux,

et je pense qu'on sera généralement de mon avis : mais c'est justement parce que la femme possède tant d'attraits, tant de charmes, qu'à dix-huit ans c'est une folie de penser à se marier, à s'enchaîner... et surtout lorsqu'on n'a pas encore connu l'amour. L'hymen demande de l'expérience! beaucoup d'expérience... du côté du mari, s'entend!

« — Et pourquoi seulement du côté du » mari? » vont peut-être s'écrier les dames.

« — Ah! mesdames, c'est que si vous aviez » aussi de l'expérience, vous ne voudriez proba- » blement pas de nous. »

Trick se dit :

« Je vais me choisir une petite femme ca- » pable de faire mon bonheur... Oh! je sais ce » qu'il me faut... je ne m'y tromperai pas.

» Je suis gai, je dois prendre une femme

» rieuse ; j'ai de l'esprit, je ne ferai pas la bêtise » de me marier avec une sotte ; je suis fin, il » faut que mon épouse soit pétrie de malice ; » j'aime assez la table, je veux une femme qui » ait un bon estomac ; j'aime la musique, il » faut que ma compagne chante et qu'elle ait » l'oreille juste ; enfin, enfin je suis bien bâti et » assez gentil de figure, il est indispensable que » ma moitié soit bien faite et jolie, pour que » nos enfants soient des petits amours. »

Vous voyez que le jeune Trick était partisan de l'*homéopathie*. Il y a des personnes qui croient qu'en mariage les contrastes vont beaucoup mieux que les ressemblances. Il est certain, par exemple, que si vous mariez ensemble deux êtres entêtés, ils passeront leur journée à se disputer sans vouloir jamais céder.

Deux personnes bavardes auront encore beaucoup de peine à s'accorder. Deux époux colè-

res ou emportés briseront tout chez eux ; deux gourmands se disputeront le même morceau.

Mais si vous mariez la vivacité avec la nonchalance, l'esprit avec la sottise, l'avarice avec la prodigalité, la gaîté avec la tristesse, il en résultera une union où il y aura nécessairement incompatibilité d'humeur.

C'est fort embarrassant.

Revenons à Trick, qui n'était jamais embarrassé, comme tous les gens qui ont une grande confiance en eux.

A dix-huit ans, monsieur Trick se flatte de connaître les femmmes !... Quelle fatuité ! nous avons tant de gens qui vivent et meurent sans les avoir jamais comprises. Les philosophes, les savans, les sages, les gens d'esprit et les hommes à bonnes fortunes ont déjà dit ou écrit tant de choses sur les femmes, et la plupart

de leurs opinions se contredisent entre elles ; ce qui fait qu'après avoir consulté, lu ou médité tous ces gens-là, on n'en est pas plus avancé.

Mais le jeune Trick se croyait plus fort que tout le monde, et quoiqu'il n'eût consulté ni ni *Caton*, ni *Origène*, ni *Tertulien*, ni *saint Bernard*, ni *Catulle*, ni *Juvénal*, ni *Virgile*, ni *Confucius*, ni *Tibulle*, ni *Voltaire*, ni *La Fontaine*, ni *Boileau*..... il était certain de bien choisir.

Or, dans les environs de sa demeure, Trick avait avisé une jeune personne qui pouvait être de son âge. C'était une brune piquante, à l'œil noir et velouté, aux longs cils, aux sourcils bien fournis et bien arqués ; toute sa personne respirait la gaîté, le plaisir, la malice et la coquetterie ; sa taille fine, élancée et souple en même temps, semblait annoncer les plus heu-

reuses dispositions pour tous les exercices du corps ; c'est une chose fort à considérer dans la personne avec laquelle on veut se marier. D'une humeur vive, enjouée, folâtre, mademoiselle Pélagie (c'était le nom de la jeune fille), avait tout ce qui peut charmer, séduire au premier coup-d'œil. Sans doute, il ne faut pas épouser une femme rien que sur l'effet produit par le premier coup-d'œil...

On se dit cela quand on est raisonnable ; mais ce dangereux premier coup-d'œil fait presque toujours des siennes, et on n'efface pas facilement les impressions qu'il a faites.

Mademoiselle Pélagie vivait chez une vieille tante paralytique. C'est une bien faible garde pour une jeune fille qu'une tante qui ne peut pas bouger de son fauteuil. Mademoiselle Pélagie laissait assez souvent sa tante aux soins d'une domestique, et allait se promener seule

dans la campagne, soit à pied, soit à cheval; la jeune personne montait à cheval comme une élève de *Baucher* ou de *Franconi*; elle chassait souvent aux petits oiseaux, et elle fumait des cigarettes.

Trick avait remarqué tout cela, et il était dans le ravissement.

Après avoir longtemps suivi des yeux et des pieds mademoiselle Pélagie, Trick l'aborda un jour à l'entrée d'un petit bois, où elle venait de mettre pied à terre pour laisser souffler son cheval.

Le jeune homme s'approche de la séduisante amazone, en lui disant :

« Excusez ma témérité, mademoiselle, mais » il y a bien longtemps que je désire faire con» naissance avec vous. Je me nomme Trick, et » j'habite une propriété de votre voisinage. »

Mademoiselle Pélagie connaissait fort bien Petit-Trick ; elle s'était aperçue que depuis longtemps il la suivait partout, qu'il était sans cesse sur ses pas ; et elle en devinait parfaitement le motif.

Quelle est la femme, la dame, la veuve, la demoiselle, la jeune personne qui ne voit pas quand elle a fait une conquête... à moins, cependant, d'avoir affaire à ces amoureux timides qui ne vous suivent que de fort loin, qui ne vous regardent qu'à la dérobée et n'osent pas vous toucher du bout du doigt.

Mais cette espèce d'amoureux est devenue très-rare ; il y a même tout lieu de croire que la graine en est tout-à-fait perdue.

Mademoiselle Pélagie fait au jeune Trick un sourire fort encourageant, et lui répond :

« — Vous n'êtes point un inconnu pour moi.

» monsieur, je sais que vous êtes mon voisin, » je vous ai aperçu plusieurs fois en me pro- » menant.

» — Mademoiselle, ce que je vais vous dire » vous semblera peut-être bien prompt, bien » hardi ; mais quand il s'agit du bonheur, j'ai » toujours pensé qu'on devait aller vite.

» — C'est aussi mon avis, monsieur, parlez » donc, ne craignez pas de vous expliquer.

» — Mademoiselle, depuis que j'ai hérité de » mon oncle, il ne me manque plus qu'une » chose pour être entièrement heureux.

» — Quelle est donc cette chose... mon- » sieur ?

» — C'est une femme, mademoiselle.

» — Vous avez parfaitement raison, mon-

» sieur... un homme sans femme doit être un
» corps sans âme. »

Le jeune Trick aurait pu trouver cette réflexion un peu décolletée, surtout dans la bouche d'une demoiselle; mais loin de cela, il fut enthousiasmé de cette réponse, et s'écria :

« — Vous parlez comme un ange, made-
» moiselle. Oui, je suis le corps.... qui cherche
» une âme... Voulez-vous être la mienne, ra-
» vissante Pélagie, ou pour parler sans figure,
» voulez-vous être ma femme!... Je mets mon
» nom... ma personne et ma fortune à vos
» pieds. »

Pélagie regarde le jeune homme d'un air qu'on pouvait interpréter de différentes manières; elle répond enfin :

« — Vous êtes donc amoureux de moi?

» — Comme un fou...

» — Depuis longtemps?

» — Depuis six semaines.

» — Et vous me le dites seulement aujour-
» d'hui... vous y avez mis de la réflexion!

» — C'est que je n'osais pas.

» — Ah! ah! ah! un homme timide me fait
» l'effet d'un cheval boîteux! pour peu que vous
» vous abandonniez à lui, vous pouvez être certain
» qu'il vous jetera par terre. »

Trick trouve encore cette réflexion charmante, et il répond :

« — Mademoiselle, je ne suis pas boiteux:
» confiez-vous à moi, je ne vous laisserai pas
» tomber. Accueillez-vous ma demande.... me
» permettez-vous d'espérer?

» — Vous pouvez toujours espérer, cela ne

» fait jamais de mal.... Quant à vous prendre
» pour mari.... c'est possible.... Cependant, il
» faut que je connaisse d'abord votre caractère,
» que je sache si enfin vous me convenez ..

» Montez-vous à cheval?

» — Un peu, mademoiselle.

» — Vous allez monter en croupe derrière
» moi, nous verrons comment vous savez vous
» tenir. »

Et sans attendre la réponse de Trick, mademoiselle Pélagie saute lestement sur son coursier. Le jeune homme met beaucoup plus de temps à grimper derrière elle ; enfin il est placé sur la croupe du cheval.

« — Tenez-moi bien, » dit Pélagie, « mais je
» vous préviens que j'aime à aller vite.

» — Oh! mademoiselle. » répond Trick en

enlaçant la taille mignonne et voluptueuse de l'amazone, « allez le trop, allez le galop! allez » comme vous voudrez... ventre à terre même! » je serai trop heureux de chevaucher avec » vous. »

Pélagie a donné un coup de cravache à son cheval, qui s'élance sur la route avec la rapidité de l'éclair.

Trick serrait la cavalière; mais, malgré cela, il faisait sur la croupe des bonds, des sauts qui lui faisait faire de singulières grimaces. Bientôt le coursier de mademoiselle Pélagie, peu habitué a porter deux personnes, se mit à faire le saut de mouton ; et Trick, qui ne s'attendait pas à ce nouveau genre d'exercice, lâcha sa partner et roula sur la poussière

« — Vous n'êtes pas fort! » dit Pélagie en riant, « mais je vous donnerai des leçons....

» Avez-vous un cheval ?

» — Non, mademoiselle.

» — Il faut en acheter un bien beau, bien
» vif... bien dressé... que vous m'offrirez,
» et moi je vous donnerai celui-ci qui ne fait
» jamais le saut de mouton quand il ne porte
» qu'une seule personne. »

Le lendemain, Trick offrait à la belle amazone un fort joli cheval.

Deux jours après, mademoiselle Pélagie se faisait donner par Trick un beau collier en perles, quelques jours après des boucles d'oreilles en diamants.

La jeune fille avait infiniment de fantaisies, et elle s'écriait :

« — Pour me plaire il faut avant tout con-

» tenter mes caprices; je ne croirai jamais à » l'amour d'un homme qui ne satisferait pas » tous mes goûts.

» — Elle doit être certaine que je l'aime, » se disait Trick, « car je m'empresse de lui offrir » tout ce qu'elle paraît désirer. Mais je suis bien » certain qu'elle en est reconnaissante, et que » de son côté elle est folle de moi.

Et Trick disait ensuite à Pélagie :

» — Quel jour nous marions-nous ?

Et celle-ci lui répondait :

» — Bientôt ! mais je veux encore étudier » votre caractère. »

La seule chose qui déplaisait à Trick, c'est que mademoiselle Pélagie recevait chez elle beaucoup de jeunes gens.

« — Si ce sont des amoureux, » disait Trick à la jeune fille, « pourquoi ne les renvoyez-» vous pas... car enfin puisque je vous plais, ils » ne vous plaisent point ? »

Ce raisonnement était entièrement dépourvu de justesse, car tous les jours beaucoup de personnes nous plaisent en même temps ; aussi Pélagie se contentait de répondre en riant :

« — Ces jeunes gens viennent voir ma tante, » elle aime la compagnie, et cela lui fait plaisir » de recevoir du monde ; je suis trop bonne nièce » pour l'en priver. »

Mais un beau matin, Trick eut l'idée de se lever plutôt que de coutume pour voir lever le soleil ; et voilà qu'en se promenant dans un bois assez touffu, il aperçut derrière un taillis mademoiselle Pélagie avec un beau jeune homme, regardant aussi lever le soleil et une foule d'autres choses !

Trick devint blanc, jaune, rouge et bleu, de dépit d'avoir été dupé. Quant à la jeune amazone, elle se contenta de rire en disant :

« — Ah! vous guettez les gens!..... décidé-
» ment je ne veux pas vous épouser, vous êtes
» trop méfiant, et puis vous ne savez pas vous
» tenir à cheval.

» — J'en suis pour mes présents, » se dit Trick en s'en retournant chez lui. « C'est encore bien
» heureux que j'aie vue cela avant d'être son
» mari. Allons, je me suis trompé... Je croyais
» cette jeune fille un peu libre dans ses actions,
» mais je commence à voir qu'elle l'est trop....
» C'est la faute de sa tante qui est paralytique.
» Je ne m'adresserai plus à une demoiselle dont
» les parents seraient impotents. Comme c'est
» heureux que je me sois levé de bonne heure
» ce matin ! je chercherai une autre femme,
» mais cette fois je ne me laisserai pas attraper.

» je m'adresserai mieux... Décidément made-
» moiselle Pélagie était trop évaporée, et ses ma-
» nières se ressentaient de son habitude de mon-
» ter à cheval, elles étaient fort cavalières. Une
» femme timide et modeste vaut mieux.

» Oh ! je trouverai ce qu'il me faut... Tâchons
» seulement de le trouver bien vite... »

Le jeune Trick était pressé de former le lien conjugal; il voyait le bonheur dans l'hymen, il pensait ce que Voltaire a écrit :

« . . . . . . Le ciel fit les femmes
» Pour corriger le levain de nos âmes;
» Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
» Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs. »

Cependant mademoiselle Pélagie s'y était prise d'une singulière façon pour corriger le *levain* du petit Trick! mais à dix-huit ans on oublie vite une mésaventure.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XL.

Paris.— Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

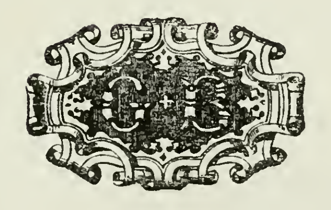
CHIPOLATA,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

> Faut d'la vertu, pas trop n'en faut,
> L'excès en tout est un défaut.
> (*Vieux refrain*).

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

PETIT-TRICK LE BRETON,

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS.

(SUITE.)

***

Bientôt le jeune homme apprit que dans une jolie maison bourgeoise, habitée par de vieux rentiers, il y avait une demoiselle à marier, et que cette demoiselle, que l'on citait pour sa grâce et sa beauté, passait aussi pour un modèle de vertu.

Trick se rend hardiment un jour chez les époux Romorantin ; il se présente comme voisin qui désire lier connaissance, et il voit pour la première fois mademoiselle Séraphinette.

Figurez-vous une blonde aux yeux bleus, à la bouche petite et pincée ; un front modeste sur lequel de beaux cheveux retombent en grosses boucles, tandis que d'autres descendent plus bas et caressent un col et des épaules d'une éclatante blancheur ; enfin figurez-vous une jeune personne, toute mignonne, toute mince ; au pied petit, cambré, étroit, à la démarche pudique et décente ; qui baisse les yeux quand on la regarde, qui rougit quand on lui parle, qui se trouble quand il faut qu'elle réponde, et vous aurez une idée de ce qu'était mademoiselle Séraphinette.

En contemplant la fille du vieux rentier, Trick se sent sur-le-champ épris, charmé, séduit, enflammé.

Vous trouverez peut-être que Trick prenait feu bien vite; je vous répondrai qu'il n'avait alors que dix-huit ans et demi, et qu'à cet âge un homme est bien mal conformé s'il ne s'enflamme pas aussi vite qu'un paquet d'allumettes. Que, d'ailleurs, un homme doit toujours prendre feu à l'aspect de la beauté; que Dieu l'a créée pour cela... Demandez aux dames ce que c'est qu'un homme qui ne s'enflamme plus?... Quelque chose de bien peu amusant en société.

Trick se dit :

« Voilà la femme qu'il me faut!... de la can-
» deur, de la modestie, de la douceur, de la re-
» tenue... des yeux presque toujours baissés!
» quelle différence avec cette perfide Pélagie,
» dont la prunelle avait l'air de vouloir percer
» jusque sous mon gilet et qui se donnait en
» marchant un petit genre cavalier qui ressem-

» blait beaucoup au cancan que j'ai vu danser » à Paris. J'épouserai cette jeune fille...

» J'aime à croire qu'elle m'agréera : elle ne » m'a pas encore regardé en face... mais je crois » qu'elle m'a un peu examiné de profil. Ensuite, » elle a l'air si obéissant, si soumis devant ses » parents, que, dès que ceux-ci lui diront : Vous » allez devenir madame Trick, je gage qu'elle » répondra :

» — Avec plaisir, papa; quand vous voudrez, » maman. »

Trick s'empresse de faire sa demande aux parents.

M. Romorantin était un grand vieillard maigre, jaune, sec, qui avait beaucoup de ressemblance avec un corbeau; madame son épouse était une petite femme, un peu bossue et très-bancale, qui aurait pu représenter la fée Carabosse.

Les parents de Séraphinette firent beaucoup de questions au jeune Trick sur sa position, sa fortune, puis ils lui permirent d'espérer et lui dirent : « En attendant nous irons chez vous » pour nous assurer de votre position. »

Trick accueille avec joie cette proposition.

Il invite la famille Romorantin à regarder sa maison comme la sienne et à venir dîner chez lui le plus souvent possible.

Il faut dire que le vieux monsieur qui ressemblait à un corbeau avait un penchant très-prononcé pour la table, et que madame Carabosse, son épouse, était, malgré son âge, d'une coquetterie extraordinaire.

M. Romorantin vient donc s'installer chez Trick; il s'y met à table à midi et y reste jusqu'au moment de rentrer se coucher; encore est-on obligé de le reconduire, quelquefois

même de le porter chez lui, parce que ses jambes lui refusent tout service.

Quant à madame Romorantin, pour être bien venu d'elle, il faut que chaque jour le jeune Trick lui apporte quelque parure, quelque bijou, quelque colifichet à la mode.

Mais aussi Trick a quelquefois la permission de faire un tour de jardin en tête-à-tête avec mademoiselle Séraphinette ; c'était une grande faveur, car la vieille coquette disait souvent :

« Ma fille a été élevée avec un soin bien rare » maintenant. Elle a reçu une éducation su» perbe, mais elle a pris toutes ses leçons sous » nos yeux! Nous ne l'aurions pas laissée seule » avec un professeur, lors même qu'il aurait eu » quatre-vingt-dix ans. Séraphinette est musi» cienne, peintre; elle connaît la géographie, la » géométrie, l'algèbre, l'astronomie... Oh ! elle » est très-forte sur l'astronomie ! il n'y a pas une

» étoile dans le ciel qu'elle ne connaisse sur le
» bout de son doigt... Elle serait même deve-
» nue capable de prédire les éclipses et les co-
» mètes. Mais comme son professeur était un
» très-joli garçon, j'ai pensé qu'elle savait assez
» d'astronomie et qu'il ne fallait pas pousser
» cette science plus loin. Notre fille est un tré-
» sor, il faut se rendre digne de la posséder.

Trick ne néglige rien pour qu'on lui adjuge le trésor; il laisse le vieux Romorantin se soûler tous les jours avec les meilleurs vins de sa cave; il se ruine en présents près de madame Carabosse, et on lui promet enfin Séraphinette, et on lui permet de lui déclarer son amour.

Quand Trick dit à la modeste petite blonde qu'il l'adore et qu'il va devenir son époux, celle-ci se contente de baisser les yeux et de faire la révérence en répondant :

« — Comme vous voudrez, monsieur. »

Ce comme vous voudrez paraît assez vague au jeune homme, qui reprend, en cherchant à faire passer dans sa voix tout l'amour qu'il éprouve.

« — Mais, mademoiselle, est-ce que cela ne » vous fera pas plaisir aussi... à vous.

» — Oh! moi, monsieur, ça m'est égal.

» — Ah! cela vous est égal de vous marier. » Vous n'avez donc aucun penchant pour moi?

» — Je ne sais pas, monsieur.

» — Ah! vous ne savez pas si vous m'aimez?

» — Oh! moi, j'aime tout le monde, mon- » sieur. »

Au lieu de trouver cette réponse peu rassurante dans une future épouse, Trick y voit

l'expression de l'innocence portée à son plus haut degré ; il saute de joie... il sauterait au cou de Séraphinette s'il l'osait ; mais le respect le retient, et il se contente de lui baiser la main respectueusement, en lui disant :

» — Mademoiselle vous serez la crême des » épouses et moi celle des maris ! »

Trick ne calcule pas que d'une telle union il pouvait résulter un fromage. Il est au comble de ses vœux. Le même jour il fait un cadeau magnifique à la vieille bossue qui lui dit :

« — Vous serez mon gendre la semaine pro- » chaine. »

Et le soir il rapporte chez lui son futur beau-père qui ne lui dit rien, mais qui l'embrasse en le quittant d'une façon toute pathétique.

Au moment de rentrer chez lui, Trick s'aper-

çoit qu'il a gardé dans sa poche la clé qui ferme la grille du jardin de son futur beau-père. Alors une idée lui vient à l'esprit, il se dit :

» — Maintenant le vieux Romorantin ronfle, » et probablement sa femme en fait autant, si je » retournais chez eux... la fenêtre de mademoi- » selle Séraphinette donne sur le jardin..... et » elle est au rez-de-chaussée .. La jeune fille ne » doit pas encore être endormie... on ne s'en- » dort pas si vite quand on est sur le point de se » marier... je frapperai doucement au carreau, » elle ouvrira et nous causerons un peu ; moi, » dans le jardin et elle à sa fenêtre ; ce sera fort » décent, et, après tout, puisque dans huit jours » je serai le mari de cette belle enfant, il n'y a » pas grand mal à ce que j'aille un peu causer » avec elle au clair de la lune... justement le » temps est superbe et on voit presque aussi » clair qu'en plein midi. »

Trick retourne donc vers la demeure de la

famille Romorantin. A l'aide de la clé qu'il possède, il ouvre la grille et se trouve bientôt dans l'intérieur du jardin ; ce jardin, qui précédait la maison, était assez considérable; il y avait une pelouse, un parterre, un potager, puis enfin une partie était arrangée à l'anglaise ; c'est-à-dire qu'elle renfermait des bosquets, des allées tortueuses, touffues, et mille petits détours qui étaient presque des labyrinthes.

En traversant cette partie du jardin, Trick crut entendre parler près de lui, il s'arrêta, le bruit partait d'un bosquet de lilas qui se trouvait alors éclairé à moitié par la lune ; Trick, au contraire, se trouvant dans l'obscurité ne pouvait craindre d'être vu. Un son qui ressemblait beaucoup à celui de plusieurs baisers se succédant avec rapidité avait fort intrigué notre jeune amoureux qui, écartant doucement le feuillage, aperçoit alors mademoiselle Séraphinette assise fort près d'un beau garçon, lequel

tout en l'enlaçant dans ses bras, lui disait :

» — Je t'ai fait connaître à peu près toutes » les planètes ; la Grande Ourse, Vénus, le Ber- » ger, les Trois Rois et une foule d'autres qui » n'ont pas l'éclat de tes yeux ; maintenant, ô » ma douce amie, laisse-moi faire avec toi des » études sur la lune, je suis bien aise que l'im- » bécille que tu vas épouser n'ait plus rien à » t'apprendre en fait d'astronomie ! »

Et aussitôt le beau professeur commença à se livrer à l'étude avec sa jeune élève, qui se montrait d'une extrême docilité et paraissait avoir le plus vif désir de devenir savante.

Trick est un moment pétrifié en voyant un quartier de lune sur lequel le professeur dirigeait ses études, mais bientôt il prend son parti, laisse échapper un grand éclat de rire et s'éloigne en chantant :

As-tu vu la lune, mon gas ?

Et le lendemain, il met à la porte le vieux corbeau qui venait encore pour se griser chez lui.

Cependant ces deux aventures avaient un peu abattu la vanité du jeune Trick ; il était bien obligé de s'avouer à lui-même qu'il avait été encore attrapé et qu'il n'était pas aussi connaisseur en femmes qu'il l'avait pensé.

S'il eût été tout-à-fait franc, il se serait dit qu'il ne se connaissait à rien.

Un autre s'en serait tenu là et aurait renoncé à l'idée de se marier. Mais Trick tenait beaucoup à l'être, et l'on dit qu'on ne peut pas fuir sa destinée.

Ayant un jour rencontré dans le monde une jeune veuve assez laide, mais qui avait soi-disant rendu son défunt très-heureux, Trick se

présenta, on l'agréa, et au bout de quinze jours il épousa.

« — Parbleu! » se dit Trick le lendemain de ses noces, « j'ai fort bien fait de prendre une » femme qui n'est pas belle, je serai du moins » tranquille du côté de sa fidélité ; je sais bien » qu'il est assez fâcheux d'être obligé de pren- » dre un laideron pour n'avoir pas peur d'être » cocu ; mais, après tout, on s'habitue à la fi- » gure, tandis que je ne me serais jamais habitué » à être attrapé. »

Deux mois après son mariage, Trick, descendant par hasard à sa cave, où il n'allait jamais, y surprit sa femme en conversation extrêmement criminelle avec un voisin qui s'était offert pour venir lui boucher ses bouteilles.

« — Sapristi! » se dit Trick, en se frappant le front, « puisque je ne pouvais pas éviter ce- » la, j'aurais tout aussi bien fait alors de la » prendre jolie! »

Et Trick, laissant là sa femme, s'en fut vivre tout seul dans un petit coin de la terre, en se disant :

« — Je ne verrai plus personne, je n'aurai » plus affaire à personne...... comme cela, » ce serait bien le diable si j'étais encore at- » trapé ! »

Trick y mettait de l'entêtement. Il ne voulait pas comprendre que, dans ce bas monde, les gens les plus heureux sont ceux qui se laissent le plus facilement attraper.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas !

LES CAFÉS.

***

Paris est la ville aux mille et un cafés ; dans les quartiers populeux, il y a des rues qui en comptent jusqu'à vingt; la rue Saint-Honoré en possède davantage.

On en voit à chaque coin des boulevards,

et quelquefois un seul boulevard en compte plus d'une douzaine (le boulevard du Temple, par exemple).

Enfin, à peine a-t-on bâti une nouvelle maison, percé une nouvelle rue, qu'un café s'y établit, et maintenant c'est à qui surpassera ses devanciers pour le luxe et la magnificence.

Autrefois, quelques glaces, huit ou dix quinquets suffisaient pour rendre un café confortable;

Mais aujourd'hui il faut des glaces partout, des plafonds ornés de peintures élégantes, des pilastres dorés et du gaz à profusion; si bien qu'en entrant le soir dans un de ces beaux cafés, dont à présent Paris fourmille, on est saisi, ébloui, presque aveuglé; et beaucoup de gens n'osent pas y demander un petit verre

Et nous ne parlons pas ici des cafés-restaurants, qui sont aussi montés sur un ton magnifique, nous restons dans la spécialité des cafés.

D'après le nombre de ces établissements, il est naturel de supposer que les Parisiens les fréquentent beaucoup; en effet, combien de gens, dans cette grande ville, auxquels les cafés sont indispensables!

Que ferait le boutiquier, si, le soir, après avoir terminé ses écritures, compté sa caisse, caressé son chien et grondé sa femme, il ne pouvait pas aller au café voisin de sa demeure, où il retrouve quelques amis, avec lesquels il fait sa partie de domino, ou de dames, ou de piquet.

Où court le commis-marchand lorsqu'il peut, dans la journée, dans la soirée, s'échapper un moment de son magasin? c'est au café.

Il y va sans chapeau ; il parcourt un journal, cause avec la dame du comptoir, lui compte des douceurs si elle est jolie, et se sauve en disant :

« — Mettez ma bouteille de bière de côté, je » la finirai bientôt. »

Il faut des cafés aux flâneurs qui ne savent que faire de leur temps ; qui vont chercher des nouvelles ; qui s'emparent de tous les journaux et ne les lisent point ; qui changent trois ou quatre fois de table avant de trouver une place à leur convenance ; et qui tâchent d'écouter ce qui se dit auprès d'eux.

Il en faut aux gens qui font des affaires.

C'est là que souvent ils donnent rendez-vous à leurs clients ; un marché se conclut, une vente se décide entre une demi-tasse et un petit verre ; et quelquefois un bol de punch

tranche une difficulté et apaise un différend.

Les auteurs vont assez ordinairement au café du théâtre auquel ils donnent des pièces; ils viennent y lire le compte-rendu des journaux, et raconter aux habitués tous les incidents qui ont entravé la représentation de leur ouvrage; ils font entendre que, pour résister à tout cela, il fallait nécessairement que leur pièce eût un grand mérite.

Puis l'acteur vient aussi. L'acteur que tout le monde connaît, qui connaît tout le monde, qui reçoit de tous côtés des saluts et des poignées de mains; qui ne lit pas souvent le journal, parce qu'il a peur d'y trouver un mauvais compliment à son adresse, mais qui s'informe adroitement s'il y en a qui dise du bien de lui

Puis les amateurs de billard; ceux-là ne s'ar-

rêtent point au café, il se contentent de demander :

« — Est-il libre?

Et, sur la réponse affirmative, ils enfilent l'escalier qui conduit au billard, sans même regarder autour d'eux.

A Paris, il y a des personnes qui passent leur vie au café; elles s'y rendent dès le matin, accaparant tous les journaux avant qu'ils ne soient débarrassés de leur bande. Pour peu qu'on veuille seulement en lire six entièrement on en a pour quelques heures.

Ces personnes-là déjeunent au café, puis causent, parlent affaire ou politique ; elles ont souvent l'air de se disposer à s'en aller, mais elles ne partent pas.

Quelquefois un garçon de café vient leur dire :

« — Monsieur, on vous demande chez
» vous....... madame vous fait prier d'aller lui
» parler. »

Alors l'homme du café fait un mouvement d'humeur en murmurant :

« — C'est insupportable, on n'a pas un mo-
» ment à soi! »

Puis il se décide à sortir, en ayant bien soin de dire :

«— Si on me demande, je ne serai pas long-
» temps absent. »

En effet, ce monsieur ne tarde pas à revenir, comme quelqu'un qui s'est débarrassé d'une corvée.

En se retrouvant au café, il respire, il est à son aise, il est heureux, il y est chez lui; c'est sa véritable demeure, et la maison où il a un

appartement n'est pour lui qu'une espèce d'entrepôt où il a déposé sa femme, ses enfants et ses meubles.

Il reste au café jusqu'à l'heure du dîner ; les personnes qui ont besoin de lui parler viennent l'y trouver.

Il lui arrive souvent de prendre son dîner dans l'établissement ; on n'y tient pas un restaurant, mais il se contente de la cuisine bourgeoise du limonadier.

Le soir, les connaissances arrivent, les parties de domino se forment. Le monsieur joue, boit, parie, s'échauffe, et ne quitte pas la table jusqu'au moment où le gaz s'éteint.

C'est le signal de la retraite ; les garçons ferment le café.

Notre habitué a beaucoup de peine à se dé-

cider à partir ; quelquefois il se fait apporter une bougie pour continuer une partie ou lire le journal du soir.

Enfin il va dire bonsoir au limonadier ; la dame du comptoir est déjà retirée ; les garçons sont en train de dresser leur lit dans la salle : il regarde la pendule en disant :

« — Vous fermez de bonne heure, ce » soir.

» — Mais il est minuit passé...... vous voyez » bien que le gaz nous a quittés, et il s'éteint à » minuit et quelques minutes.

» — Ah !... il me semble qu'il pourrait vous » donner le quart-d'heure de grâce. Allons, au » revoir... à demain... »

Et quelquefois ce monsieur, en allant se coucher, dit encore par habitude :

« — Si on me demande, je vais revenir. »

Si les boulevards, le quartier du Palais-Royal, le faubourg Saint-Germain brillent par leurs cafés, dans les rues moins fréquentées de la capitale vous en trouvez encore de modestes qui ne sont point éclairés au gaz, qui n'ont ni peintures ni dorures, et qui se contentent de quelques glaces en plusieurs morceaux, et d'un papier à bordure veloutée.

Dans ces cafés-là il n'y a jamais de billard.

La dame du comptoir a ordinairement de quarante à cinquante ans; elle a la mine et la physionomie d'une excellente ménagère, elle porte sous son bonnet un gros tour avec des tire-bouchons d'un blond filasse ou d'un noir d'ébène; elle coud ou festonne presque continuellement, et dans la journée une voisine,

aussi mûre qu'elle, vient s'asseoir à ses côtés, et tricotte ou ravaude des bas.

Le comptoir, en vieil acajou à dessus de marbre Saint-Anne, est d'une excessive simplicité.

D'un côté, une demi-douzaine de flacons à liqueurs sont parqués dans une vieille boîte de ferblanc peint. La liqueur qui s'est figée et candie autour de la plupart des bouchons de cristal annonce qu'on ne consomme pas souvent de la vanille ni du parfait amour.

De l'autre côté du comptoir, à côté d'un trône également en ferblanc, on voit un pot de réséda ou de giroflée; quelquefois, à la fête de madame, le pot renferme un dahlia; alors on laisse la porte du café toute grande ouverte.

Le maître du café, époux de la dame du

comptoir, est un homme d'une cinquantaine d'années, porteur d'une bonne figure et d'un gros ventre; il est habituellement sans cravate pour faire voir qu'il est chez lui ; il se promène dans son café d'un air très-satisfait, va et vient en visitant sa tabatière, se remue comme s'il était très-occupé, et ne fait jamais rien que priser, se moucher, tousser, et porter les journaux d'une table sur une autre.

Quand nous disons les journaux, il ne faut pas croire cependant que l'on en trouve beaucoup dans ce café. On en rencontre de deux à trois ordinairement : la *Gazette des Tribunaux*, le *Constitutionnel* et les *Petites-Affiches*, fort souvent même on n'y trouve que le journal de la veille.

Le personnel de l'établissement, après le mari et la femme, et un vieux chien couvert d'emplâtres qui dort toujours sur une des ta-

bles, se compose d'un garçon qui frise la soixantaine, et qui fait tout ce qu'il peut pour paraître encore leste et jeune.

Ce garçon est coiffé d'une perruque blonde, beaucoup trop courte sur les oreilles, et qui laisse voir ses cheveux gris.

Eté comme hiver, et toujours pour se donner un air de jeunesse, il porte avec sa petite veste de drap un pantalon de nankin et des bas bleus. Le pantalon, à force d'avoir été lavé, ne descend plus qu'à moitié jambe, et le vieux garçon limonadier passe une partie de son temps à le tirer par le bas pour l'empêcher de se transformer en culotte ; le peu d'occupation que lui donne son emploi lui permet de se livrer fréquemment à ce genre d'exercice.

Ce garçon se fait appeler *Alexandre*, parce qu'il y a toujours des Alexandre parmi les jeunes garçons qui servent au café de *Paris*, au

café de la *Rotonde*, au café *Anglais*... enfin dans les beaux cafés de Paris.

Alexandre est plutôt un ami de la maison qu'un garçon limonadier. Monsieur lui donne du tabac, fait sa partie avec lui, et lui demande son avis pour l'achat d'un quinquet ou l'abonnement à un journal.

Madame n'ose pas le sonner quand il est endormi sur une table, ou qu'elle le voit trop occupé à tirer le bas de son pantalon de nankin.

Enfin il dîne avec ses maîtres, et grogne quand le rôti est brûlé ou quand il n'y a pas assez de beurre dans une sauce.

Le soir il fait sa partie de loto avec ses bourgeois et quatre ou cinq habitués, gens respectables qui viennent à six heures, et s'en vont régulièrement à dix heures et demie, de ma-

nière que ce café est toujours fermé à onze heures.

Tout cela fait l'effet d'une famille bien unie, et ne ressemble pas du tout à un café. On n'y trouve point de glaces ni de sorbets, et pour limonade on vous sert quelque chose qui ressemble beaucoup à ce que ces dames étalées sur le boulevard vendent dans des carafes.

Quelquefois, sur les neuf ou dix heures du soir, quelques jeunes gens égarés de leur chemin ou fourvoyés dans leurs habitudes, entrent par hasard dans ce café.

Alors les quatre habitués, les bourgeois et le garçon sont rassemblés autour d'une table, dans un coin de la salle, et fort attentionnés à une partie de loto.

Ils jouent une poule à un sou au premier

quine, et comme il y a déjà beaucoup de boules de tirées, l'émotion est générale.

Les jeunes gens entrent dans le café à demi-éclairé ; toutes les tables sont inoccupées, à l'exception de celle des joueurs de loto, et d'une autre sur laquelle le vieux chien est couché.

« — Un bol de punch ! »

Crie un des nouveau-venus, tandis que ses amis vont se placer à une table voisine de celle occupée par le quadrupède.

L'arrivée de trois personnes à la fois a déjà jeté le trouble dans le café, qui n'a pas l'habitude de recevoir tant de monde ; le vieil Alexandre est de mauvaise humeur d'être obligé de quitter son loto, parce qu'il a plusieurs quaternes ; il laisse son bourgeois se lever le pre-

mier, et, la serviette à la main, s'avancer gracieusement vers les nouveau-venus.

Mais en entendant demander un bol de punch un embarras très-visible se peint sur la figure des maîtres du café et de leur garçon.

Le bourgeois court près de la table de loto, en disant à demi-voix et d'un air consterné :

« — Ces messieurs demandent du punch.

» — Du punch, » répond madame en ouvrant de grands yeux, et comme quelqu'un qui entendrait parler une langue inconnue; « du » punch... mais il me semble que nous n'en » avons pas...

» — On en fait, ma chère amie... ça se fait » avec du thé, du citron et de l'eau-de-vie ou du

»rhum .. et du sucre..... Allons, Alexandre, il »faut faire du punch à ces messieurs...

» — C'est amusant... J'avais trois quaternes, »j'allais gagner la poule.

» — On marquera pour vous.

» — J'aime mieux qu'on m'attende. »

Alexandre se décide enfin à quitter le loto, et après avoir tiré le bas de son pantalon, il va donner un coup de serviette à la table où sont les jeunes gens, en disant :

« — Q'est-ce que ces messieurs désirent?

» — Nous avons demandé du punch...

» — Ah!... bon... Vous ne préféreriez pas de »la bière... nous en avons d'excellente...

» — Si nous avions voulu de la bière, nous »n'aurions pas demandé du punch.

» — Allez donc, vieux serin, un bol au rhum
» et soigné. »

Alexandre s'éloigne très-vexé de ce qu'on l'ait appelé *vieux serin*; il retourne à ses bourgeois, en murmurant :

« — Et le feu qui est éteint là-bas... c'est
» amusant!... Ne tirez pas sans moi... ils le
» veulent au rhum... Y en a-t-il ici?

» — Oui! oui! » répond le maître d'un air avantageux, « encore au moins le tiers d'un
» flacon.

» — C'est déjà pas tant... on en fera assez.

» — Par exemple, » dit la dame, « je n'ai ici
» ni thé ni citron... mais on peut aller voir
» chez l'épicier et la fruitière... si elle n'est pas
» couchée.

» — Ce n'est pas la peine! on s'en passera...

» Est-ce qu'on a besoin de ça pour faire du
» punch...

» — Attendez-moi pour tirer...

» — Préparez le bol et le verre... et le pla-
» teau. »

Dans ce modeste café un bol en argent est un luxe inconnu.

Mais la dame cherche un vase qui lui sert chaque jour à prendre un bouillon ; pendant qu'elle l'essuie, le limonadier bouleverse tout pour trouver un grand plateau, et les quatre habitués donnent un coup de mouchoir sur les verres à pattes qui étaient couverts d'une noble poussière ; c'est un tableau d'intérieur très-animé.

Cependant un des jeunes gens, voulant placer son chapeau sur une table près de lui,

repousse assez rudement le chien qui l'occupait, en disant :

« — Voilà un animal un peu sans façon. »

La maîtresse du café pousse un cri en voyant toucher son chien et s'écrie :

« — Ah! monsieur!... vous n'avez donc pas » vu qu'il a trois emplâtres.

» — Raison de plus, madame, pour que son » voisinage soit peu agréable.

Le bourgeois va relever le chien et l'emporte dans ses bras en disant :

« — Il n'y a rien, chère amie..... il ne s'est » pas blessé... il est tombé sur sa queue et elle » prête. »

Pendant ce temps on entend le vieil Alexandre qui souffle le feu dans le laboratoire.

« — Et ce punch donc! » s'écrient les jeunes

gens qui s'aperçoivent qu'ils se sont fourvoyés.

» — Dans l'instant, messieurs... on est après
» vous. »

Un quart-d'heure s'écoule.

Le limonadier est allé plusieurs fois au laboratoire, il en revient en disant toujours :

« — Dans la minute, messieurs... on vous
» sert. »

Et les jeunes gens s'écrient :

« — Ah ! qu'est-ce que c'est donc qu'un café
» dans lequel il faut attendre si longtemps pour
» avoir la chose la plus simple. »

Enfin le vieil Alexandre est sorti du laboratoire, la figure pleine de poussière de charbon, la perruque presque retournée, la sueur sur le

front ; il s'empare du vase, du plateau, rentre dans son fourneau et revient d'un air fier apporter le bol de punch demandé.

En apercevant le vase à potage, les jeunes gens s'écrient :

« — Qu'est-ce que cela... un consommé?...

» — C'est votre punch, messieurs, » répond le garçon en posant son plateau sur la table.

« — Il a une drôle de mine...

» — J'aurais pris cela pour un bouillon.....

» — Je crois, en effet, qu'il a des yeux.

» — Faites-nous brûler ça au moins.

» — Ces messieurs veulent le brûler?

» — Certainement, mettez-y le feu. »

Alexandre s'approche de la table de loto en disant d'un air piteux :

« — Ils exigent qu'on y mette le feu.

» — Comment! comment! » s'écrie la limonadière toute effrayée, « on veut mettre le feu » chez moi... je m'y oppose...

» Mais non, ma chère amie, » répond le bourgeois en souriant. « C'est le feu à leur punch... » ça se fait... c'est permis...

» — Ah! c'est différent, mais, mon ami, cer» tainement mon joli bol de faïence n'y résis» tera pas... il cassera...

» — Non... non... allons, Alexandre, prenez » des allumettes et mettez le feu! »

Le vieux garçon prend une lumière, et vient

essayer de mettre le feu au punch; il use inutilement une demi-botte d'allumettes, les jeunes gens brûlent en vain tout le papier qu'ils ont sur eux, impossible de faire flamber la liqueur.

Et la limonadière dit tout bas :

« — Je suis enchantée qu'ils ne puissent y » mettre le feu, mon bol aurait cassé. »

Il faut se décider à prendre le punch sans le brûler ; mais il sent la fumée, le charbon, l'eau.

Les jeunes gens, qui le trouvent détestable et ne peuvent pas le boire, s'empressent de payer et de s'en aller, en s'écriant :

« — Quel café ! grand Dieu !.. c'est une véritable mystification ! »

Le vieil Alexandre court au bol, et buvant le punch qu'on a laissé, s'écrie :

« — Ils ne sont pas contents!... Et je vous » assure qu'il est délicieux. »

Le bourgeois vient en goûter à son tour, et dit :

« — C'est bien bon... ce n'est pas très-fort... » mais c'est bien bon.

» — Après tout, » dit la dame, « j'aime autant » que ces messieurs ne reviennent plus. Je suis » sûre que ce sont des tapageurs... ils feraient » des scènes ici, et j'aime la tranquillité. »

La société se remet alors à jouer au loto encore toute émue de l'effet produit dans le café par la demande d'un bol de punch.

On aura peine à croire, peut-être, que dans une ville comme Paris il en existe encore de tels;

mais ceci n'est qu'un tableau où la vérité n'est point chargée.

Hâtons-nous de dire, cependant, que de tels cafés deviennent chaque jour plus rares; dans quelques années, sans doute, on n'en trouvera plus dans la grande ville, et, en vérité, ceux qui ont le malheur d'y prendre quelque chose ne seront pas tentés de les regretter.

LES MARIS.

Réflexions préliminaires.

I

Beaumarchais a dit : « De toutes les choses
» sérieuses, le mariage étant la plus bouf-
» fonne !... »

Mais Beaumarchais, qui voulait constamment

faire de l'esprit, avançait souvent des paradoxes qu'il ne soutenait que par des plaisanteries.

Non, le mariage n'est pas une chose bouffonne? tant s'en faut! Et l'état d'homme marié n'est pas toujours aussi confortable qu'on pourrait se l'imaginer ; il ne suffit pas de trouver chez soi des pantoufles et des égards... Et puis, les trouve-t-on toujours, ces égards... Il faut à certains maris tant de choses pour être heureux !... A d'autres, il en faut si peu !.... Mais ce peu est quelquefois aussi difficile à trouver que la quantité.

Et pourtant tout le monde se marie.... Ceux qui ne le sont pas encore, le seront... (Mariés, cela va sans dire !) Et à Dieu ne plaise que nous ayons l'intention de faire ici une diatribe contre l'hymen !

Puisque la grande majorité veut en goûter, c'est que probablement, malgré toutes les plai-

santeries décochées contre le mariage et les maris, dans ce nœud qui attache deux personnes pour la vie, les avantages, les jouisssances l'emportent sur les ennuis et les désagréments.

Et puis, où en serions-nous si l'on ne se mariait pas?

Ne sommes-nous pas sur terre pour vivre en société ?

N'y sommes-nous pas surtout pour aimer?

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
Car, sans aimer, il est triste d'être homme!
Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que notre cœur adore;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y penser encore.

C'est *Voltaire* qui a dit cela, et je suis tout-à-fait de l'avis de *Voltaire*.

Ainsi ; puisqu'il faut la nuit faire toutes ces choses-là, il est donc indispensable d'avoir près de soi ce tendre objet que notre cœur adore.

Et d'ailleurs, c'est aussi la doctrine des apôtres :

Ainsi donc, c'est bien entendu, on a parfaitement raison de se marier.

Mais alors, messieurs les hommes mariés, pourquoi avez-vous donc quelquefois si... enfin un air tout particulier?

Pourquoi souvent voulez-vous renier votre position, en tâchant de vous donner la tournure, les allures, et toutes les manières d'un garçon?

Pourquoi, à peine mariés, vous plaignez-vous de l'être... (Mariés, cela va toujours sans dire.)

Pourquoi cessez-vous si vite d'être amants, d'être galants, d'être prévenants, d'être empressés, d'être aimables, et souvent même d'être amoureux?..... Car il y a une foule de choses que vous cessez de faire, ou que du moins vous ne faites plus si bien.

Pourquoi, au lieu d'éviter les querelles par un peu de patience ou de complaisance, vous habituez-vous à vous disputer avec votre femme comme à prendre votre café?

Pourquoi, lorsque l'ennui semble vouloir se glisser dans votre ménage, allez-vous bien vite chercher des plaisirs ailleurs, au lieu de faire des efforts pour les ramener chez vous?

Qourquoi êtes-vous les premiers à faire tout ce qu'il faut pour que l'on cesse de vous aimer?

Pourquoi êtes-vous assez niais pour vous lier

avec de jolis garçons ou des hommes d'esprit, près desquels la comparaison ne vous sera pas favorable?

Pourquoi allez-vous sottement conter partout que votre femme ne vous aime pas? C'est comme si vous alliez dire :

« La place est vacante, je ne l'occupe plus, » on peut se présenter. »

Pourquoi! pourquoi!...... Je gage que vous vous dites déjà : « Nous ne faisons rien de tout » cela. »

Ah! vous ne faites rien de tout cela!... Vous en êtes bien persuadés... mais on ne se connaît pas soi-même...

Voulez-vous savoir ce que vous faites!...

Soyez persuadés que je ne chargerai pas le tableau.

L'homme nouvellement marié,

OU SI L'ON VEUT

LA LUNE DE MIEL.

II.

D'abord, l'homme nouvellement marié se lève très-tard ; on ne peut pas l'arracher du lit. (Il est bien entendu que sa femme n'est pas levée non plus.)

S'il est employé, il dit :

« — Ah! ma foi, j'arriverais trop tard à mon » bureau pour signer la feuille d'entrée chez » le concierge, j'aime autant ne pas y aller du » tout. »

S'il est dans le commerce, il dit :

« — Les commis sont en bas, ils n'ont pas » besoin de moi pour ouvrir le magasin. On ne » vend pas grand'chose le matin ; d'ailleurs, il » faut bien que ces jeunes gens se forment, je » ne puis pas être sans cesse à les surveiller. »

S'il est dans les affaires, il dit :

« — J'avais un rendez-vous pour ce matin... » J'irai ce soir, cela reviendra au même. Après » tout, on ne peut pas se tuer. »

S'il ne fait que vivre de ses rentes, alors il ne dit rien; mais quand sa femme lui demande l'heure, il se contente de l'embrasser en lui répondant :

— Quest-ce que cela nous fait ? Qu'est-ce
» qui nous presse? Ne sommes-nous pas nos
» maîtres?

Et autres raisons accompagnées des plus tendres caresses.

Madame se laisse facilement convaincre; elle trouve son mari doué d'une éloquence très-persuasive, et se félicite d'avoir épousé un *Mirabeau.* Elle se félicite d'une foule de choses.

Cependant l'amour ne suffit pas pour soutenir notre frêle machine ; bien au contraire, les plaisirs de Cythère creusent considérablement l'estomac:

Sine Cerere et Baccho friget Venus.

Bientôt notre homme marié avoue qu'il a très-faim ; sa femme répond :

« — Le déjeuner doit nous attendre, levons-
» nous.

» — Eh ! pourquoi nous lever ? » s'écrie notre mari enlaçant son épouse dans ses bras amoureux. « Déjeunons au lit, chère amie, ce sera
» bien plus gentil. »

Madame n'a rien à objecter à cela ; elle sourit à son époux, qui a des idées toujours empreintes de volupté.

On déjeune dans le lit.

Cela peut être fort gentil, mais à coup sûr, ce n'est pas commode. N'importe, l'amour fait trouver tout charmant.

Après le déjeuner, on ne se lève pas encore; on a une foule de choses à se dire, que l'on se communique tout aussi bien couché que debout. Le déjeuner a renouvelé l'éloquence du

mari, qui soutient la conversation d'une manière vraiment admirable.

Madame se persuade qu'elle a épousé un descendant du grand Samson, qui faisait de si belles choses avant que Dadila ne l'eût coiffé à la mal-content.

Enfin, on se lève.

On s'habille en se faisant une foule de petites niches charmantes, en se dérobant, en se volant, en se rendant des baisers infiniment prolongés.

L'heure du dîner est venue, et l'on n'a rien fait que rire, folâtrer, badiner.

Monsieur a trouvé que la journée avait passé bien rapidement. Madame a des yeux langoureux qui disent la même chose.

Monsieur ne peut pas se lasser de regarder les yeux de Madame.

De prendre la taille à Madame.

De presser les mains de Madame.

De lui presser les genoux.

Quand il ne peut pas lui presser quelque chose, il fait la moue, il boude, il soupire, il ne vit plus.

Madame craint que cela n'aille trop loin et que son mari ne perde la tête à force d'amour.

A dîner, Monsieur prend Madame sur ses genoux; il boit dans le verre où elle a bu; il mange dans ce qu'elle a goûté. Le karik à l'indienne lui semblerait fade si sa femme n'y avait pas touché.

Le soir, si les nouveaux époux se décident à

aller au spectacle, ils ne resteront pas jusqu'à la fin ; s'ils vont en société, Monsieur est bien vite pressé de rentrer. Il fait de loin des signes à sa femme ; celle-ci lui fait comprendre que la bienséance veut qu'ils ne partent pas encore.

Mais notre homme nouvellement marié brave toutes les bienséances ; peu lui importe ce que l'on dira, ce que l'on pensera. Il veut emmener sa femme ; il lui tarde de se retrouver en tête-à-tête avec sa femme. Il lui semble que ces moments-là sont trop rares.

Enfin, il réussit à s'emparer de sa femme. Il l'entraîne. C'est presque un enlèvement !

Il fait monter Madame dans une voiture ; il s'y précipite après elle.

Cet homme-là est d'une impatience !... Il ne

pourra jamais attendre qu'il soit arrivé chez lui pour entamer la conversation.

Si cela durait toujours ainsi, ce serait ravissant ! Mais...

La lune rousse.

III.

Les femmes seraient-elles toujours pour leurs maris ce qu'elles sont pendant la lune de miel ?

Voilà une question grave.

Je ne chercherai point ici à la résoudre,

parce que c'est des hommes mariés que nous avons à nous occuper, et non pas de leurs moitiés. Mais je dirai seulement, en passant, que les femmes se lassent moins vite que nous au sein du plaisir et du bonheur; par conséquent, ce n'est donc pas la femme qui commence à changer la lune de miel en lune rousse.

Monsieur qui aimait tant à rester tard au lit, commence à se lever plus tôt; puis il se lève comme avant d'être marié, puis il se lève plus tôt que lorsqu'il était garçon.

C'est maintenant Madame qui cherche à le retenir en l'enlaçant dans ses bras amoureux ; mais notre mari se dégage en disant :

« — Et mon bureau! Diable! je n'ai pas en-
» vie que l'on fasse à mon chef des rapports qui
» me soient défavorables!...... pour perdre ma
» place ensuite.»

Ou bien :

« — Les commis en bas ne font rien quand » je ne suis pas là.... Ma chère amie, quand on » est dans le commerce, il faut être matinal, » sans quoi rien ne marche? Il n'y a rien de tel » que l'œil du maître. »

Ou bien :

« — J'ai rendez-vous ce matin, de très-bonne » heure : c'est pour une affaire importante; je » n'ai pas envie de manquer mon homme..... » Quand on veut être chargé de bonnes affaires, » il ne faut pas être paresseux.

» — Mais tu n'as pas déjeuné » dit quelquefois Madame en soupirant; « si tu voulais, on » t'apporterait le déjeuner au lit... Ça ne serait » pas plus long...

» — Oh! non, par exemple!.... Déjeuner au » lit!.. Avec ça qu'on y est commodément pour » manger!.... On renverse son café... on laisse

» tomber sa cuiller..... on ne trouve plus son » pain!...... C'est pitoyable de déjeuner au » lit.....

» C'est comme les gens qui veulent dîner sur » l'herbe, et qui se donnent des tours de reins » pour se verser à boire. Une table, ma chère, » une table bien servie, voilà ce qu'il faut pour » manger à son aise!...

Madame murmure d'un petit air demi-boudeur, demi-agaçant :

» — Autrefois pourtant... vous aimiez beau- » coup à déjeuner au lit avec moi..... Vous ne » trouviez pas alors que l'on y était mal. »

Pour toute réponse, Monsieur a sauté en bas de son lit ; il se hâte de s'habiller, déjeune très-vite, et sort avant que sa femme ait achevé sa toilette du matin.

Madame trouve que son mari n'a plus la même

éloquence qu'autrefois.... Elle falt les mêmes réflexions que Gil Blas avec l'archevêque de Grenade.

Quand Monsieur rentre dans la journée, si sa femme s'approche de lui et veut lui faire de petites niches, rire, folâtrer comme pendant les premiers jours de leur mariage, notre homme marié lui répond assez brusquement :

« — Laissez-moi donc tranquille, ma chère » amie... je n'ai pas le temps de jouer, moi!... » Tiens, tu es bien gentille ; mais si tu veux me » faire un grand plaisir, va-t'en, tu m'empêches » de travailler. »

Et Monsieur ne songe plus à prendre la taille a Madame ; il ne lui presse plus les genoux ni les mains ; il ne reste plus des minutes entières en contemplation devant ses yeux.

A dîner, il ne la prend plus sur ses genoux.

Quand sa femme mord à quelque chose et le lui présente ensuite, il a l'air de ne pas voir, et continue de manger ce qu'il tient, ou bien il hausse les épaules en répondant :

« — Finis donc tes bêtises !... Je n'aime pas » ce morceau-là, d'ailleurs, c'est trop gras. »

Ou :

« — C'est trop maigre. »

Quand madame met un nouveau bonnet ou un nouveau chapeau, et qu'elle vient se poser devant son mari en lui disant :

« — Comment me trouves-tu ? cela me va- » t-il bien ? »

Notre mari répond :

« — Très-bien !... très-bien ! Tu es char- » mante. »

Mais il n'a pas seulement jeté les yeux sur sa femme.

Celle-ci, qui s'aperçoit que son mari ne l'a pas regardée, s'éloigne très-piquée de cette indifférence, en se promettant bien à l'avenir de ne plus se mettre en peine pour tâcher d'être à son goût.

Quand monsieur conduit madame en soirée, il la dépose dans un coin du salon, où elle s'amusera comme elle pourra.

Quant à lui, ce n'est plus son affaire; il va dans une autre pièce faire l'aimable, le galant près d'une autre femme, près de beaucoup d'autres femmes même ; l'essentiel, c'est que ce ne soit pas la sienne : s'il danse, ce ne sera jamais avec sa femme ; il est convenu que c'est mauvais genre.

Ensuite il va se placer à une table de jeu ;

il y oublie l'heure. Il s'amuse, et ne pense pas que sa femme peut s'ennuyer.

Celle-ci arrive cependant près de la table de jeu ; elle s'approche de son mari, et lui dit d'un ton doux :

« — Mon ami, est-ce que nous n'allons pas » penser à nous retirer !

« — Si... si... Tout-à-l'heure... bientôt.... » Va danser un petit peu... et puis nous par- » tirons.

« — Je ne veux plus danser ; je suis fati- » guée.

« — Eh bien ! repose-toi. »

Madame ne dit plus rien, elle s'éloigne ; mais elle revient au bout d'une demi-heure dire à son mari, qui joue toujours :

« — Mon ami, il est bien tard. Vas-tu ve-
» nir ?

« — Oui, oui... dans cinq minutes, pas
» plus de cinq minutes et jesuis à toi. »

Et les cinq minutes durent encore une demi-heure; enfin notre homme marié quitte la table de jeu en se disant :

« — Quel ennui de ne pas pouvoir faire ce
» que l'on veut, d'avoir sans cesse quelqu'un
» après soi... qui vous force à partir quand
» vous désirez rester ! Les femmes n'ont pas la
» moindre complaisance...

» Ah ! quand j'étais garçon, je faisais mes
» volontés... Imbéciles que nous sommes de
» nous donner des chaînes !... Enfin ! »

Et Monsieur prend le bras de Madame. Il la ramène à pied; et quand elle dit :

« — Est-ce que nous ne prenons pas une
» voiture ? »

Il répond :

« — Pourquoi faire?... Ce n'est pas loin...
» D'ailleurs, cela fait du bien de marcher un
» peu. »

Madame soupire encore : elle trouve que son mari est bien changé. Ce n'est plus un *Mirabeau* ni un *Samson*! En effet, il y a bien du changement.

Mais les folies qui ont signalé la lune de miel pouvaient-elles durer ?

Non, sans doute.

Mais pourquoi les faire, ces folies? Pourquoi, messieurs, en vous mettant en ménage, habituez-vous vos femmes à un régime qu'il vous serait difficile et peut-être impossible de continuer ?

Pourquoi les saturer de plaisir pour les mettre ensuite à la demi-ration ?

Pourquoi les accabler de caresses, et puis après ne pas même lever les yeux pour regarder le bonnet qu'elles viennent d'essayer ?

Pourquoi dépenser toute votre amabilité dans les premiers jours, et ne plus trouver ensuite un mot galant à dire ?

Pourquoi ?... Parce que c'est dans la nature de l'homme de ne point savoir se modérer.

Et tout ce que je dis là ne changera rien à la conduite d'un homme marié pendant les premiers jours de son hymen.

Le mari bonne d'enfants.

IV.

Vous êtes marié et vous avez des enfants ; c'est très-bien. L'Écriture dit : *Croissez et multipliez.*

A la vérité, quand vous êtes marié, vous ne croissez plus, mais vous multipliez.

Il y a cependant quelques ménages où l'on ne multiplie pas.

Alors, si Monsieur désire des enfants, il fait un crime à son épouse de ne pas lui en donner, il lui dit à ce sujet des mots piquants, méchants, quelquefois malhonnêtes même.

Pauvre femme! Comme si elle n'était pas déjà assez chagrine de ne point devenir mère!

Et puis, qui est-ce qui vous prouve que ce soit votre femme qui ne peut pas avoir d'enfant? Pourquoi ne serait-ce pas aussi bien de votre fait?

Vous avez consulté des médecins!..

Mais les médecins ne sont pas des dieux; ils se trompent comme les autres hommes :

Errare humanum est.

Enfin, croyez-moi, si votre femme ne devient pas mère, ne lui faites pas aussi souvent des reproches à ce sujet ; cela pourrait lui donner l'idée de s'assurer si c'est de votre faute ou de la sienne.

Mais nous en étions à l'homme marié qui a des enfants, et qui adore les enfants ; qui se dévoue à eux corps et âme ; qui reste en extase près de leur berceau ; qui leur donne la bouillie, qui la goûte avant eux ; qui se relève la nuit pour leur donner à boire ; et qui, dans la journée, les promène sur les boulevards ou ailleurs.

Promenons-nous aussi sur les boulevards ; nous ne tarderons pas à rencontrer un homme marié bonne d'enfants.

Il est impossible de ne point reconnaître au premier coup-d'œil ce type de l'amour paternel qui a fait abdication de tous les autres

droits de l'homme pour se consacrer entièrement à ses petits.

Voyez ce monsieur dont la mise décente et bourgeoise n'annonce pas la moindre coquetterie ; il serait fort propre, si ses enfants n'avaient pas l'habitude d'essuyer leurs mains à son habit, à son pantalon, enfin, à la première chose venue de sa personne.

Mais comme il a presque toujours sur ses vêtements quelques échantillons de confitures, de beurre, de miel, de raisiné et de mélasse, vous concevez qu'avec tout cela il lui est difficile de conserver un air de propreté et une tenue soignée.

Souvent aussi ce monsieur a quelque partie de son habit déchirée ; il est rare qu'il ne lui manque pas plusieurs boutons, et que son chapeau n'ait pas reçu des renfoncements. Tout cela est la suite des espiégleries de ses bam-

bins, et cela ne l'empêche pas de chanter toute la journée :

Ah ! qu'on est heureux d'être père.

Ce monsieur a deux fils, et son épouse est enceinte d'un troisième rejeton. L'aîné de ses fils a six ans, le second est dans sa quatrième année.

Ce monsieur est, depuis son réveil jusqu'au moment où il se couche, aux ordres de ses deux petits garçons : madame ne veut pas que l'on contrarie en rien Dodolphe et Polyte ; elle prétend que pour former le caractère aux enfants, il faut constamment faire leur volonté.

Monsieur est trop bon père pour contrarier Madame, et au lieu de faire obéir ses marmots, c'est lui qui est sans cesse aux ordres de ses deux bambins.

Quand Dodolphe et Polyte veulent aller promener, notre homme s'empresse de passer sa redingote, de prendre son chapeau, et le voilà parti avec ses fils.

Madame lui crie du haut de l'escalier :

« — Prenez bien garde aux voitures ; ne les » faites pas aller trop vite.... ne les laissez pas » marcher dans la crotte !.. S'ils déchirent leurs » vêtements, ce sera à vous que je m'en pren- » drai... »

Toutes les recommandations que l'on ferait à une bonne ; et à tout cela Monsieur a répondu d'un air soumis :

« — Sois tranquille, chère amie... je ne les » quitterai pas une minute... je ferai bien at- » tention... ne sois pas inquiète... »

Monsieur se dirige du côté des boulevards,

tenant Polyte d'une main et Dodolphe de l'autre.

D'abord la promenade commence assez paisiblement ; les enfants, satisfaits d'être sortis, se contentent de regarder autour d'eux et de forcer leur père à s'arrêter devant chaque-boutique, ce que celui-ci fait avec une complaisance admirable.

Mais arrivés sur le boulevard du Temple, Dodolphe veut aller à droite pour voir les figures de cire ; Polyte veut qu'on tourne à gauche pour voir le Château-d'Eau.

Se sentant tiraillé des deux côtés, notre homme marié bonne d'enfants est fort embarrassé ; pour la première fois il ne peut contenter en même temps ses deux fils, mais il fait ce qu'il peut pour les mettre d'accord, en leur disant :

» — Mes amis.... nous ne pouvons pas aller » en même temps des deux côtés..... si cela se » pouvait, certainement je ne demanderais pas » mieux : vous savez bien que je n'ai pas l'ha- » bitude de vous contrarier.

» — Je veux voir les figures de cire, moi.... » dit le plus grand.

«— Je veux aller au Château... dodo, dodo, » na! » crie le plus petit, qui est rageur et commence à taper des pieds comme une grande personne; ce qui fait l'admiration de son père.

» — Non... nous irons par là... n'est-ce pas, » papa ?...

» — Non... par ici, petit pépère... »

Les deux mioches recommencent à tirailler l'auteur de leurs jours en s'attachant chacun à un pan de sa redingote.

Notre homme a envie de pleurer; mais enfin s'apercevant que s'il n'y met ordre, il va se trouver bientôt réduit à une veste, il prend une belle résolution, et, faisant une grosse voix, se met à crier :

«— Ah, corbleu, messieurs! si vous ne finissez pas, je vais m'en aller et vous laisser là
» tous les deux.... fichtre!.... et la garde viendra vous prendre... fichtre... et on vous arrêtera comme des mauvais sujets... ah! ah! et
» ce sera bien fait. »

Cette menace fait son effet. Les enfants se taisent pour un moment.

Enchanté d'être parvenu à se faire obéir, notre homme les emmène avec un certain air de fierté, regardant autour de lui pour jouir de l'effet qu'il a dû produire sur les passants.

On va se placer devant les figures de cire ,

mais cela ne satisfait pas les deux petits garçons, qui veulent entrer voir le spectacle. Le papa s'exécute. On entre dans l'intérieur de la baraque.

C'est la quinzième fois que cet homme respectable voit le spectacle des figures de cire, et entend l'explication des tableaux. On accorde des prix de vertu à des gens qui n'auraient pas la force de subir cette épreuve.

Après avoir vu les figures de Curtius, les enfants ont soif.

Le papa les mène dans un café et demande de la bière. On en apporte : les deux petits garçons y goûtent, font la grimace et crachent en disant :

« — Oh ! que c'est mauvais !.... c'est pas sucré !.... »

Le papa demande une limonade ou de l'eau

sucrée qu'il donne à ses enfants, et quoiqu'il n'ait pas soif, il avale tout le contenu de la bouteille de bière, afin de ne l'avoir pas fait venir inutilement ; l'amour paternel rend capable de tout.

En sortant du café, les enfants veulent voir Polichinelle. On s'arrête devant une maison de toile.

Cette fois les deux bambins ne demandent pas à entrer dans l'intérieur, ils ont déjà deviné que le plus amusant se passe à la porte.

Mais comme ils se trouvent derrière des tourlourous, des bonnes, des flâneurs de toute espèce en vestes, en blouses et même en habits, qui viennent aussi regarder Polichinelle, ils se mettent à crier :

« — Papa..... porte-moi.... papa... bras,
» bras! »

Notre homme marié se baisse, entoure chacun de ses fils avec ses bras, les élève ainsi à la hauteur de ses épaules, et, dans cette position, se trouve avoir le nez dans le fond des culottes de ses mioches, lesquels n'ont pas encore appris à se contenir en société. Tout n'est pas rose dans la paternité.

Et ce cher monsieur, qui ne voit plus rien que les deux fonds de culotte de ses fils, est encore obligé de leur expliquer le spectacle et de répondre aux questions que ceux-ci ne cessent de lui adresser.

« — Papa, qu'est-ce que c'est donc que ce » vilain-là.... qui secoue la tête et qui veut bat- » tre Polichinelle?

» — Mon fils, c'est le commissaire.

» — Tiens!.. il a deux grandes cornes sur la » tête .. et une queue rouge.

» — S'il a une queue rouge, ce n'est pas
» le commissaire...... c'est le diable, mes en-
» fants. »

» — Papa, à cause de quoi donc que le dia-
» ble veut battre Polichinelle ?

» — Mon ami, c'est que probablement Poli-
» chinelle n'aura pas été sage, qu'il aura refusé
» de manger sa soupe et qu'il n'aura pas voulu
» apprendre par cœur la fable du Renard et du
» Corbeau.

» — Papa,.. c'est donc le diable qui apprend
» des fables à Polichinelle..... c'est donc son
» maître d'école ?

Le papa, confondu par la profondeur de cette réflexion, faite par monsieur Dodolphe. qui vient d'avoir six ans, promène ses regards sur les personnes qui sont autour de lui, comme pour trouver dans les figures une expres-

sion d'admiration qui réponde à celle qu'il éprouve en ce moment pour son fils. S'apercevant que personne ne prend garde à lui, notre homme se décide à répondre, mais très-haut, et en cherchant à fixer l'attention du public :

« — Mon cher Dodolphe, le diable n'est pas » maître d'école ; certainement ce serait à tort » que vous lui attribueriez ces fonctions... ces » fonctions..... d'autant plus..... ces fonc- » tions.... »

Ici, le papa, qui a de la peine à trouver ce qu'il veut dire, se met à tousser comme s'il avait avalé une arête, après quoi il reprend :

» — Mais de tout temps le diable est inter- » venu... *intervenit*, pour punir les petits polis- » sons, les drôles qui ne sont pas sages... Voi- » là ce que j'ai voulu vous faire entendre tout-à- » l'heure en employant une figure métaphori- » qûe... hum... hum!...

» — Papa, qu'est-ce que c'est donc que cet » homme en grande robe noire, avec de la fa- » rine dans les cheveux, qui vient quand le dia- » ble s'en va et qui se dispute avec Polichi- » nelle?

» — Oh! pour cette fois, mon fils, c'est le » commissaire.

» — Qu'est-ce que c'est qu'un commissaire, » mon papa?

» — Mon fils, c'est un homme qui est chargé » de rétablir l'ordre et la paix.

» — Pourquoi donc alors qu'il se dispute et «qu'il se bat à coups de bâton avec Polichi- » nelle? »

Nouvelle marque d'admiration du papa, qui commence à soupçonner qu'il porte sur ses épaules un petit Voltaire, et qui répond enfin :

» — Mon fils, c'est que probablement Poli-
» chinelle se sera refusé à payer ses contribu-
» tions ou qu'il aura mis des pots de fleurs sur
» ses fenêtres, malgré les ordonnances de po-
» lice.

» — Ah! ah! voilà Polichinelle qui est tué
» par le commissaire...

» — Ceci, mon fils, est une preuve de la jus-
» tice divine, qui veut que tôt ou tard les mau-
» vais sujets reçoivent le châtiment dû à leur
» inconduite...

» — Ah, non... Polichinelle se relève : il tue
» le commissaire...

» —C'est que probablement ce commissaire-
» là avait deux poids et deux mesures, et que la
» Providence aura voulu le punir par la voie de
» Polichinelle.

» — Papa, papa, le commissaire n'est pas

» mort.... il reprend le bâton... il tue Polichi-
» nelle! ..

» — Alors, mon fils, c'est que décidément
» Polichinelle est un misérable, et que c'est lui
» qui se sera mal conduit avec quelque sergent
» de ville....

» — Papa, papa!.... Polichinelle n'est pas
» mort... le voilà qui reprend le bâton... et qui
» tue le commissaire!..... Oh! comme il tape
» dessus. »

Le papa commence à trouver assez difficile d'expliquer à ses enfants la morale de la pièce jouée par les marionnettes; mais en ce moment il est pris par un éternuement qui le tire d'un embarras pour le jeter dans un autre; car lorsqu'on vient d'éternuer, vous savez que l'on éprouve assez ordinairement le besoin de se moucher, cela est surtout indispensable aux personnes qui prennent du tabac.

Notre homme, après avoir éternué, donnerait tout au monde pour pouvoir prendre son mouchoir dans sa poche. Mais trouvez donc le moyen de fouiller à votre poche quand vous tenez un petit garçon sur chaque bras!

Le papa d'Adolphe et d'Hippolyte se décide à ne point se moucher; c'était le seul parti qu'il eût à prendre dans la position où il se trouvait.

Bientôt une dispute s'élève sur les épaules de l'homme marié : messieurs Dodolphe et Polyte s'arrachent mutuellement des mains un bâton de sucre d'orge; les cris, les tapes accompagnent la querelle.

Vainement le papa fait entendre ces mots :

« — Eh bien, messieurs, avez-vous fini là-
» haut?... Est-ce que je vous tiens en l'air pour
» que vous vous battiez?...

» — C'est lui qui m'a pris mon *susuc!*...

» — C'est lui qui est un gourmand...

» — C'est lui qui mange tout...

» — Ne l'écoutez pas, papa ; je cassé le mor-
» ceau en deux, je lui en ai donné la moitié....

» — Papa, il a gardé le plus long...

» — C'est pas vrai... il dit ça parce qu'il a
» déjà croqué la moitié du sien... »

Pour mettre fin à la querelle, notre homme prend le sage parti de déposer ses deux fils à terre.

Alors ceux-ci crient plus fort et veulent de nouveau voir Polichinelle, qui maintenant se bat avec un chat, lequel a remplacé le diable et le commissaire.

Mais le papa, que la séance a fatigué, ne se

sent pas de force à tenir de nouveau ses deux fils sur ses bras. Il les emmène, et, pour les calmer leur achète du pain d'épice, puis des brioches, puis des pommes, puis des tablettes de chocolat... et leur fait boire du coco.

Monsieur Dodolphe, qui est le plus âgé, ne se tient pas toujours tranquille près de son père. A chaque instant il lâche la main de l'auteur de ses jours pour aller regarder une image, ou voir jouer au bouchon et aux billes.

Parfois le petit Polyte veut aussi courir et aller tout seul comme son frère.

Alors, le malheureux père est bien embarrassé ; obligé de courir en même temps après ses deux fils qui n'ont pas pris le même chemin, il se heurte, se cogne dans les passants ; il reçoit des sottises de l'un, des coups de coude de l'autre ; mais il ne fait pas attention à tout cela ; bienheureux si, après s'être mis en nage,

il parvient à rattraper ses deux fugitifs et à les ramener avec lui !

Bientôt il s'aperçoit que son fils aîné a le nez écorché et l'œil presque noir, quoique habituellement il l'ait bleu ; que monsieur Polyte, le plus jeune, a perdu tout un morceau de sa veste, et que son pantalon est fendu au genou.

« — Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écrie le papa ; « je ne vous ai pas perdu de vue un » instant, et vous vous présentez devant moi » avec des *deficit*, des *horions* !...

» — Papa, c'est un grand qui jouait au bou- » chon qui m'a donné un soufflet sur l'œil, en » me disant que je marchais dans son jeu, que » je l'empêchais de gagner...

» — Papa.... c'est une vieille femme qui avait » un chien ; j'ai voulu le caresser, il a sauté après

» moi et m'a emporté un morceau de ma veste, » et en me sauvant je suis tombé sur mes ge- » noux.

» — Eh bien ! c'est gentil ; nous aurons de » l'agrément en rentrant. Qu'est-ce que votre » mère va me dire?... Diables d'enfants, que je » ne puis jamais ramener à la maison en bon » état !

» — Papa, porte-nous...

» — Papa, porte-moi...

» — Ah! fichtre non, par exemple ; vous » allez marcher, mes gaillards ; je vous ai por- » tés assez longtemps devant Polichinelle... » D'ailleurs, ce n'est pas la peine de demander » à vous promener, si vous voulez continuelle- » ment que je vous porte.

» — Papa..., c'est encore bien loin... chez » nous...

» — Non..... trois cents mètres..... envi-
» ron....

» — Qu'est-ce que ça veut dire, papa?...

» — Ma foi !... cela veut dire. . C'est un mot
» grec, voyez-vous, mes enfants; et quand vous
» saurez le grec, vous comprendrez tout cela
» comme père et mère.

» — Je suis las... Hi, hi, hi...

» — J'ai mal aux pieds...

» — Allons, Polyte, allons, Dodolphe, mon-
» trez que vous êtes de petits hommes... ne
» vous faites pas traîner comme des enfants...

» — Alors chante-nous une chanson...

» — Ah! oui, papa. Malbrouck... tu as pro-
» mis de nous l'apprendre.

» — Eh bien! j'y consens... Je vais vous

» chanter la romance de Malbrouck; mais vous
» répéterez avec moi... Faites bien attention....
» vous la chanterez ensuite devant votre ma-
» man et ça la flattera.

» — Oui, papa.

» — Oui, petit père. »

Le papa entonne d'une voix grave, tout en essayant de marcher en mesure, et en adoptant la prononciation usitée dans cette complainte :

« — *Malbrouck s'en va-t-en guerre... miro-*
» *ton, tonton, mirotaine* !

» Partez, messieurs..

Monsieur Dodolphe crie à tue-tête ce qu'il vient d'entendre.

Le petit Polyte se borne à marmotter entre ses dents :

« — *Toton... toton... tontaine... toton !* »

Le papa continue en faux bourdon :

« — *Ne sais quand reviendra! ne sais quand*
» *reviendra!...* — Allons donc, messieurs...

» — Ah! j'ai bobo au ventre...

» — J'ai encore soif, moi...

» — Non, vous n'avez plus soif... vous avez
» assez pris de choses... Allons ferme : « *Ne sais*
» *quand reviendra...* »

» — *Ne sais quand...* » Oh! papa, de la fran-
» gipane...

» — Taisez-vous, gourmand... Allons, mon-
» sieur Polyte : »

Le petit Polyte fait la grimace, se tient le ventre et se borne à marmoter :

« — *Miroton, mirotaine... toton...* J'ai bobo
» au ventre... *Mirotaine, toton...* »

Bientôt les deux enfants refusent de marcher.

Notre homme marié éprouve un moment de désespoir ; enfin il saisit ses deux fils avec une contraction nerveuse, et se remet en route en s'écriant :

« Ah! sapredié ! quelle promenade!... Ah!
» les petits drôles!...

» — Papa, » murmure Dodolphe, « tu ne chan-
» tes plus... Chante-nous donc Malbrouck.

» — Laissez-moi tranquille, polissons...

» — Ah! papa... tu n'as pas dit : *Miroton,*
» *mirotaine...* Vilain méchant papa! Je vas
» pleurer si tu ne chantes pas...

» — Ah! quel vaurien!... Allons, taisez-vous,

» ne pleurez pas... Vous m'éreintez..... c'est
» égal... *Il reviendra-z-à Pâques... miroton,*
» *ton, mirotaine... il reviendra-z-à Pâques, ou à*
» *la Trinité.* »

Enfin, ce monsieur rentre chez lui, et là il est grondé par sa femme, pour avoir laissé ses enfants attraper et déchirer leurs vêtements.

C'est bien naturel d'aimer ses enfants, il n'y a aucun mal à les promener; mais lorsqu'un homme marié prend exactement l'emploi d'une bonne d'enfant, il devient ridicule même aux yeux de sa femme, et c'est fort dangereux.

Car la plupart des femmes ne conservent de l'amour pour leur mari qu'autant qu'elles lui reconnaissent sur elles une supériorité, et le ridicule tue toutes les supériorités.



Le mari promenant sa femme.

V

Il est trois heures, on devait sortir à une heure ; mais Monsieur ne savait pas s'il devait ou non faire sa barbe, s'il mettrait un habit ou une redingote, s'il prendrait un gilet à châle ou un gilet droit : tout cela a mené jusqu'à trois heures.

Alors, Monsieur est prêt; il descend le premier en se dandinant, en se regardant, et assez satisfait de sa tenue.

Madame n'étant pas au bas de l'escalier en même temps que Monsieur, il se retourne, fait un geste d'impatience, lève la tête, et crie dans l'escalier :

« — Eh bien! est-ce que ce n'est pas pour » aujourd'hui!

» — Me voilà, mon ami; c'est que je cherche » mes gants.

» — Ah! bon, ce sont les gants... une autre » fois, c'est le mouchoir... J'aurais été bien » étonné si, au moment de sortir, on n'avait pas » oublié quelque chose. »

Madame arrive enfin; elle prend le bras de son mari tout en mettant ses gants. Monsieur dit à demi-voix :

« — Drôle de genre de mettre ses gants dans » la rue!...

» — Dame! tu me presses tant!

» — Comment! je te presse! c'est toi qui » voulais sortir 'il y a déjà deux heures, et qui » murmurais parce que je n'étais pas habillé. » Je te presse est très-joli. De quel côté allons-» nous?

» — Cela m'est égal.

» — Et à moi aussi.

» — J'irai où tu voudras.

» — Il faudrait pourtant tâcher de se déci-» der, et ne pas rester là au milieu de la rue » comme deux imbéciles... Je ne connais rien » de plus insupportable qu'une femme qui vous » répond toujours : — « Ça m'est égal.

» — Eh bien ! mon ami, allons aux Tui-
» leries. »

On se met en marche. Monsieur regarde les dames qui passent ou pense à ses affaires. On ne se dit pas un mot.

Quelquefois, en passant devant un magasin de modes ou de nouveautés, Madame a fait entendre cette exclamation :

« Ah ! le joli châle !..... ah ! le joli dessin de
» robe !... oh ! quel amour de chapeau !... »

Monsieur n'a pas entendu, ou il fait semblant de ne pas entendre ; ou, pour toute réponse, il daigne faire un petit grognement sourd, comme :

« — Hum... um... um... ou.... ou... oui... »

Mais il n'a garde de s'arrêter devant les magasins.

On arrive aux Tuileries. On va et on vient en long et en large, on n'échange pas un mot ; seulement, Monsieur bâille de temps à autre, ou respire comme s'il étouffait.

Au milieu d'une allée où il n'y a personne, Monsieur s'écrie tout-à-coup :

« — Ah çà ! c'est donc amusant de se pro-
» mener ici ?

» — Mais ne fallait-il pas aller quelque part ?

» — Mais il n'y a pas de nécessité de venir
» aux Tuileries.

» — Puisque tu n'as pas voulu dire où tu
» voulais aller...

» — C'est cela ; tu as choisi cet endroit parce
» que tu sais qu'il n'y a pas de promenade que
» je trouve plus ennuyeuse.

» — Oh ! du moment que vous vous prome-

» nez avec moi, cela vous ennuie..... ainsi, cet
» endroit ou un autre, ce serait absolument la
» même chose.

» — Allons, bon!..... les reproches!... c'est
» ça... Mais là, vraiment, est-ce que tu trouves
» quelque chose d'agréable à se promener au
» milieu de ce monde... de ces enfants qui vous
» jettent des balles ou des cerceaux dans les
» jambes?... Avaler de la poussière avec cela!..
» Cela t'amuse, toi!

» — Si vous me parliez, je ne m'ennuierais
» pas... mais vous n'avez jamais un mot à me
» dire...

» — Ma chère amie, quand on est sans cesse
» ensemble..... on ne peut pas avoir toujours
» quelque chose à se dire...

» —Si vous étiez avec une autre femme, vous
» feriez l'aimable, le gentil.

» — Elle ne me dirait pas des choses amères,
» piquantes....., elle ne bougonnerait pas sans
» cesse...

» — On bougonne ces messieurs parce qu'on
» leur reproche d'avoir l'air de s'ennuyer!...

» — Voyons, est-ce fini?

» — Est-ce que vous croyez m'empêcher de
» parler, à présent?...

» — Criez donc un peu plus haut pour nous
» faire regarder par les personnes qui passent...
» il ne manquerait plus que cela!...

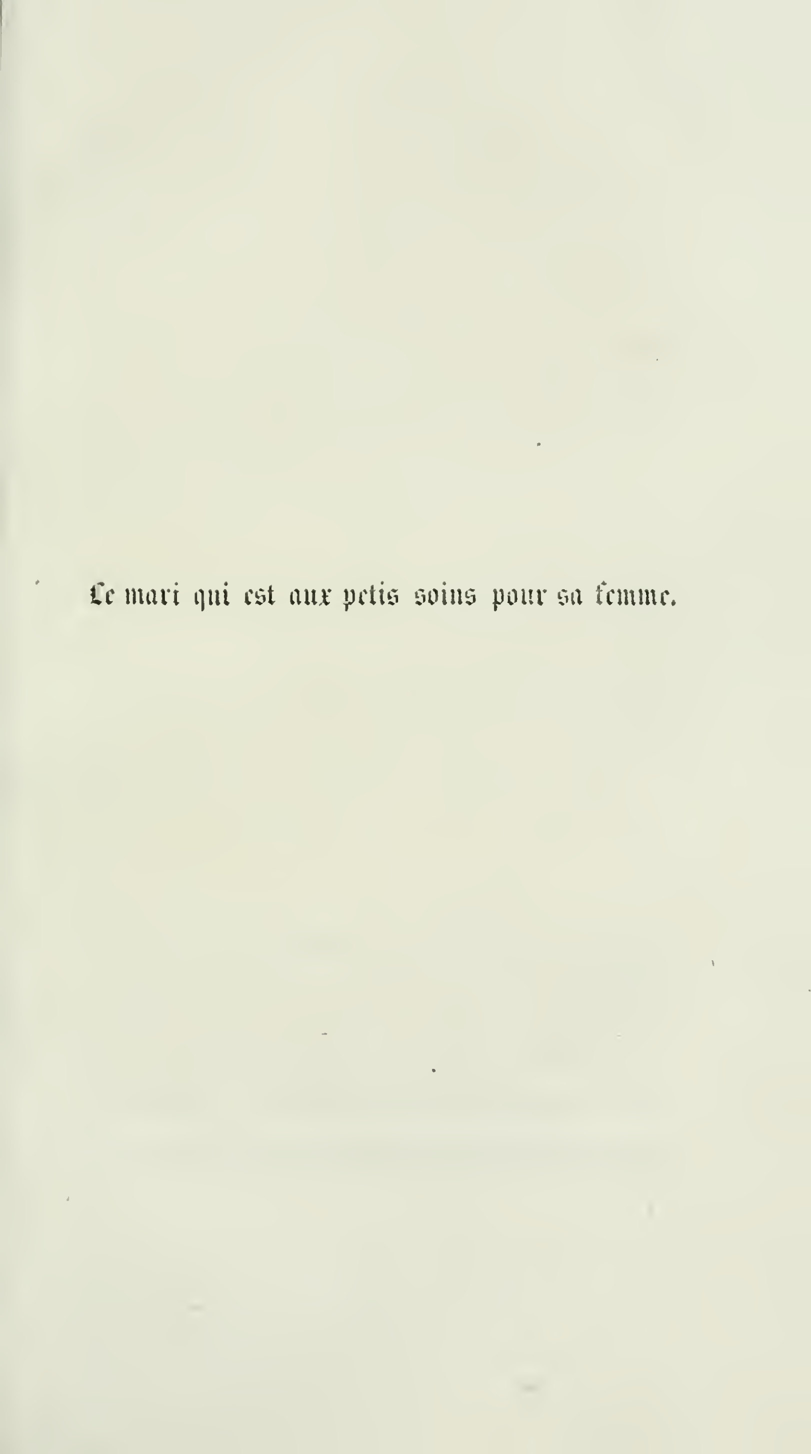
» — Si je veux crier, moi..... Est-ce qu'on
» s'occupe de nous?... Vous croyez toujours que
» tout le monde vous regarde!...

» — Si vous continuez, je vais vous quitter le
» bras...

» — Quittez-moi... cela m'est bien égal. »

Monsieur fait un pas d'arrêt... mais il réfléchit, et ne quitte pas le bras de Madame.

Et la promenade s'achève sans que l'on s'adresse de nouveau la parole.



Le mari qui est aux petis soins pour sa femme.

VI.

Vous le reconnaissez sur-le-champ : à la promenade, il donne la main à l'enfant quand il y en a ; il règle son pas sur celui de sa femme, il se dandine et se tortille presque comme elle; il tient l'ombrelle, il tient le sac quand Mad ame

en prend : il n'est pas deux minutes sans la regarder d'un air inquiet et presque amoureux, en murmurant :

« — Quand tu seras fatiguée, chère amie!...
» Si tu veux retourner, mon ange!..... Veux-tu
» prendre une voiture, Bichette?..... Si nous
» traversions? Bobonne : je crains que tu n'aies
» le soleil dans les yeux...

» Prends garde, voilà un ruisseau...

» Nous irons moins vite, si tu veux... »

Et une foule d'autres petites phrases de ce genre, lesquelles, pour l'ordinaire, n'obtiennent pour toute réponse qu'un mouvement d'impatience avec un haussement d'épaules assez peu sensible.

Quand ce monsieur mène sa femme au spectacle, il lui fait essayer cinq ou six places avant de la laisser se fixer à une....

« — Ma bonne, tu n'es pas bien ici... il y a
» de grands chapeaux devant toi..... allons là-
» bas, tu verras mieux.

» La banquette est bien dure ici..... passons
» de l'autre côté.

» Je ne veux pas que tu restes là...,. il vient
» de l'air par-derrière... tu attraperas une fraî-
» cheur... c'est très-dangereux. Allons ailleurs.

» Ah! il y a près de nous une dame qui a sur
» elle du musc..... des odeurs..... cela te ferait
» mal aux nerfs, je ne veux pas que tu restes
» là... »

La pauvre femme, fatiguée de ces pérégrinations dans la salle, finit par se cramponner à une place et n'en bouge plus, en disant :

« — En voilà bien assez ; je reste ici..... je
» suis lasse de courir toutes les places.

» — C'est pour que tu sois bien, ce que j'en » fais. Veux-tu un petit banc?

» — Non...

» — L'ouvreuse, apportez un petit banc à » Madame. Veux-tu un coussin sous toi?

» — Mais pour quoi faire?..... est-ce que je » suis un enfant?

» — L'ouvreuse, tâchez donc d'avoir un cous- » sin pour ma femme.

» — Veux-tu que je ferme le carreau de la » loge?...

» — Comme tu voudras.

» — As-tu trop chaud?

» — Non.

» — Je vais le fermer.

La pièce est commencée; madame serait bien aise d'écouter les acteurs; mais, au milieu d'une scène intéressante, son mari lui dit :

« — Tu es pâle... tu n'es pas malade?

» — Moi! pas du tout!...

» — Est-ce que tu souffres quelque part?

» — Mais, mon Dieu, non; je ne souffre » nulle part! Quelle idée de vouloir que je sois » malade!

» — Je ne le veux pas, ma biche, bien au » contraire... mais si tu avais mal quelque part, » il vaudrait mieux me le dire et nous en aller... » tu pourrais rester par complaisance et tu aurais » grand tort...

» — Ce que je voudrais, ce qui me ferait grand » plaisir, ce serait que tu voulusses bien me lais- » ser entendre la pièce.

» — Je ne t'empêche pas d'écouter la pièce, » il me semble. C'est égal, ça me fait de la » peine de te voir pâle comme cela.

Quand ce monsieur dîne en ville avec sa femme, il ne la perd pas de vue, et serait-il à l'autre bout de la table il ne manque pas alors de lui crier :

» — Chère amie, ne mange pas de cela ça ne » te vaut rien.... tu sais que les anchois te sont » contraires.

» Ne prends pas de homard, c'est trop lourd » pour toi... si tu acceptes du saumon tu auras » tort.

» Ah! monsieur, je vous en prie, ne versez pas » de madère à ma femme, ça lui ferait du mal, » je connais parfaitement son estomac...

» Ah! chère amie, si tu en bois tu me feras » de la peine...

Madame impatientée par les soins que son mari prend de sa santé, fait une moue très-prononcée, et ne mange rien du tout parce que la contrariété qu'elle éprouve lui ôte l'appétit.

Pendant ce temps, Monsieur mange comme quatre et boit de tous les vins.

Va-t'on au bal, c'est une autre histoire : d'abord Monsieur inspecte la toilette de Madame:

« — Cette robe-ci est trop décolletée, tu au-
» rais froid..... celle-ci te serre trop...... elle te
» gêne.... elle doit te gêner.

» — Mais je t'assure, mon ami, que ma robe
» ne me gêne pas du tout.

» — Oh! les femmes ne veulent jamais en
» convenir.... mais elles se font beaucoup de
» mal en se serrant trop la taille, et puis arri-
» vent les maladies.

» On se dit souvent :

» Tiens, madame une telle est morte de la
» poitrine.... c'est singulier... elle était si bien
» faite...... si fraîche... on n'aurait jamais cru
» qu'elle fût poitrinaire.

» Mais on ne devine pas que c'est en voulant
» se faire une taille trop mince que cette dame
» s'est comprimé l'estomac et attaqué les pou-
» mons.

» — Mon ami....... vous voyez bien que l'on
» peut passer le doigt dans ma ceinture.... cela
» vous prouve que je ne suis pas gênée.

» — Oh ! oui, passer le doigt.... à vous en-
» tendre, on peut toujours passer le doigt, parce
» que vous retenez votre respiration.

» Ma chère amie, tu serais bien aimable en
» mettant une autre robe..... je serais malheu-

» reux toute la soirée si je te voyais au bal avec » cette robe-là. »

Pour en finir, Madame consent à mettre une robe qui ne lui plaît pas autant, et déjà cette contrariété l'empêchera de goûter au bal tout le plaisir qu'elle se promettait, car toute la nuit elle pensera à cette robe qui lui allait si bien, et que son mari lui a fait quitter.

Quand on est au bal, au lieu de laisser sa femme se livrer au plaisir de la danse et de chercher de son côté à se procurer le plus d'agrément possible, notre mari ne perd pas de vue son épouse ; ne croyez pas que ce soit par jalousie, non, le mari aux petits soins n'est pas jaloux; il est persuadé que sa femme l'adore, parce qu'elle sait qu'elle n'en trouvera pas deux comme lui pour les prévenances et les attentions.

Mais là comme partout il va exercer sa touchante sollicitude.

Il se promène de long en large dans le salon où sa femme est assise. A peine a-t-elle dansé une contredanse qu'il accourt à elle :

» — Tu as bien chaud, chère amie.

» — Mais non... pas trop.

» — Si, oh! tu as très-chaud, est-ce que tu
» danses l'autre quadrille?

» — Certainement, je suis engagée:

» — Je suis fâché que tu aies accepté... tu
» aurais dû te reposer un peu. »

Après la contredanse suivante, à peine Madame a-t-elle été ramenée à sa place par son cavalier, que la figure de son mari lui apparaît et se pose près d'elle, comme ces ombres que

par le prestige de la fantasmagorie on voit tout-à-coup surgir devant soi.

» — Comme tu es rouge, ma bonne, » dit notre mari aux petits soins, de l'air inquiet d'une mère qui, en tâtant le pouls à son enfant lui trouverait la fièvre.

Madame, qui trouve la remarque au moins superflue, tâche de sourire en répondant :

» — Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on soit rouge quand on vient de danser ?

» — Oui, mais c'est que je ne t'ai jamais vue » aussi rouge que cela. »

Madame se penche vers une femme assise près d'elle, et lui dit tout bas :

» — Est-ce que j'ai des couleurs extraordi- » naires.... est-ce que j'ai l'air d'une écrevisse?

» — Mais non, vous êtes fort bien, votre mari
» ne sait ce qu'il dit. »

Bientôt un jeune homme qui est parvenu à saisir des glaces en apporte une à l'épouse de l'homme aux petits soins.

Celle-ci accepte la glace et se dispose à la manger, lorsque son mari la lui prend des mains en disant :

» — Oh! par exemple, ma chère amie, tu ne
» mangeras pas cela.

» — Mais pourquoi donc? c'est une glace.

» — Je le vois bien, c'est pour cela que je ne
» veux pas que tu en avales une parcelle, tu as
» trop chaud, cela te ferait du mal.

» — Mais toutes ces dames viennent de dan-
» ser aussi et elles mangent des glaces, cepen-
» dant.

» — Que ces dames fassent ce qu'elles vou-
» dront, cela ne me regarde pas. Mais toi, c'est
» différent, je connais ton tempérament......
» Une glace!.... oh! non pas..... ce serait une
» imprudence impardonnable....... Veux-tu du
» punch?

» — Vous savez bien que je ne bois jamais
» de punch, monsieur, que je ne puis pas le souf-
» frir, tandis que j'aime beaucoup les glaces.

» — Ça ne te vaut rien. »

Et Monsieur se met à manger la glace destinée à sa femme, et il se promène devant elle, en la savourant, et il ne se gêne pas pour dire :

» — Elles sont excellentes!..... bien frap-
» pées! »

Un peu plus tard l'orchestre a fait entendre le prélude d'une délicieuse valse de Strauss

Madame aime passionnément à valser et s'en acquitte avec autant de grâce que de mesure. Elle vient d'accepter le bras d'un jeune cavalier qu'on lui a dit être un fort bon valseur.

Tous deux s'élancent, ils ont déjà fait le tour du salon et obtenu les suffrages des spectateurs lorsque notre mari apercevant sa femme en train de tourner, court après elle au risque de se faire bousculer, par tous ceux qui se livrent au plaisir de la valse, et la saisissant par le bras, la force, elle et son cavalier à s'arrêter, et lui dit, d'un air toujours aimable :

« — Qu'est-ce que nous faisons donc ? Y
» penses-tu ?... toi, valser... oh ! mais je suis
» là heureusement pour t'empêcher de faire
» des folies !

» — Mais, monsieur, vous savez bien que
» j'aime beaucoup la valse... que cela ne m'é-
» tourdit pas...

» — Cela ne t'étourdit pas, c'est possible ; » mais cela te ferait beaucoup de mal... Tu se» rais malade demain... j'ai consulté plusieurs » médecins ; ils m'ont dit que la valse était con» traire aux femmes nerveuses, et tu es essen» tiellement nerveuse, ma bonne amie...

» — Quelques tours seulement, monsieur, » et puis nous cesserons, » dit le jeune cavalier en s'adressant au mari.

« — Oui, rien que quelques tours, mon ami, » dit madame d'un air suppliant.

Mais Monsieur est inexorable, il prend sa femme par le bras, la ramène à sa place, et lui jette malgré elle sur ses épaules une pelisse... un manteau... un bournous... tout ce qu'il trouve sous sa main.

Madame enrage, mais elle n'ose rien dire. On ne se dispute pas devant le monde, et d'ail-

leurs, son mari a la réputation d'un homme si galant, si empressé près de sa femme, qu'on la croit excessivement heureuse. Elle tâche de dissimuler ses ennuis.

L'heure du souper approche; elle sait, par la maîtresse de la maison, que les dames seules seront à table; elle pourra donc manger ce qui lui plaira, sans avoir à redouter les observa-tfons de son mari.

Elle espère se dédommager au souper de ses contrariétés de la soirée, et puis les soupers lui plaisent; il y a des dames qui ne méprisent pas ce genre d'occupation.

Je n'y vois aucun mal; au contraire, j'estime infiniment les dames qui ont de l'appétit.

Mais un quart-d'heure avant le souper, notre mari arrive tenant sur son bras la pelisse de sa femme; il la lui jette sur ses épaules, en lui disant :

» — Ma Bichette, il y a une voiture en bas » qui nous attend.

» — Comment! vous voulez déjà partir ?

» — Déjà, il est bien assez tard.

» — Mais on va souper dans un moment.

» — C'est justement pour cela... tu pourrais » te laisser aller à prendre quelque chose... et » cela ne vaut rien de manger le soir... toi, sur- » tout, qui es délicate... tu sais bien que tu ne » soupes jamais... ni moi non plus.

» — Mais, monsieur, quand on a passé une » partie de la nuit, ce n'est pas comme quand » on se couche à onze heures.

» — Oh! c'est égal... je ne veux pas que tu » manges le soir; diable, et ta petite santé!... » viens, chère amie, la voiture nous attend. »

Monsieur entraîne Madame, qui a grande

envie de pleurer, et qui rentre chez elle en se disant tout bas qu'elle refusera désormais d'aller à la promenade, au spectacle, au bal, et de dîner en ville.

Pensez-vous qu'une femme soit bien heureuse avec un mari aux petits soins?

Mais heureusement l'espèce en est rare.

Le mari qui caresse sa femme devant le monde.

VII.

L'homme marié qui pousse les petits soins pour sa moitié jusqu'à cette obsession dont vous venez de voir un exemple, est un être parfaitement insupportable, et capable de donner des attaques de nerfs à la femme la moins susceptible de tomber en syncope.

Et croyez-vous que ce soit l'extrême amour que ce monsieur éprouve pour sa femme qui le fasse se conduire ainsi? Détrompez-vous.

Ce que Monsieur veut, c'est qu'on le cite pour le modèle des maris, pour un homme qui adore sa femme, qui ne s'occupe que d'elle, pour un phénix, enfin.

S'il aimait vraiment sa femme, il ne serait pas sans cesse après elle, comme les apothicaires après M. de Pourceaugnac.

Je range ces maris-là dans la classe des hypocrites.

Nous avons aussi ceux qui, devant le monde, mangent leurs femmes de caresses; qui ne peuvent pas être près de leur moitié sans lui prendre la taille, l'enlacer tendrement. Il y en a qui vont jusqu'aux baisers; il appliquent leurs lèvres sur le cou, sur la poitrine, sur les joues

de Madame; quelquefois ils vont jusqu'à la bouche. Puis ce sont des extases, des airs délirants, comme s'ils embrassaient leur femme pour la première fois.

Et, pendant ce temps-là, voyez-vous la figure que fait un tiers ou que font plusieurs tiers? On est toujours tenté de dire au mari :

« Pardon, je vous gêne; je m'en vais. »

Et si on s'en allait, si on le laissait seul avec sa femme, il serait bien attrapé, ce monsieur qui a eu l'air de vouloir la dévorer de caresses.

Outre qu'en se conduisant ainsi devant le monde on manque aux bienséances, à la décence, à la politesse et aux plus simples convenances, l'homme marié si caressant pour sa femme devant témoins, est ordinairement

d'une humeur très-maussade et quelquefois brutale dans son intérieur.

C'est un changement à vue, presque comme à l'Opéra.

Intérieur du mari qui caresse sa femme devant le monde.

VIII.

« Pourquoi le déjeuner n'est-il pas prêt ?...

Première question de ce monsieur quand il est levé, et qui est déjà prononcé d'un ton de fort mauvaise humeur.

» — Mais, mon ami, il n'est pas tard...

» — Pas tard! pas tard! Si je veux déjeuner » plus tôt, si j'ai faim... Mais on est si pares- » seux ici! Pourquoi a-t-on fait du café? Je vou- » lais du chocolat.

» — Il fallait me le dire, mon ami.

» — Il fallait me le demander.

» — Tu prends ordinairement du café.

» — C'est pour cela qu'aujourd'hui je voulais » changer... Cela ne vous donnerait pas beau- » coup de peine de me demander ce que je » veux...

» Qui est-ce qui a arrangé ce feu-là?... Il est » bien, il est gentil!... on ne sait pas seule- » ment faire le feu ici.

» Qu'est-ce que c'est donc que ce pain-là?

» — C'est du pain de gruau.

» — Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas le » pain de gruau... Vous le faites donc exprès » pour me contrarier? On a sonné, ce matin; » qui était-ce?

» — Ce jeune homme blond qui est déjà venu » deux fois pour te consulter pour savoir s'il » devait se marier. Tu as dit qu'il t'ennuyait, ce » monsieur; aussi, ce matin, je l'ai renvoyé en » lui disant que tu étais déjà sorti. »

L'homme marié fait un bond sur sa chaise et se tape sur les genoux avec colère, en s'écriant :

« — Mais qui est-ce qui vous avait priée de » renvoyer ce jeune homme... Vous ne faites » que des bêtises... Je voulais justement lui par- » ler aujourd'hui... j'avais un renseignement à » lui donner... Et on lui dit que je n'y suis pas!

» On se pendrait, ici, si l'on savait faire quelque
» chose qui me fût agréable. »

Et, dans sa colère, Monsieur ne voit pas qu'il appuie son coude sur sa tasse de café ; la tasse tombe, le café se répand sur sa robe de chambre ; cela redouble l'exaspération de notre mari, qui s'écrie :

« — Voilà ma robe de chambre perdue?...
» C'est votre faute, madame.

» — Comment, ma faute?... il ne fallait pas
» renverser votre tasse.

» — Il ne fallait pas me donner de l'humeur
» depuis ce matin...

» — Il n'y a pas besoin de vous en donner,
» vous bougonnez en vous éveillant.

» — Avez-vous fini vos sottises?... Prenez
» garde... Ne me poussez pas à bout...

» — Oh! mon Dieu! voilà que vous faites vos » airs furibonds. On voit bien que nous ne som- » mes pas devant le monde!

» — Veux-tu te taire?..

» — En société, vous me mangez de caresses, » pour qu'on me croie très-heureuse... Ah! si » l'on savait comme vous me traitez... quand » nous sommes seuls!

» — Veux-tu te taire?... (avec grincements de dents.)

» — Aussi, c'est étonnant comme cela me » fait plaisir les baisers que vous me donnez » ainsi devant le monde!

» — Si tu ne finis pas, je te jette ma tasse à » la figure!...

» — Vous en seriez capable, vilain monstre!

» — Ah! tu m'appelles monstre... Tiens! »

Et la tasse vole du côté de Madame, qui l'esquive en se penchant en arrière, mais qui n'esquive pas, toujours, le soufflet qui suit la tasse.

Pendant que Madame pleure, la sonnette se fait entendre ; la bonne annonce quelqu'un.

Alors Monsieur dit à sa femme d'un air menaçant :

« — J'espère que vous n'allez pas pleurer
» devant le monde !... Essuyez vite vos yeux...
» Sinon..... je recommencerai quand on sera
» parti. »

La visite arrive.

Monsieur a tout de suite pris un air riant, aimable, une voix douce et flûtée. La personne qui vient d'entrer dit à Madame :

« — Je vous trouve pâle... et les yeux rou-
» ges... Est-ce que vous avez été malade ? »

Monsieur ne laisse pas sa femme répondre ; il s'empresse de prendre la parole, et s'écrie :

« — Oh ! ce n'est rien... Elle a lu trop tard
» hier dans son lit... et ça lui fatigue les yeux. Je
» lui ai dit souvent :

» Ma minette, tu t'abîmes les yeux en lisant
» si avant dans la nuit ; mais on ne veut pas
» m'écouter...

» Et puis, voilà ce qui arrive... le lendemain
» matin, on est pâlotte, on a les yeux rouges...
» Mais elle deviendra plus raisonnable, elle me
» l'a bien promis. »

Et tout en disant cela, notre homme s'est rapproché de sa femme, dont il caresse les joues.

De tous les vices, le plus dégoûtant est l'hypocrisie ; car il tend à vouloir se faire honorer pour des vertus que l'on n'a pas.

Le voleur qui vous attaque sur le grand chemin vous dit franchement qu'il est voleur.

Le mari qui caresse sa femme devant le monde et la bat dans sa maison est plus vicieux que ce voleur-là.

La femme qui possède un tel mari, et qui reste fidèle à ses devoirs, mériterait qu'on lui élevât des statues, un autel, un obélisque, un arc-de-triomphe.

Le bonnet de coton.

IX.

L'homme marié qui porte des bonnets de coton se fait le plus grand tort dans son ménage, dans le monde, et dans la profession qu'il a embrassée.

Le bonnet de coton, surnommé vulgaire-

ment casque à mèche, a deux inconvénients bien graves, surtout pour des Français : il enlaidit et il donne un air ridicule.

Si vous êtes déjà laid, qu'est-il besoin de vous coiffer de manière à le paraître plus encore?

Vous allez me répondre :

« — On n'a pas de prétentions avec sa » femme. »

Voilà justement le tort de la plupart des hommes mariés, c'est de ne pas être coquets avec leurs femmes.

Si vous voulez que ces dames aient toujours de l'amour pour vous, faites au moins quelques frais pour leur plaire.

Vous ne voudriez pas être vu en bonnet de coton par votre maîtresse (si vous en avez

une) : pourquoi cela vous est-il indifférent, alors, d'être vu par votre femme quand vous portez cette coiffure?

Est-ce que vous pensez que votre femme ne sait pas aussi bien qu'une autre juger ce qui va bien et ce qui va mal?

Mais la plupart de ces messieurs sont chez eux dans un désordre qui n'est pas un effet de l'art. Ils ont l'air de se dire :

« Ah bah ! nos femmes nous trouvent tou-
» jours assez beaux ! »

Vanitas vanitatum! Omnia vanitas!

Vous vous trompez complètement, messieurs, ces dames ne vous trouvent pas toujours assez beaux.

Et, pour en revenir aux bonnets de coton,

proscrivez-les de votre domicile, ne transigez pas avec eux ; songez que cela touche à votre tête, et que, si une fois vous vous habituez à porter de ces choses-là, on vous jugera susceptible d'en porter une foule d'autres.

Et puis, quelle nécessité de ressembler à un melon?

Le mari tatillon.

X.

On naît tatillon, comme on naît homme de génie, mécanicien, musicien, poète, ou rôtisseur.

L'homme qui est tatillon étant garçon le sera encore plus étant marié. C'est aux femmes à prendre des informations.

Il est bien fâcheux que l'homme tatillon ne puisse pas se voir, s'examiner dons son ménage ; il est probable que cela le guérirait de sa manie.

Certainement on peut être tatillon et fort estimable du reste ; un mari tatillon peut adorer sa femme et ses enfants, faire honneur à ses affaires, monter sa garde exactement, et s'acquitter enfin de tous les devoirs que la société impose.

Mais dans son ménage il n'en sera pas moins un être insupportable, tracassier et ennuyeux.

Dès le matin, l'homme marié tatillon trouve moyen d'exercer son humeur désagréable, même avant de sortir de son lit :

« — Ma femme, mon mouchoir...... passe-
» moi mon mouchoir....... Il doit être sur la
» chaise contre le lit, près de toi. »

Madame, encore à moitié endormie, allonge le bras et donne un mouchoir à son mari.

Celui-ci va pour se moucher, mais il s'arrête, examine le mouchoir, et s'écrie :

« — Ce n'est pas à moi, cela..... Mes mou-
» choirs n'ont pas de bordure de couleur........
» C'est à toi.

» — C'est possible, mon ami.

» — Oui..... oui..... c'est à toi..... C'est-
» à-dire, tes mouchoirs ont une bordure bleue,
» celle-ci est brune..... Qu'est-ce que cela veut
» dire?

» — Ça veut dire que j'en ai aussi dont la
» bordure est brune apparemment.

» — Ah! tu en as comme cela!....... Depuis
» quand donc?

» — Depuis que je les ai achetés, sans » doute.

» — Et quand donc les as-tu achetés ?

» — Mon Dieu! je ne me rappelle plus au » juste l'époque.

» — C'est singulier... tu ne m'as pas dit que » tu avais acheté d'autres mouchoirs!

» — Je n'ai pas cru que ce fût une chose as- » sez importante pour qu'il fût nécessaire de » t'en faire part. Est-ce que je ne pourrai plus » acheter la moindre chose sans te demander la » permission ?

» — Je ne dis pas cela... Mais...... enfin, tu » vois bien que j'avais raison d'être étonné en » voyant un mouchoir avec des bordures bru- » nes. »

Monsieur sort du lit; il cherche ses pantou-

fles ; il ne les trouve pas sur-le-champ, il s'impatiente, il appelle sa domestique.

La bonne arrive.

Elle voit son maître dans un négligé très-décolleté ; mais les bonnes sont habituées à cela, et il est probable que ce n'est pas dangereux pour leur vertu.

« — Jeannette, où sont mes pantoufles?....
» Voilà une heure que je les cherche. »

La bonne montre à Monsieur des pantoufles placées contre le lit, derrière une table de nuit.

« — Les voilà, monsieur.

» — Ah ! les voilà... Mais pourquoi les avez-
» vous placées là ? Est-ce que c'est leur place
» habituelle ?

» — Dame! monsieur, j'ai cru bien faire en » les mettant sous le lit.

» — Est-ce que c'est là que je les dépose or- » dinairement le matin? C'est sous ce fauteuil, » contre la cheminée.

» Il ne faut jamais rien changer de place. » Une autre fois, faites-y attention. »

On s'habille; le déjeuner est servi. Madame prend son café, en lisant le journal; Monsieur fait des rôties devant le feu.

Mais bientôt il pousse le genou de sa femme, en lui disant :

« — Est-ce que tu as remis une bûche » au feu, hier au soir, après que je suis » sorti?

» — Une bûche, mon ami?... Comment?.... » Qu'est-ce que tu dis?

» — Il me semble que je ne te parle pas hé-
» breu, cependant! Quand je suis sorti hier au
» soir, à neuf heures, il y avait encore deux bû-
» ches au feu, une grosse et une petite ;
» c'était bien suffisant pour achever la soi-
» rée.

» Après cela, je ne t'empêche pas de faire un
» grand feu si tu as froid, mais c'est pour me
» rendre compte ; car ce matin je trouve bien
» encore la bûche du fond, mais voilà trois ti-
» sons devant. Pourquoi trois tisons, hein ! si tu
» n'as pas fait remettre une autre bûche ?

» — Ah ! mon ami, que tu m'ennuies avec
» tes tisons ! On a mis du bois, on n'en a pas
» mis, est-ce que je prends note de cela ? Je suis
» en train de lire un feuilleton qui m'intéresse,
» et il faut que tu m'interrompes pour un mor-
» ceau de bois ! »

Monsieur se tait ; il se contente de siffler un

petit air entre ses dents, ce qu'il fait quand il n'est pas content de ce qu'on lui a répondu Il continue de déjeuner, mais bientôt il murmure :

« — Ce lait-là n'est pas bon ; il n'y a jamais » de crême dessus, et encore la laitière en » donne moins qu'autrefois. Il me semble qu'on » pourrait avoir un pot qui ne servirait qu'à » aller chercher le lait ; alors on verrait bien » si la laitière donne juste la même mesure.

» Dis donc, Eulalie, a-t-on un pot pour » cela ? »

Eulalie ne répond pas ; elle continue de lire.

« — Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas » que j'ai raison ? En ayant toujours le même » pot, on verrait bien si on a son compte, » hein ? »

Madame répond avec colère, mais sans cesser de lire :

«— Oui! oui! on aura un pot ..... on en » aura dix pots, si tu veux, et laisse-moi tranquille!

» — Je ne te dis pas dix! je te dis un! Ce » n'est pas cher! On vend maintenant de fort » jolies tasses et des pots au lait en terre de » couleur, avec des reliefs.

» J'en ai marchandé; ça vaut douze sous. Je » te dirai où tu en trouveras.

» Ah! par exemple, voilà du beurre qui n'est » pas excellent! Combien paies-tu ce beurre-là, » ma chère amie?

» — Je n'en sais rien.

» — Comment, tu n'en sais rien!

» — C'est la bonne qui l'achète.

» — Mais je présume que tu comptes avec la » bonne ?

» — Eh ! sans doute ! Ah ! c'est trente-six » sous, je m'en souviens.

» — Tu n'en es pas sûre. Jeannette ! Jean- » nette ! »

La domestique arrive en mangeant un morceau sous le pouce.

« — Combien ce beurre-là, Jeannette ?

» — Trente-six sous, monsieur.

» — La livre ?

» — Dame ! ce n'est pas le quarteron, à coup » sûr !

» — Je pense bien que ce n'est pas le quarte-
» ron; mais ce pourrait être le kilo.

» — Qu'est-ce que c'est que ça, le pilo?

» — Je vous ai dit le kilo; c'est la nouvelle
» mesure; vous devriez savoir compter par kilo.
» Enfin, votre beurre est trop cher pour ce qu'il
» vaut.

» J'en ai mangé avant-hier en déjeunant chez
» un de mes amis; il ne le paie que trente-deux
» sous, et il est meilleur que celui-ci.

» — Monsieur a donc demandé le prix à son
» ami?

» — Pourquoi pas? »

Jeannette va s'éloigner; Monsieur l'arrête.

« — Qu'est-ce que vous mangez pour votre
» déjeuner, Jeannette?

» — C'est du restant de gigot, monsieur.

» — Ah!... Est-ce qu'il ne restait pas encore » du bœuf d'avant-hier?

» — Ah ben! par exemple, il y a longtemps » qu'il est fini! »

La bonne s'éloigne, tandis que Monsieur murmure :

« — Il me semble bien qu'il devait encore » rester du bœuf. »

Quand vient le moment où l'on fait l'appartement, Monsieur se trouve sans cesse devant le balai de la domestique ; il vient voir si elle ne laisse pas de poussière dans quelque coin, si elle a bien essuyé chaque meuble.

La servante, que cela impatiente, a l'habitude de pousser ses ordures dans les jambes de son bourgeois.

Si Monsieur sort avec Madame, il examine toutes les parties de la toilette de sa femme.

« — Tu vas mettre cette robe-là ?

» — Oui, mon ami.

» — Elle ne te va pas bien de la taille... Ah! » tu prends ton chapeau lilas?

» — Sans doute.... Est-ce qu'il n'est pas » joli ?

» — Si fait, il est joli..... mais je n'aime » pas le bouquet qui est dessus...... Tiens! » tu as ôté la dentelle de ton châle! pour- » quoi donc ?

» — Parce qu'elle était trop belle pour le » châle, qui maintenant est un peu passé.

» — Je t'assure qu'il était beaucoup mieux » avec de la dentelle. »

Grâce aux observations de son mari, madame recommence sa toilette, et finit quelquefois par ne plus vouloir sortir, parce qu'elle a pris de l'humeur.

Madame a dit à Monsieur qu'elle voulait s'acheter deux ou trois robes d'été. Monsieur n'a rien répondu ; mais le lendemain il rentre en rapportant trois pièces d'étoffes pour robes, qu'il vient d'acheter pour sa femme. Il les lui donne en lui disant :

« — Hein ! j'espère que je suis galant. »

Madame feint d'avoir l'air content pour ne point désobliger son mari ; mais les robes qu'il a achetées ne sont pas de son goût ; elle n'en aime ni le dessin ni la couleur ; elle voudrait déjà qu'elles fussent usées, pour en avoir d'autres.

Si elle avait acheté ses robes elle-même, elle

les aurait choisies plus jolies, et les aurait sans doute payées moins cher.

Quelque temps avant le moment du dîner notre homme marié tatillon ne manque pas d'aller fureter dans la cuisine ; il découvre les marmites, les casseroles ; il goûte aux ragoûts, il appelle la cuisinière :

« — Q'est-ce que c'est que ça ?

» — Une fricassée de poulet, monsieur.

» — Est-ce que vous avez mis des champi-
» gnons dedans ?

» — Certainement, monsieur.

» — C'est singulier, je n'en trouve pas.....
» Ah ! si, j'en aperçois... Avons-nous de la soupe
» grasse aujourd'hui ?

» — Oui, monsieur, puisque voilà le pot-au-
» feu.

» — Ah! c'est juste... Mais vous mettez trop » de légumes dans votre pot, cela nuit au bouil- » lon. Combien mettez-vous de carottes dans » votre marmite ?

» — Ah ! ma foi, monsieur, est-ce que je me » rappelle le compte ? Je mets ce que l'on me » donne ! Est-ce qu'il faut compter les carottes » à présent ?

» — Ça vaudrait mieux... Je gage qu'il y en » a au moins six.

Et Monsieur découvre la marmite, regarde dedans, et cherche à compter les légumes ; et la cuisinière, qui enrage de voir sans cesse son maître dans sa cuisine, a bien envie de lui attacher un torchon à son habit.

Pendant le dîner, Monsieur a observé que sa domestique avait le nez rouge, que sa femme n'avait attaché sa serviette qu'avec une épingle

au lieu de deux, et que son chat avait un gros ventre.

Le soir, s'il vient du monde, Monsieur gronde la bonne si une personne de la société n'a pas essuyé ses pieds au paillasson ; il va regarder ce qu'on met de sucre dans les verres d'eau ; c'est lui qui reçoit le chapeau et le châle d'une dame, qui va le mettre quelque part, en disant :

« — Soyez tranquille, j'ai mis tout cela en » sûreté. Quand vous partirez, souvenez-vous » de me le demander à moi ! »

Et quand la dame redemande son châle, on s'aperçoit que le chat s'est oublié dessus, parce que monsieur, qui veut tout faire mieux qu'un autre, a porté le châle dans une pièce où personne ne va, excepté le chat.

Et quand on est pour se coucher, Monsieur

court dans toutes les chambres faire sa revue, voir si tout est en ordre.

Il se relève deux ou trois fois pour s'assurer si la bonne a éteint sa chandelle, puis pour voir si les portes sont bien fermées.

Quand une domestique est entrée au service d'un homme marié tatillon, elle ne fait pas un long séjour chez lui. Bientôt elle lui demande son compte, et s'en va.

Mais la femme de ce monsieur ne peut pas faire comme la domestique.

Le mari au spectacle avec sa femme.

XI.

Madame a envie d'aller au Vaudeville ; Monsieur lui dit, au moment de sortir pour aller au spectacle :

« — Ma chère amie, ce qu'on donne ce soir

» au Vaudeville ne me paraît pas devoir être » bien amusant. Allons aux Français, il me sem- » ble que c'est bien préférable.

» — Qu'est-ce qu'on donne aux Français?

» — *Le Mariage de Figaro.*

» — Nous l'avons vu et revu je ne sais com- » bien de fois.

» — C'est égal, c'est toujours amusant ; et » puis c'est si bien joué! Tiens, décidément, » nous allons aux Français. »

Madame n'insiste pas ; son mari a bien voulu la mener au spectacle, c'est déjà un grand effort qu'il a fait, elle veut lui témoigner sa gratitude en se laissant conduire au théâtre qu'il préfère.

On arrive au spectacle ; on se place dans une loge.

Madame est sur le devant, Monsieur à côté d'elle; mais au lieu de regarder sur la scène, il braque sa lorgnette sur toutes les dames qui sont dans la salle, et il tourne le dos aux acteurs et à sa femme.

La pièce se joue. Monsieur lorgne toujours en s'écriant de temps à autre:

« — Voilà une femme qui n'est pas mal.....
» mais les lumières... c'est bien trompeur... En
» voilà une qui a de bien belles dents... mais
» quelle coiffure!.. quel air province!.. On est
» mal ici, on ne sait où mettre ses jambes... ses
» genoux... Ces loges sont trop petites... Ils
» ont la manie de faire des loges pour des nains.
» Je vais me mettre derrière... »

Monsieur passe derrière; il continue de lorgner.

Sa femme lui fait quelquefois des remarques sur le jeu d'un acteur; il lui répond:

« — Hein?... comment?... ah! ma foi, je » n'ai pas entendu!... »

Au bout de quelques instants, Monsieur se replace sur le devant, en s'écriant :

« — On ne voit rien du tout derrière ; ces » loges sont très-mal faites. »

Et il se remet à lorgner dans la salle, en faisant ses réflexions à sa femme, qui aimerait mieux entendre la pièce.

Pendant l'acte suivant, Monsieur a vu un de ses amis à l'entrée du balcon, et il va causer avec lui. Il revient comme l'acte finit, et ressort bientôt de la loge pour aller se promener au foyer.

Cette fois il reste plus longtemps dehors ; quand il revient, le quatrième acte est commencé.

Sa femme lui dit d'un ton un peu fâché :

« — D'où donc viens-tu?

» — Du foyer..... J'ai causé avec quelques
» connaissances...

» — Et je reste seule, moi !

» — Ah dame! ma bonne amie, je ne peux
» pas rester toute une soirée cloué à la même
» place, cela me donne des inquiétudes dans les
» jambes... et puis, quand je veux causer avec
» toi, tu ne réponds pas.

» — J'écoute la pièce, moi.

» — La pièce!.... eh, mon Dieu! nous la sa-
» vons par cœur, nous l'avons vue dix fois...

» — C'est si bien joué!

» — Oui, oui... mais je les ai tous vus là-de-
» dans... L'ouvreuse, l'ouvreuse... »

L'ouvreuse paraît à la porte de la loge.

« — Donnez-moi le journal du soir, le *Moniteur*, le *Messager*... n'importe... que j'aie quel- » que chose à lire. »

L'ouvreuse donne à Monsieur le journal.

Notre mari se met à lire, et l'acte s'achève sans qu'il ait un moment dit un mot à sa femme ou écouté une scène de ce qu'on joue.

Pendant l'entr'acte suivant, qui est le dernier, il veut absolument sortir pour acheter des oranges ; mais sa femme lui dit très-positivement qu'elle n'en veut pas. Il faut donc qu'il reste dans sa loge. Il se lève et se rassied à chaque instant ; il se remet à braquer sa lorgnette sur une assez jolie personne qu'il a aperçue dans une loge de face, et, pour mieux la regarder, tourne tout-à-fait le dos à sa femme.

On commence le cinquième acte, et Ma-

dame ne peut pas s'empêcher de dire à son mari :

« — En vérité, vous avez une singulière fa-
» çon de vous tenir au spectacle !... si des per-
» sonnes de notre connaissance vous voient me
» tourner le dos, elles doivent croire que nous
» faisons un triste ménage. »

Monsieur se retourne, et se met à regarder la scène, en murmurant :

« — Ah ! si tu te fâches ! alors, c'est diffé-
» rent. »

L'acte se joue... Monsieur ne bouge plus... Quand la pièce est finie, Madame se tourne vers son mari pour voir s'il est satisfait ; elle s'aperçoit alors que son époux dort profondément.

Madame pousse Monsieur, qui ouvre les

yeux, et tâche de paraître éveillé, en s'écriant :

« — Ah! bravo! bravo! ils ont joué supé-
» rieurement, je suis très-content. »

Et on rentre chez soi. Mais Madame se dit :

« — Il me semble qu'il aurait tout aussi bien
» pu me mener au Vaudeville. »

Le mari libertin.

XII.

Je ne vois pas trop pourquoi je fais une catégorie particulière de l'homme marié libertin, car, à bien peu d'exceptions près, ils le sont tous... plus ou moins.

On se dit toujours en se mariant :

« Oh! maintenant, c'est fini, je veux être
» sage... j'ai fait assez de folies... je connais le
» monde... Après tout, c'est toujours la même
» chose; aussi, je suis bien résolu à m'en tenir
» à ma femme. »

Quelques mois après, l'homme marié fait le gentil, le coquet, le séducteur, quand il se trouve avec une jolie femme ; il lance des œillades, pousse des soupirs, et risque même des déclarations... absolument comme s'il n'était pas marié.

Par exemple, ceux qui sont prudents s'abstiennent d'écrire des billets doux, ou s'ils sont obligés d'employer le style épistolaire, ils déguisent leur écriture, ne signent pas, ou signent un nom imaginaire, un nom de convention. *Verba volant, scripta manent.*

Presque tous ces messieurs prennent un joli petit nom que leur femme ne leur a jamais

connu, et dans les cercles où ils vont en garçon, dans les parties fines, chez les grisettes et les femmes entretenues, M. Dupont s'appellera *Arthur*, M. Benoît se nommera *Charles*, M. Durand se fera appeler *Isidore*, et ainsi de suite.

Le portier a toujours le mot, ces messieurs ne manquent pas de lui dire :

« — S'il vient des lettres pour M. Isidore,
» vous me les remettrez, mais quand je serai
» seul, jamais devant ma femme. »

Les hommes mariés savent aussi s'aider, se servir entre eux dans leurs petites intrigues galantes.

Ainsi, Monsieur a un rendez-vous pour le lendemain avec une jeune personne sensible avec laquelle il veut faire un petit dîner *extra* ou *intra muros*, en cabinet particulier.

Il va trouver un de ses amis, marié comme

lui, et dont le cœur s'enflamme aussi facilement que le sien. Il le prend à part et lui dit :

« — Demain, je dîne avec toi...

» — Comment, demain ?.. tiens, je ne savais » pas...

» — Ecoute-moi donc : demain il est censé » que je dîne avec toi chez le traiteur... un pari, » une partie arrangée..... tu comprends... J'ai » dit cela à ma femme, parce que demain je ne » veux pas rentrer dîner : y es-tu ?

» — Ah ! très-bien ! cela se trouve parfaite» ment, demain je dîne justement en ville.

» — Si tu avais le temps de passer chez moi » un moment, tu me parlerais de notre dîner » devant ma femme, et cela aurait l'air tout » naturel.

» — Très-volontiers, j'irai tantôt chez toi.

» — Merci, mon ami, à charge de revanche,
» entends-tu?

» — Parbleu! j'y compte bien. »

Et dans la journée l'ami va voir notre homme à bonnes fortunes, et ne manque pas de lui dire, quand sa femme est présente :

« — Ah çà, à demain, nous dînons ensem-
» ble : j'espère que tu ne l'as pas oublié.

» — Oui, oui, à cinq heures, à la Rotonde,
» je crois?

» — A cinq heures, mais bien précises.....
» heure militaire...

» Madame, je vous demande pardon de vous
» enlever votre mari demain; mais c'est un dî-
» ner d'hommes, arrangé depuis longtemps. Du
» reste, vous pouvez être tranquille, nous serons
» bien sages. »

Et madame a la bonté de répondre :

« — Je suis toujours tranquille quand je sais » mon mari avec vous. »

L'homme marié libertin est ordinairement peu de parole avec sa femme : il la contrarie rarement, il lui promet tout ce qu'elle veut... elle désire aller au concert, au bois de Boulogne, voir une pièce en vogue, passer une journée à la campagne, il lui répond toujours :

« — Oui, nous irons, je te mènerai là..... je » te le promets. »

Et les promesses se renouvellent sans cesse et ne se réalisent jamais. Quelquefois Madame s'impatiente et dit :

« — Voilà un siècle que vous me promettez » de me mener à la campagne. Il fait un temps » superbe, pourquoi n'irions-nous pas aujour- » d'hui ?

» — Aujourd'hui, je ne peux pas, j'ai affaire...
» deux hommes de loi à voir...

» — Eh bien, demain ?...

» — Ah, oui... Oh! mais non, je n'y pensais
» plus, c'est impossible : demain je vais à une
» assemblée de créanciers, il faut absolument
» que je m'y trouve.

» — Après-demain, alors? »

Forcé dans ses derniers retranchements, Monsieur répond :

« — Après-demain, c'est convenu.

» — Je m'habillerai de bonne heure. Nous
» partirons à midi, n'est-ce pas?

» — A midi, oui, ma chère amie. »

Le jour fixé, Madame s'est hâtée de faire sa

toilette ; elle est prête un peu avant midi, elle demande à la bonne où est son mari.

« — Monsieur est sorti avant onze heures, » mais il a dit qu'il ne serait pas longtemps » dehors. »

Madame attend.

Une heure s'écoule ; Madame se met à chaque instant à la fenêtre dans l'espoir de voir arriver son mari...

Une autre heure s'écoule... puis une autre encore... Madame n'a plus d'espérance.... elle ôte tristement son chapeau, et son châle, et sa robe

Enfin, sur les quatre heures, Monsieur arrive, tout essoufflé, tout en sueur, et les traits extrêmement fatigués.

« — Comment! tu n'es pas prête? » dit-il à sa femme.

« — Prête!... je l'étais à midi... je l'étais en-
» core il y a une heure; mais ne vous voyant
» pas venir, je me suis déshabillée.

» — Si j'avais su, alors, je ne me serais pas
» tant dépêché!...

» — Ah! vous vous êtes dépêché!... et vous
» arrivez à quatre heures quand nous devions
» partir à midi!...

» — Ce n'est pas ma faute si j'ai rencontré
» des personnes qui m'ont retenu.

» — Vous en rencontrez toujours de ces per-
» sonnes-là. Il valait mieux me dire que vous
» ne vouliez pas sortir avec moi, c'eût été plus
» franc, et je n'aurais pas eu la peine de m'ha-
» biller et de vous attendre.

» — Ah! tu vas quereller... crier, gronder!..
» alors je m'en vais... »

Et Monsieur prend son chapeau, et disparaît.....

Voilà comment se terminent la plupart des parties projetées avec l'homme marié libertin.

Quelquefois pourtant Monsieur n'a pu esquiver la sortie avec sa femme ; celle-ci s'est bien parée, elle tient le bras de son mari, elle en est toute fière ; la chose est assez rare, en effet, pour avoir du prix.

Mais à peine le couple a-t-il fait un petit bout de chemin, que Monsieur, paraissant frappé d'une idée subite, s'arrête en s'écriant :

« — Ah, mon Dieu !... et cet avoué qui m'at-
» tend !... il faut au moins que j'aille le préve-
» nir... C'est à deux pas d'ici... Tiens, ma
» chère amie, va toujours devant, tu tourneras
» à gauche sur le boulevard, et tu garderas le
» même côté... Je te rejoins tout de suite. »

Et avant que Madame ait eu le temps de répondre, son mari a disparu et l'a laissée seule au milieu de la rue. Elle se décide à aller toujours, en marchant doucement; elle prend bien le chemin que son mari lui a indiqué, elle garde la gauche des boulevards ; elle se promène ainsi pendant plusieurs heures, ne revoit pas son mari, et est obligée de rentrer seule chez elle.

Et le soir, Monsieur lui dit en rentrant :

« — Je ne conçois pas cela ! je t'ai cherchée » partout ! j'ai parcouru dix fois les boulevards, » et je ne t'ai pas retrouvée. »

Quand l'homme marié fait la cour à une dame qui est libre, celle-ci lui dit assez ordinairement :

« — Mais si votre femme savait que vous en » courtisez d'autres ! »

Et notre mari ne manque jamais de répondre :

« — Oh mon Dieu!... est-ce que ma femme
» s'occupe de cela?... D'abord elle est d'une
» mauvaise santé... presque toujours malade...
» alors vous concevez ..

» Pourvu qu'elle ait tout ce qu'il lui faut chez
» elle... qu'elle puisse se faire des tisanes... sur-
» veiller sa cuisine et gronder sa bonne, elle est
» heureuse. »

Mais ce que disent ces messieurs n'empêche pas ces dames de se porter fort bien, et de penser à toute autre chose qu'à des tisanes et à leur cuisine.

En vérité, en voyant tous les tracas, tous les frais d'imagination, toutes les craintes, toutes les courses, toutes les fatigues qui accompagnent le métier de mari à bonnes fortunes, on

se demande si ces messieurs-là ne seraient pas plus heureux en aimant leur femme.

Ne trouvez-vous pas qu'ils ressemblent à ces particuliers rebelles à la loi de la garde nationale, qui, pour échapper au billet du sergent-major et aux gendarmes qui poursuivent les réfractaires, passent leur temps à déménager, à changer de nom, de quartier, à se cacher, à se sauver... et qui se donneraient beaucoup moins de peine en montant tranquillement leur garde?

Le mari viveur.

XIII.

L'homme marié viveur passe dans le monde pour un bon enfant. Chacun dit en parlant de lui :

« — Connaissez-vous un tel ? Quel excellent

» garçon ! toujours de bonne humeur... Comme
» sa femme doit être heureuse! »

Est-il bien certain que sa femme ait un sort digne d'envie? Si elle habite la ville, il se passe peu de jours où son mari ne lui amène du monde à dîner; elle attend quatre personnes, il en a invité dix, et il le lui dit presque au moment de se mettre à table.

Madame est alors obligée de courir, d'aller, de venir, pour augmenter son menu; et pendant qu'elle se donne beaucoup de mal pour bien traiter les convives que lui amène son mari, celui-ci s'amuse, rit, fume, joue au billard ou aux cartes jusqu'au moment où Madame, bien fatiguée par le surcroît d'embarras qu'on vient de lui donner, annoncera à la compagnie que le dîner est servi.

A table, notre homme marié viveur est d'une humeur charmante, pourvu cependant que le

rôti n'ait pas brûlé, que le vin soit frais et le café bouillant. Si l'une de ces choses manque, il jurera assez énergiquement, en disant :

« — Ah ! c'est détestable, cela ! Ma chère » amie, il faudrait veiller une autre fois à ce » que l'on fît plus attention. »

Et la pauvre femme, qui depuis plusieurs heures n'a pas seulement trouvé le temps de se moucher répond avec douceur :

» — Oui, mon ami, c'est qu'on a été... un » peu pressé... mais cela n'arrivera plus. »

Après le dîner, Monsieur ne s'occupe qu'à passer gaîment la soirée avec ses amis. Tous les divertissements sont de son goût, même ceux qui exigent que l'on monte sur les meubles, que l'on décroche des rideaux, que l'on se jette de l'eau, que l'on mette tout sens dessus dessous.

S'il a un jardin, on peut y courir, y jouer, écraser les gazons, marcher dans les plates-bandes, dévaster les fleurs, cueillir les fruits, casser les branches ; notre homme est le premier à encourager ses amis, en leur disant :

» — Ah bah!... il faut s'amuser... Roulons-
» nous... faisons des folies!... sautons..... bri-
» sons!.... Tiens! il faut bien rire un peu! »

Et le lendemain Madame en aura pour la journée à réparer les dégâts commis dans son domicile.

Quand c'est dehors que notre viveur prend ses ébats sa femme est du moins tranquille chez elle, mais assez souvent, Monsieur rentre indisposé; il y a eu excès de dinde truffée, de champagne ou de punch.

Au lieu de dormir paisiblement, il faut que Madame fasse du thé, il faut qu'elle adminis-

tre à son époux une foule de choses... il faut enfin qu'elle passe la nuit à le soigner.

Et puis les viveurs ont fort peu de dispositions pour s'occuper d'affaires, pour travailler, pour gagner de l'argent enfin, ils ne savent que le dépenser.

Et quand un créancier vient, notre homme s'esquive bien vite en disant :

« — Adressez-vous à ma femme, moi, je ne » me mêle jamais de ces détails-là. »

D'après cela, dans un ménage où le mari est viveur, il me semble que c'est... Monsieur qui doit être très-heureux.

Le mari insouciant. — Le mari jaloux.

XIV.

Prenez garde, messieurs, l'insouciance ressemble beaucoup à l'indifférence, et les dames se vengent quelquefois d'un mari indifférent.

L'homme marié insouciant rentre, sort, s'ab-

sente, sans s'inquiéter jamais de ce que l'on fait chez lui.

Si la bonne lui dit :

« — Madame est sortie. »

Il fait seulement : « — Ah! » d'un air qui veut dire : C'est très-bien.

Plus tard, si on lui dit :

« — Madame n'est pas rentrée. » Ou : « ma-» dame dîne en ville, » il refait son « Ah! » et rien de plus.

Ne croyez pas qu'il s'informe à quelle heure Madame est sortie, où elle est allée, chez qui elle dîne; il ne lui vient pas à la pensée de faire une seule de ces questions.

Quelquefois, en arrivant chez lui à l'improviste, ce qui, du reste, n'est pas son habitude,

il y trouvera près de sa femme un jeune homme qu'il n'a jamais vu.

Celui-ci lui fait force salutations, auxquelles il répond avec une extrême politesse, et sa femme lui dit :

« — Tu ne connais pas monsieur?

» — Mais non...... non...... je cherche en » vain.

» — Nous avons vu monsieur chez madame » de B... il a eu la bonté de m'accompagner au » piano, et puis nous avons ensuite chanté un » duo.

» — Ah! très-bien, très-bien!... Je crois me » rappeler... monsieur a une fort jolie voix.

» — Monsieur m'avait demandé la permission » de venir faire quelquefois de la musique avec » moi, et quand tu es arrivé, nous allions enta- » mer un morceau.

» — Très-bien, faites, faites; que je ne vous » dérange pas. Monsieur est bien aimable de ve- » nir nous voir, je suis charmé qu'il te fasse » chanter, cela entretiendra ta voix, et la voix a » besoin d'être entretenue. »

Notre mari insouciant écoute pendant un moment la musique que sa femme fait avec ce monsieur, mais bientôt il les laisse ensemble, et va dans son cabinet vaquer à ses affaires.

Cependant le jeune homme, qui probablement a pris goût aux duos qu'il fait avec madame, vient tous les jours, quelquefois même les soirs.

Ne croyez pas que votre mari trouve cette assiduité extraordinaire, qu'il s'en inquiète, bien loin de là, il a tellement pris l'habitude de voir ce jeune homme près de sa femme, que lorsqu'il ne l'y trouve pas, il s'écrie :

« — Où donc est Arthur? ou Édouard, ou

» Alfred. Pourquoi n'est-il pas venu ?.... est-ce
» qu'il serait indisposé?.... As-tu envoyé chez
» lui? »

Et mille autres questions du même genre.

Si l'on va à la promenade, Madame prend le bras de son Sigisbé; Monsieur marche à côté, ou devant, ou derrière, il est toujours content.

Madame va au bal, au concert, au spectacle quand cela lui plaît et avec qui bon lui semble. Notre mari ne trouve jamais cela mauvais.

Madame sort souvent de très-bonne heure pour aller au bain ; elle rentre quelquefois accablée de fatigue et les joues très-colorées ou extrêmement pâles. Sa robe et sa collerette sont singulièrement chiffonnées.

Les domestiques remarquent tout cela, mais Monsieur n'y fait pas attention.

Monsieur a un emploi de mille écus, ou un commerce qui lui rapporte quatre à cinq mille francs par an. Avec cela, on ne donne pas un cachemire à sa femme, on ne lui achète pas de robes de velours.

Cependant Madame porte un cachemire, Madame a les bijoux les plus nouveaux, elle garnit ses robes avec de l'angleterre, et Monsieur ne lui dit pas :

« — Comment se fait-il que tu aies un cache-
» mire?..... avec quoi donc as-tu payé ces bi-
» joux? »

Et quelquefois la maison se monte sur un ton d'élégance, de luxe, qui n'est nullement en rapport avec le revenu du mari.

Et Monsieur ne dit jamais :

« — Ah çà, comment se fait-il que nous
» puissions faire toutes ces dépenses? »

Ici l'insouciance pourrait prendre un autre nom. Je ne veux pas dire celui que l'on pourrait donner à l'homme marié qui agirait ainsi.

Après le portrait de l'INSOUCIANT voici le portrait du JALOUX.

Quand un homme est marié, il devrait d'abord se poser ce dilemme :

« Ou ma femme me trompe ou elle ne me » trompe point. »

(Voilà une proposition dont on ne saurait contester la vérité.)

« Si elle me trompe, elle ne mérite pas que » je me tourmente, que je souffre, que je me » rende malheureux dans la crainte de perdre » son cœur.

» Si elle ne me trompe pas j'ai parfaitement » tort de la soupçonner. Ainsi dans l'une ou

» l'autre hypothèse, j'ai donc toujours tort d'ê-
» tre jaloux. »

Hein! il me semble que voilà un raisonnement *ad hominem*? Mais c'est absolument comme si je n'avais rien dit, et cela n'empêchera pas d'être jaloux, parce que ce sentiment-là ne raisonne pas.

Un homme marié qui est jaloux est malheureux et rend malheureux tout ce qui l'entoure.

La circonstance la plus futile en apparence fait naître dans son esprit mille soupçons. Alors il tourmente sa femme, il brusque ses enfants, il gronde sa bonne, il bat son chien, s'il en a un.

Quand on jouait à la loterie les personnes qui avaient cette passion trouvaient dans tout ce qu'elles voyaient, tout ce qu'elles entendaient, ou ce qu'elles rêvaient, un motif pour mettre tel ou tel numéro.

Avaient-elles rêvé chat, elles couraient mettre le 44 et le 88.

Rencontraient-elles un ivrogne, il fallait jouer le 77 et le 13.

Un fiacre passait, elles devaient mettre le numéro du fiacre, s'il dépassait quatre-vingt-dix, elles décomposaient le nombre, et trouvaient dedans un terne ou un quaterne.

Quelqu'un avait frappé au matin trois coups au plafond, c'était un avis de la Providence, et il fallait jouer le 3.

En regardant sur un mur, elles avaient vu des dessins bizarres qui formaient encore des numéros; en regardant les étoiles cela formait des numéros, dans le fond d'une tasse où l'on avait pris du café, elles apercevaient des chiffres; sur la neige, dans le sable, dans le feu, partout enfin, et dans tout, elles trouvaient des motifs pour mettre à la loterie.

Le jaloux est absolument comme étaient ces joueurs.

Sa femme a mal dormi, c'est qu'elle a quelque chose qui la préoccupe. Elle a rêvé tout haut; elle a parlé de monsieur un tel et du Grand-Turc; elle n'est pas amoureuse du Grand-Turc, mais elle doit l'être de monsieur un tel.

Madame se lève de bonne heure, et n'a pas fait de bruit, croyant son mari encore endormi, mais celui-ci qui ne dort jamais que d'un œil, lui dit :

« — Diable! tu prends bien des précautions » en te levant, ce matin?...... tu avais peur de » m'éveiller, à ce qu'il paraît.

» — Mon ami, puisque je te croyais endormi, » il me semble que ce n'était pas le cas de faire » du bruit.

» — Ah! sans doute, tu ne voulais pas m'é-

» veiller, un mari qui dort c'est plus commode,
» pourquoi donc te lèves-tu de si bonne heure,
» ce matin, qu'est-ce que tu as donc qui te
» presse?

» — Rien; mais je ne dormirais plus... d'ail-
» leurs, il est bien l'heure de se lever. »

Madame s'habille. Monsieur l'examine du haut en bas; il a vu d'un coup-d'œil toutes les parties de sa toilette; il s'écrie :

» — Pourquoi donc mets-tu cette robe-là au-
» jourd'hui, est-ce que tu sors?

» — Je n'en ai pas l'intention. Cette robe-là
» est de celles que je mets souvent pour rester à
» la maison.

» — Et ce bonnet?... on dirait que tu as des
» projets, aujourd'hui.

» — Comment? quels projets? est-ce que je
» n'ai pas l'habitude de mettre un bonnet.

» — Si... mais dans la manière de le poser il » y a quelquefois plus de prétentions. »

Madame hausse les épaules et ne répond plus.

Si Monsieur a un rendez-vous d'affaires, et que sa femme lui dise :

» — Mon ami, voici l'heure de ton rendez- » vous. »

Il répondra ;

» — Tu es bien pressée de me voir sortir. »

Si Madame sort, Monsieur compte les minutes. Il sait où elle doit aller, quelles emplettes elle doit faire, à qui elle doit parler : il a calculé ce qu'il lui fallait de temps pour tout cela ; il lui a tracé l'itinéraire de sa route; elle ne doit pas s'en écarter.

Si Madame reste dehors un quart-d'heure de

plus que le temps calculé par son mari, si on l'a rencontrée dans une autre rue que celles qu'il lui a dit de prendre, il en conclut que sa femme a des intrigues.

Si Madame ne mange pas à dîner c'est louche. C'est quelle a pris quelque chose dehors.

Si elle mange avec appétit c'est louche. Qu'a-t-elle fait pour avoir gagné cet appétit ?

Si elle veut aller à tel spectacle plutôt qu'à tel autre, c'est louche. Probablement elle a donné un rendez-vous à quelqu'un, et veut aller où elle espère rencontrer la personne qui l'intéresse.

Si elle refuse de sortir le soir avec son mari, c'est fort louche ; c'est qu'elle attend quelqu'un qu'elle veut recevoir quand elle sera seule.

Si elle engage avec instance son mari à ne pas sortir et à lui tenir compagnie, c'est très-

louche; c'est qu'elle veut éloigner tous les soupçons que son mari pourrait concevoir, et qu'en agissant ainsi elle espère bien qu'il sortira.

Si elle est froide et ne répond pas aux caresses de son mari, cela devient extrêmement louche, c'est quelle en aime un autre et que les caresses de son mari l'importunent.

Si elle est bien tendre, bien empressée, bien caressante, c'est encore bien plus louche; c'est un manége pour cacher à son mari l'amour qu'elle ressent pour un autre.

Si elle parle souvent de monsieur un tel, c'est toujours louche, cela prouve qu'elle pense souvent à ce monsieur. Si elle n'en parle jamais, c'est pour cacher son jeu. Si elle en dit du mal, c'est encore une malice pour que vous ne soyez pas jaloux de lui.

Et ainsi de suite!... Je pourrais aller comme cela très-longtemps; car vous voyez bien que c'est à l'infini, et absolument comme le joueur de loterie, qui dans tout voyait des numéros.

Au total, la jalousie est une fort triste chose; cela tourne quelquefois au tragique, à l'Othello!

Et il y a encore un fait bien avéré, c'est que la jalousie ne préserve de rien, et n'empêche rien. Quelquefois, au contraire, elle donne à une femme le désir de faire ce à quoi elle ne pensait pas, car rien n'aigrit comme l'injustice.

Et puis, un jaloux est ennuyeux; un homme ennuyeux est fort maussade, fort peu aimable, fort triste, et on prend l'habitude de se réjouir, quand il n'est pas là.

Heureux les maris qui ne le sont pas!...(je veux toujours dire jaloux).

Ce mari qui est ce que vous savez bien.

XV.

Cela ne change absolument rien à sa figure, à sa tournure, à ses manières, et à sa façon de s'exprimer.

Ab uno disce omnes.

LES MESSAGERIES.

***

Voulez-vous avoir une idée du continuel mouvement du monde qui va et vient, arrive, part, séjourne et revient visiter Paris? de la quantité prodigieuse d'étrangers, de provinciaux, de campagnards, qui se dirigent vers la

capitale de la France, parce que, pour les uns, c'est le seul endroit où l'on puisse faire fortune, parce que, pour les autres, c'est la seule ville où l'on dépense agréablement la fortune qu'on a.

Pour tous, Paris étant la huitième merveille du monde, il est assez naturel de vouloir la connaître, vu la difficulté que nous éprouverions à voir les sept autres.

Allez aux Grandes-Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, ou rue Montmartre, à votre choix, et vous aurez une idée de ce perpétuel mouvement d'entrées et de sorties, et vous verrez ces personnages de toutes les classes, de tous les âges, de tous les rangs.

Les figures, ordinairement, arrivent radieuses et partent souvent tristes et allongées; car si Paris est le séjour des illusions, il est encore le lieu des déceptions.

On n'y trouve pas tout ce que l'on croit y

rencontrer; les alouettes n'y tombent pas absolument rôties dans la bouche de ces naïfs campagnards qui se promènent par les rues, en ouvrant de grands yeux, et en soupirant de ne pouvoir posséder tout ce qu'ils admirent.

Il y a bien encore les messageries *Laffitte et Caillard*, et beaucoup d'autres entreprises de voitures, qui vous mènent quelquefois fort loin, quand elles ne vous versent pas en route; mais ce sont de ces événements auxquels doit s'attendre toute personne qui voyage.

On ne voit pas du pays sans qu'il en coûte quelque chose.

On ne s'instruit pas impunément; le métier de touriste est dangereux.

Revenons aux Grandes-Messageries, car c'est là que les scènes comiques, que les tableaux piquants, que les originaux abondent.

Vous n'y passerez point dix minutes sans avoir quelque chose à observer.

Et d'abord, figurez-vous une cour immense, beaucoup plus longue que large, allant de la rue Montmartre à la rue Notre-Dame-des-Victoires.

De chaque côté sont les bureaux où vous pouvez retenir vos places, quand il en reste encore pour l'endroit où vous voulez vous rendre: et il n'y en a pas toujours.

On voyage tant aujourd'hui, non-seulement pour ses affaires, mais encore pour son plaisir ou par ordonnance du médecin!

Quand les médecins ne savent plus qu'ordonner à leur malade, vous savez qu'ils leur conseillent de voyager.

Si vous entrez dans l'immense cour des mes-

sageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, vous passez sous une voûte, vous avez même le droit de passer sous trois voûtes; mais comme les voitures ne peuvent prendre que celle du milieu, les piétons se contentent ordinairement des deux autres.

A droite, se trouve l'administration; tout à côté, on voit le bureau des recouvrements; charmant bureau où vous ne rencontrerez presque jamais que des visages joyeux! où l'on est enchanté d'avoir affaire.

Car les Messageries ne servent pas seulement à voiturer des individus, elles se chargent aussi de transporter les produits les plus renommés des pays qu'elles desservent. Enfin elles font encore voyager l'argent, qui, plus heureux que les comestibles arrive toujours sans avaries.

Votre père, votre oncle, votre parrain peuvent

vous envoyer des groupes de numéraire, et cela vous fait autant de plaisir qu'un pâté.

Si vous entrez dans la cour par la rue Montmartre, vous passez devant le *Café des voyageurs*, et en face vous apercevez *l'Estaminet des Voyageurs*, car on fume quelquefois en arrivant à Paris, et plus souvent encore en le quittant.

Vous franchissez une grille qui est toujours ouverte, et vous entrez dans la cour des Messageries.

Des voitures viennent d'arriver; en voilà d'autres qui vont partir.

Au lieu de n'être qu'un simple flâneur, qu'un passant, qu'un observateur, si vous venez là avec l'intention de prendre une diligence, vous portez vos regards autour de vous, vous cherchez le bureau où vous devez vous adresser.

Les murs sont tapissés de tant de noms de villes, que cela vous éblouit : vous vous y perdez, et vous vous dites :

« — Mon Dieu ! je ne trouverai jamais l'en-
» droit où je veux aller.

» Cependant, il ne faut pas se tromper ici; je
» n'ai pas envie de me faire mener où je n'ai
» point affaire; désappointement qui n'arrive
» que trop souvent en omnibus; mais en dili-
» gence, le quiproquo pourrait aller trop loin »

Vous vous décidez à entrer dans le premier bureau venu.

Vous vous avancez gracieusement vers un employé qui n'a pas l'air de s'apercevoir que vous lui faites un sourire très-agréable; c'est égal, vous continuez de sourire en lui disant ;

« — Monsieur, je désirerais aller à Saint-
» Malo ? »

L'employé vous répond sans vous regarder :

« — Saint-Malo?.... Ouest.... route de Breta-
» gne. »

Vous saviez très-bien que Saint-Malo était sur la route de Bretagne, et la réponse de ce monsieur ne vous avance en rien; mais le commis paraît tellement occupé et si peu causeur, que vous n'osez pas recommencer à l'interroger.

Heureusement un homme de peine, qui apporte des paquets a pitié de votre embarras ; il s'approche et vous dit :

« — Vous êtes ici sur la route d'Italie; allez
» là-bas.... dans le fond, vous trouverez tout
» de suite. »

Vous remerciez cet homme, et vous voilà dans la cour; comme on vous a dit que vous trouveriez tout de suite, vous entrez dans le

premier bureau que vous apercevez, et vous recommencez votre phrase en vous adressant à un employé qui a l'air encore plus affairé que l'autre :

« — Monsieur, je désirerais une place pour » Saint-Malo ? »

Cette fois, le commis vous regarde d'un air goguenard, et réplique :

« — Saint-Malo?... Ouest..., route de Breta- » gne. »

Puis il répond à d'autres voyageurs, et ne s'occupe plus de vous.

Vous commencez à être vexé, vous avez envie de vous mettre en colère; mais vous vous contentez de sortir du bureau avec beaucoup d'humeur et en frappant du pied avec force, dans l'espérance que cela fera de la peine à

l'employé, qui n'y fait pas seulement attention.

Vous retournez dans la cour en vous disant :

« Me voilà parfaitement fixé sur Saint-Malo.
» Mais comment découvrir la route de Bretagne, au milieu de toutes ces voitures, de ces
» voyageurs, de ces paquets ? »

L'Écriture dit :

« *Cherchez et vous trouverez.*

Cependant il y a dans ce monde une foule de choses que l'on ne trouve jamais.... décidons-nous à lire tout ce qui est écrit sur ces murs :

Vous finissez par où vous auriez dû commencer. Vous lisez, et vous voyez d'un côté :

Bureau 4, Est, Allemagne.

Plus loin, le bureau de Rouen et de Dieppe,

correspondant avec les bateaux à vapeur de Boulogne et de Calais, qui vont à Douvres et à Londres.

Enfin, pour peu que vous y mettiez d'attention, vous ne commettrez plus de bévues ; vous trouverez le bureau où vous retenez votre place, puis vous allez vous reposer dans la salle des voyageurs où vous ne trouvez ordinairement personne, parce que les voyageurs préfèrent se tenir dans la cour.

C'est qu'elle est toujours vivante, amusante, cette cour où l'on arrive de toutes les parties du monde.

Là-bas on charge les bagages sur une voiture qui ne tardera pas à partir.

Admirez l'agilité et la force des hommes qui montent les malles, les valises, les paquets. Ces gens-là grimpent sur l'impérial d'une voiture comme un écureuil après un arbre.

Par ici, une diligence vient d'arriver, et on la débarrasse de tout ce qui appartient aux voyageurs.

Ceux-ci sont restés près de la voiture; ils ont, pour la plupart, l'air inquiet, soupçonneux; l'un demande sa malle, l'autre sa valise, il craint qu'elle ne soit égarée, parce qu'on lui a dit que tout s'égarait à Paris.

Un autre court après un commissionnaire qui, sans lui en avoir demandé la permission, a déjà chargé sur ses épaules une malle, et s'éloigne avec son fardeau par la rue Montmartre.

« — Holà, commissionnaire! » s'écrie le voyageur tout en courant « Où allez-vous donc » avec ma malle?... Arrêtez donc! Je ne vous ai » pas dit d'emporter cela! »

Le commissionnaire continue sa route en répondant :

« — Soyez tranquille, mon bourgeois, je
» connais les meilleurs hôtels de Paris... Je vas
» vous mener dans un endroit où vous serez
» comme chez vous. »

Le voyageur, qui est très-mal chez lui, s'écrie :

« — Je ne veux pas aller là..... Je veux être
» mieux que chez moi... D'ailleurs je vais d'a-
» bord descendre chez un ami..... Lâchez donc
» ma malle.

» — Je vas vous la porter chez votre ami,
» alors.

» — Eh bien! je vous la porterai dans le fiacre.

» — Mais ce n'est pas la peine, je vais pren-
» dre un fiacre.

» — Mais je n'avais pas besoin de commis-
» sionnaire pour cela, le cocher m'aurait suffi.

» --Laissez donc, bourgeois, vous croyezque
» les cochers de Paris portent les malles! Le

» plus souvent, ils sont trop fiers pour ça!.... »

Le voyageur a beau dire, il faut qu'il laisse porter sa malle au commissionnaire, qui le promène longtemps dans la rue en voulant lui chercher un fiacre, et qui ne consent à lui rendre son bagage qu'après l'avoir emballé dans une voiture, et s'être fait payer fort cher pour avoir porté une malle contre la volonté du propriétaire.

Par ici, vous apercevez un autre voyageur qui a échappé aux commissionnaires; il tient sous ses bras deux valises, un sac de nuit, un carton, un parapluie, et sa femme, petite provinciale qui a une figure très-éveillée, et qui paraît émerveillée d'être à Paris; elle tire son mari par le bras, en lui disant:

« — Eh bien! mon ami, est-ce que nous al-
» lons rester dans cette cour avec nos paquets?
» Je grille de voir Paris, moi, je veux m'amu-

» ser... Je veux beaucoup m'amuser... Qu'est-» ce que nous faisons là?

» —Mais, ma chère amie, c'est que je ne sais » dans quel hôtel te mener... J'ai oublié de » m'informer où nous serions bien.

» — C'est cela qui vous embarrasse? Eh! » mon Dieu! demandons le meilleur... L'hôtel » des Princes ou des Ambassadeurs...

» — Mais, écoute donc, tu sais bien que j'ai » fait mes petits calculs... Nous voulons passer » dix jours à Paris... J'ai dit :

» Nous dépenserons dix francs par jour, com-» pris les spectacles, les voitures, enfin tous les » plaisirs que l'on peut se procurer dans cette » ville... Il me semble que c'est suffisant pour » bien s'amuser... C'est donc cent francs que » nous avons à dépenser à Paris... Je n'ai que » cette somme, et de quoi payer notre re-» tour...

» —Raison de plus, mon ami ; dix francs par »jour!... certainement, avec cela, nous pou- »vons aller dans le meilleur hôtel de Paris... et »vivre comme notre sous-préfet ! »

Le mari se laisse guider par sa femme qui dit à un commissionnaire de les mener où on est le mieux.

On conduit le couple dans un hôtel de la rue de la Paix.

Là, on leur donne un superbe appartement, on leur sert un dîner délicieux; le soir, les deux époux demandent une voiture, vont prendre des glaces au Palais-Royal, et se rendent ensuite à l'Opéra.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné, le mari, curieux de savoir s'ils pourront rester plus de dix jours à Paris, demande à l'hôtel la note de ce qu'il doit depuis la veille

En y joignant ce qu'il a dépensé au spectacle et au café, il se trouve en avoir déjà pour quatre-vingt-dix-neuf francs ; le pauvre mari est obligé de reprendre bien vite ses paquets et sa femme sous son bras, et d'arrêter deux places dans la diligence, qui le jour même part de Paris.

Retournons avec eux dans la cour des Messageries.

Une dame et ses enfants entourent un voyageur qui descend de voiture.

On guettait son arrivée, on l'attendait avec impatience; à peine est-il hors de la diligence que des bras le pressent, le serrent, l'enlacent. Il reçoit les caresses de son épouse, de ses enfants.

Heureux celui dont le retour cause tant de joie, et qui voit à son arrivée le plaisir briller sur tous les visages! Celui-là doit trouver le bonheur à Paris, car il est rare que l'on ne trouve pas ce que l'on apporte aux autres.

Mais un peu plus loin, voyez cet homme pâle, amaigri, dont le regard est triste et abattu.

En descendant de la voiture ses yeux se sont portés autour de lui ; il a cherché de tous côtés, mais en vain ! Personne n'est venu au-devant de lui... personne !...

Son retour n'est donc pas désiré ; il se dit cela, sans doute, en reportant tristement ses regards vers la terre ; et pourtant cet homme a une femme et des enfants !

On se tromperait en s'imaginant que dans la cour des Messageries tous les épisodes doivent être gais ; on y pleure aussi, et les larmes y sont sincères. Il y a souvent là une mère, une sœur, une fille qui sont venues conduire jusqu'à la voiture l'objet de toutes leurs affections, et qui versent d'abondantes larmes au moment de se séparer de lui.

— Quand le reverra-t-on ?

L'époque du retour n'est pas toujours cer-

taine; et, d'ailleurs, qui peut prévoir les événements?

Ainsi que l'a dit *Bérat* dans une de ses jolies chansons, lorsque nous revenons dans nos foyers...

> Souvent pour un plus long voyage,
> Ceux que nous aimons sont partis.

Les gens qui plaisantent sur tout, qui rient de tout, qui tournent tout en ridicule, ne comprennent pas que l'on verse des pleurs en se séparant de sa femme ou de sa fille, et comme la nature ne leur a pas donné une âme pour sentir, pour connaître les plus doux sentiments de la nature, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de s'en moquer.

Mais à côté de ces *hâbleurs* de bonne compagnie, vous trouverez encore des hommes du grand monde qui ne rougiront point de leur attendrissement au moment de quitter un être qu'ils chérissent; quoiqu'on fasse Paris bien

perverti, le nombre de ces derniers l'emporte encore sur les autres.

De nombreux coups de fouet retentissent!... les grelots des chevaux, le bruit des roues, les *houras* du postillon annoncent l'arrivée d'une diligence... la diligence de Bordeaux entre dans la cour! Un mouvement nouveau s'opère et ranime le tableau.

Les commissionnaires accourent près des voyageurs pour les débarrasser de leurs paquets; les employés de l'établissement apportent les échelles pour aider à décharger les effets; et beaucoup de personnes, qui attendaient en se promenant, ou assises sur des bancs de pierre, viennent entourer la voiture.

Le midi envoie à Paris des têtes chaudes, vives, impressionnables. Voilà un jeune homme qui vient sans doute pour y faire son droit; son premier mot, en descendant de la diligence, est:

» — Le Palais-Royal. Où est le Palais-Royal?
» Je veux le voir de suite.

La cour des Messageries ne manque pas de ces gens qui cherchent à s'emparer d'un nouveau débarqué pour profiter de son inexpérience, et s'amuser quelque temps à ses dépens, en mettant sa bourse et sa confiance à contribution : bienheureux encore lorsque la chose se borne là ; car, avec ces *Robert-Macaire* endimanchés, après le regret d'avoir été dupe, il y a encore à craindre que leurs conseils perfides ne fassent sortir du droit chemin ; et à Paris on va très-vite dans les mauvaises routes, hélas !

Jeunes gens, qui arrivez dans la capitale de la France avec un cœur honnête, une âme ardente et le désir si naturel à votre âge de connaître les plaisirs de Paris, méfiez-vous de ces hommes obligeants que vous rencontrerez dans la cour des Messageries, et qui, tout en feignant d'arriver comme vous dans la capitale, ne manqueront pas de rencontrer un ami qui s'offrira pour être leur *cicerone*, et en même temps le vôtre.

Ces hommes et leur ami sont tout simplement deux escrocs qui convoitent déjà votre valise.

Ne vous fiez qu'aux commissionaires pour porter vos effets, et encore ne vous servez que de ceux qui ont des plaques.

On voit aux Messageries des figures de tous les pays; c'est nécessairement le rendez-vous des étrangers qui ne sont pas venus en poste.

Les costumes y sont encore ceux des pays que l'on quitte, mais toujours un peu fripés, fanés et froissés par la route. Il y a une foule de personnages dont vous devinerez la profession ou la position sociale rien qu'à l'inspection de leur tournure.

Vous reconnaîtrez l'actrice de province qui vient à Paris chercher un emploi, à son chapeau surchargé de vieilles fleurs, de vieilles plumes, de nœuds de ruban, et à mille petits accessoires dont elle croit devoir embellir sa

toilette, mais qui ne se portent qu'au théâtre. . et pas même aux théâtres de Paris.

Le jeune homme qui vient suivre ses cours a un petit habit bien juste, une toilette bien modeste, un air candide et presque timide ; les sermons de ses parents sont encore présents à sa mémoire ; mais dans quelques jours, si vous le rencontriez, vous ne le reconnaîtriez plus. Les cours, l'estaminet et la Chaumière opèrent des changements rapides et malheureusement complets.

Voilà une jeune personne qui descend seule de voiture ; sa mise paraît simple, mais décente ; elle n'a pour bagage qu'un petit paquet, et elle tient à la main une lettre dont elle regarde l'adresse qu'elle va se faire indiquer.

Pauvre jeune fille, qui vient sans doute pour chercher un emploi à Paris, et qui n'a, pour toute fortune, qu'une lettre de recommandation ! Puisse-t-on l'avoir bien adressée !

Déjà un beau monsieur, qui passe une par-

tie de son temps dans la cour des Messageries pour guetter l'arrivée de semblables voyageuses, s'approche de la jeune fille et lui propose de la conduire à l'adresse indiquée sur la lettre qu'elle tient à la main; mais presque au même moment un gros Auvergnat, commissionnaire des Messageries, s'avance aussi en disant avec son accent naïf :

« — Venez avec moi, mamselle, je vas vous » conduire, et je ne vous égarerai pas, moi, » comme ce monsieur pourrait le faire. »

Le beau monsieur a l'air très-vexé; il semble vouloir menacer le commissionnaire, mais celui-ci va le regarder sous le nez, en lui disant :

« — Oh! je ne vous crains pas!... Prenez » plutôt garde vous-même.

» Je vous guette depuis quelque temps..... Si » vous recommencez, je vous ferai pincer par » moussia le commissaire. »

En entendant parler du commissaire, le

monsieur s'éclipse, et la jeune fille s'éloigne avec l'Auvergnat en le remerciant d'être venu lui prêter son appui.

Sans ce brave homme, en effet, l'avenir entier de la jeune personne pouvait être perdu, car, dans la vie d'une femme, tout dépend souvent d'une imprudence.

Voilà un Anglais énorme qui accourt à Paris pour manger d'une foule de choses que l'on n'a pas en Angleterre. Cet homme n'a pas pitié de son ventre gigantesque.

Quelle figure heureuse! quel air satisfait chez ce monsieur, jeune encore, qui saute lestement hors de la diligence, et qui porte déjà des regards de béatitude autour de lui!

Cet homme-là vient certainement de faire un gros héritage; il n'est pas habitué à sa fortune, et il veut essayer de la dépenser à Paris. On lui en fournira bien vite les moyens.

Il n'y a pas encore longtemps que l'on rencontrait sans cesse, dans cette cour, un homme

d'une quarantaine d'années, pauvrement vêtu, sans pourtant être déguenillé.

Toute sa personne annonçait le malheur et le chagrin plutôt que la misère; car, à Paris, la misère est quelquefois gaie ; elle rit sous ses haillons, elle chante dans ses mansardes, et son insouciance semble narguer la fortune qui la fuit et les riches qui la repoussent.

A Paris, beaucoup de pauvres sont philosophes, et il est fort heureux qu'il en soit ainsi : la gaîté et la santé, voilà quelle est la richesse de ceux qui n'en ont pas.

Revenons à notre pauvre homme de la cour des Messageries :

Sa figure pâle, longue, ses traits amaigris, ses yeux caves et dans lesquels on n'apercevait qu'une expression vague et incertaine, inspiraient l'intérêt et la compassion. Il y avait en lui quelque chose d'étrange, et on devinait facilement que cet infortuné n'était point de Paris.

A quelque heure que l'on se rendît dans la cour des Messageries, on était certain d'y voir ce singulier personnage. Assis sur un banc de pierre, la tête penchée sur sa poitrine, il semblait absorbé par de tristes pensées, et ne voyait rien de tout ce monde qui allait et qui venait autour de lui.

Mais dès que le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour parvenait à ses oreilles, il se levait précipitamment, s'approchait de la diligence, et regardait avec anxiété chacun des voyageurs qui en descendaient.

Après cet examen, il poussait un profond soupir et s'en retournait, d'un air encore plus malheureux, s'asseoir sur le banc de pierre, où il restait parfois bien longtemps encore après que le jour avait disparu.

Cet homme, que l'on rencontrait toujours, devait nécessairement attirer l'attention et piquer la curiosité; si l'on demandait à des employés aux Messageries quel était cet habitué,

et quel motif le ramenait tous les jours au même endroit, les employés répondaient par le récit suivant :

« Un matin, la diligence de Bayonne avait » amené dans la cour des Messageries cet homme, » qui était alors bien vêtu et dont les traits an- » nonçaient le contentement et la santé. En » descendant de l'impériale où il était niché, il » s'était mis à faire des sauts et des gambales, » en s'écriant dans un patois que l'on avait eu » d'abord de la peine à comprendre, mais que » l'on avait su ensuite appartenir à l'idiome des » habitants de la Basse-Navarre, et que nous » traduirons pour ne point fatiguer nos lec- » teurs :

» — Ah! quel plaisir! me voilà arrivé..... Je » suis donc enfin à Bordeaux !

» Aussitôt tout le monde s'était regardé; cha- » cun était parti d'un éclat de rire en enten- » dant que le voyageur se croyait à Bordeaux » au moment où il arrivait à Paris.

» Puis on avait trouvé fort comique de ne » point détromper le nouveau débarqué et de » l'entretenir au contraire dans son erreur.

» Comme il y a partout de ces bonnes gens » qui font leur profit de duper les autres, un » quidam, qui venait aussi de descendre de di- » ligence, mais qui savait fort bien se trouver à » Paris, qu'il connaissait parfaitement et où il » avait de nombreuses relations, s'était écrié, en » s'approchant de l'étranger :

» — Oui, monsieur, nous voici à Bordeaux.

» Ah! c'est une superbe ville; il me paraît » que vous y venez pour la première fois?

» — Oui! pour la première fois, en effet.

» Je n'avais jamais quitté mon pays; je suis » de la Basse-Navarre. Mais je viens me fixer à » Bordeaux avec ma famille.

» Ma femme et ma petite fille sont en route, » et ne tarderont pas à me rejoindre ici; elles » arriveront après-demain à Bordeaux.

» Tout le monde s'était encore mis à rire en

» apprenant que le niais attendait sa femme et » sa fille qui étaient sur la route de Bor- » deaux.

» L'étranger avait trouvé que ces gens-là » étaient fort gais ; mais leur gaîté ne l'avait pas » surpris ; on l'avait prévenu que Bordeaux était » une ville de plaisirs, dont les habitants ai- » maient beaucoup à rire, à jouer, à s'amuser, » à mener enfin une vie joyeuse ; il n'était donc » point étonné d'entendre chacun s'écrier à » l'envi autour de lui :

» — On s'amuse à Bordeaux tout autant qu'à » Paris. Vous ne savez pas ? on vient d'y bâtir » plusieurs salles de spectacle, de bals et de » concerts !...

» Les femmes sont charmantes ici..... Vous » allez voir, monsieur, quelle élégante tournure » ont les Bordelaises... Et quel air agaçant, sé- » duisant, spirituel !... Il faut prendre les mo- » des de Bordeaux, monsieur, ce sont les plus » jolies...

»Par exemple, la Garonne est trop basse
»dans ce moment; ses gros bâtiments n'arri-
»vent plus dans le port; mais c'est l'affaire de
»quelques jours, et les vaisseaux raparaîtront de-
»vant le Pont-des-Arts... C'est un des plus jolis
»ponts de Bordeaux...

»Vous verrez aussi nos colonnes, monsieur;
»nous avons ici des colonnes à l'instar de
»celles de Paris... Vous n'avez jamais été à Pa-
»ris?

» — Jamais, » répondit l'étranger avec bon-
homie; « jamais, puisque je n'étais jamais sorti
»de mon pays.

» — Alors, vous ne connaissez pas le Palais-
»Royal?

» — Qu'est-ce que c'est que le Palais-
»Royal?

» — C'est une promenade de Paris. Mais il y
»en a une presque aussi belle à Bordeaux.

» Le Palais-Royal de Bordeaux est un endroit
»ravissant, enchanteur; un bazar, une foire

» perpétuelle! c'est le rendez-vous de tous les » étrangers... il y a des gens... des Bordelais » qui n'en sortent pas, ils passent leur vie au » Palais-Royal; ils y déjeunent, y dînent, y » soupent, y logent, s'y font habiller, chausser, » coiffer, et y vont au spectacle.

» Il y aussi des boulevards... ah! monsieur, » les boulevards de Bordeaux, quelle prome- » nade agréable! toujours à l'instar de Paris.

» Et l'Opéra! monsieur... qui n'a pas vu l'O- » péra de Bordeaux n'a rien vu.

» L'habitant de la Navarre est enchanté de se » trouver dans une ville où l'on goûte tant de » plaisir.

» Le quidam qui lui a adressé la parole, et » dont les yeux vifs annoncent cette malice qui » ressemble beaucoup à la friponnerie, lui dit » de nouveau :

« — Mais, monsieur, où donc avez-vous » pris la diligence de Bordeaux?

« — Je vais tâcher, monsieur, de vous ex-
» pliquer cela.

» J'ai gagné Bayonne par diverses voitures; là
» je suis monté dans une diligence qui se ren-
» dait, je crois, à Toulouse ; mais on m'a dit :

» La nuit prochaine la voiture s'arrêtera à...
» Ma foi je ne sais plus quel endroit. Là, vous
» changerez de voiture, et vous monterez dans
» celle qui vous conduira directement à Bor-
» deaux.

» J'ai dit : c'est fort bien, et je suis parti.
» Dans la nuit je dormais, lorsqu'en effet la voi-
» ture s'est arrêtée. On m'a crié de descendre
» pour changer de voiture.

» Je suis descendu à moitié endormi.

» Il y avait là plusieurs diligences qui re-
» layaient ; je ne savais sur laquelle grimper,
» lorsqu'un monsieur fort obligeant m'a dit :

» Si vous allez à Bordeaux, monsieur, mon-
» tez vite, car je crois que c'est la voiture qui
» va partir, et on ne vous attendrait pas.

» Je ne me le suis pas fait répéter deux fois, » je suis monté, je me suis rendormi et me » voilà arrivé.

» Pendant que l'étranger expliquait son » voyage au monsieur à l'air rusé, qui comprenait fort bien qu'en changeant de diligence » au milieu de la nuit l'habitant de la Navarre » avait grimpé sur la voiture qui allait à Paris, » en croyant monter snr celle qui se rendait à » Bordeaux, les voyageurs qui les entouraient » étaient allés, les uns à leurs affaires, les autres à leur hôtel; si bien que le monsieur » resta seul près de l'étranger, auquel il dit d'un » air inquiet :

» — Est-ce que vous avez des bagages, une » malle sur la voiture ?

» — Rien du tout! répond le Navarrois. J'ai » mon argent sur moi, et ce petit sac qui ne » m'a pas quitté.

» — Tant mieux! répond le monsieur dont » la figure devint radieuse, parce qu'il avait

» craint qu'en demandant ses bagages l'étran-
» ger n'apprît son erreur.

» En ce cas, mon cher monsieur, rien ne
» vous retient plus aux Messageries...

» Voulez-vous accepter mon bras et me per-
» mettre de vous servir de guide dans cette
» grande ville, en attendant que votre famille
» arrive? Je connais Bordeaux sur le bout de
» mon doigt, et je crois que mes connaissances
» ne vous seront pas inutiles.

» L'étranger avait sur-le-champ passé son
» bras sous celui de ce monsieur, en s'écriant :

» Votre proposition est trop honnête pour
» que je la refuse; c'est même un grand ser-
» vice que vous me rendez, car n'ayant jamais
» quitté mon pays, je me serais d'abord trouvé un
» peu gauche dans une ville aussi considérable.

» — Je l'avais présumé. Venez, et, chemin
» faisant, si ce n'est pas une indiscrétion, je
» vous demanderai quel motif vous amène à
» Bordeaux.

» L'étranger accompagne ce monsieur, qui » est très-empressé de l'emmener bien vite loin » des Messageries : tout en marchant, il lui fait » le récit suivant :

« — Je vivais tranquillement au fond de ma » province, monsieur. J'avais assez de bien pour » être heureux près de ma femme, que j'aime » tendrement, et de mon enfant, qui est ma » félicité, lorsque des malheurs, un incendie, » plusieurs événements désastreux, m'enle- » vèrent à peu près tout ce que je possédais.

» Je ne demandais pas mieux que de tra- » vailler pour nourrir ma famille, mais encore » fallait-il trouver un emploi.

» Un ami, témoin de ma ruine, me dit :

» Je retourne à Bordeaux ; j'y suis placé » dans une maison de commerce, où j'espère » vous faire avoir un emploi. Dès que je serai » certain de l'obtenir pour vous, je vous écri- » rai ; alors vous pourrez partir avec votre fa- » mille et venir vous établir à Bordeaux.

»Cet ami partit.

»Au bout d'un mois, je reçus une lettre où »il me disait :

»J'ai votre affaire ; venez, mais dépêchez-»vous, sans quoi on disposerait de la place.

»Je me suis hâté de réaliser le peu que je »possédais, et ma femme n'ayant pas achevé »aussi vite que moi ses petits préparatifs, je »suis parti devant, et me voilà.

« — Et quelle somme avez-vous réalisée ?

» — Cinq cent cinquante francs.

»J'en ai laissé cent à ma femme pour ses »frais de voyage, et je porte le reste dans ma »poche avec l'adresse du négociant qui m'at-»tend et chez lequel je vais aller.

« — Voyons cette adresse... Je connais peut-»être votre négociant.

»L'étranger tire un papier de sa poche, et »lit :

»Monsieur Desbuissons, place de la Comé-»die, à Bordeaux.

» Monsieur Desbuissons ! Eh ! certainement, » je le connais... Je me suis trouvé souvent avec » lui. Venez, je vais vous mener à sa demeure. » Oh ! parlez-lui de Badinguet... vous verrez ce » qu'il vous répondra.

» L'habitant de la Navarre se laisse conduire » par M. Badinguet, puisque c'est le nom que » vient de se donner son nouvel ami.

» Chemin faisant, ce misérable, qui était tout » bonnement un chevalier d'industrie, cher- » chait dans sa tête quelle marche il devait sui- » vre pour vivre aux dépens du pauvre homme » qui possédait quatre cent cinquante francs et » qui se croyait à Bordeaux.

» Le plan fut bien vite dressé. M. Badinguet » conduisit l'étranger sur la place de l'Odéon, » en lui disant :

« — Nous sommes sur la place de la Comé- » die ; voici la maison où loge M. Desbuissons : » je vais m'informer s'il est chez lui.

» Il court parler au concierge de la maison,

» le met dans ses intérêts avec une pièce de
» monnaie, et revient dire à son nouvel ami :

» — Monsieur Desbuissons est absent ; on
» ignore quand il reviendra ; mais on pense
» qu'il ne peut tarder.

« — Diable ! s'écrie le Navarrois, et que
» vais-je faire pendant ce temps-là ?

« — Confiez-vous à moi, mon cher ami. Je
» vous logerai dans mon hôtel, où vous serez
» fort bien ; puis je vous ferai manger à ma ta-
» ble d'hôte, à quatre francs par tête ; c'est une
» des meilleures de Bordeaux.

« — Mais quand ma femme arrivera.... elle
» viendra me chercher chez M. Desbuissons,
» dont elle a l'adresse.

« — Eh bien ! nous allons y laisser l'adresse
» de mon hôtel, et on la lui donnera.

» Monsieur Badinguet logeait habituellement,
» à Paris, dans un petit hôtel garni de la rue
» du Bac, où se trouve une table d'hôte à qua-

» rante sous par tête. C'est là qu'il conduisit
» l'étranger.

» Avant de le présenter, il eut soin de parler
» tout bas à la maîtresse de l'hôtel, et la pré-
» vint qu'il s'agissait d'une mystification arran-
» gée avec la famille de son compagnon, au-
» quel on était convenu de faire accroire qu'il
» se trouvait à Bordeaux.

» Les habitués de la table d'hôte furent en-
» chantés en apprenant qu'ils allaient s'amuser
» aux dépens d'un étranger ; tout le monde se
» fit un plaisir de seconder M. Badinguet, et
» lorsque celui-ci présenta son nouvel ami à la
» table d'hôte à quarante sous par tête, ce fut à
» qui dirait son mot pour accroître l'erreur du
» nouveau-venu.

» L'habitant de la Navarre, qui n'était nulle-
» ment difficile en fait de cuisine, trouva que
» l'on dînait supérieurement dans l'hôtel où
» son ami l'avait mené : quelquefois seulement
» il remarquait que les plats passaient telle-

» ment vite devant lui, qu'il n'avait jamais le
» temps de prendre le morceau qu'il aurait dé-
» siré ; mais il pensa que c'était l'usage du
» pays.

» D'ailleurs il s'amusait beaucoup de la con-
» versation des convives ; c'était à qui, parmi
» eux, ferait l'éloge de Bordeaux et des plaisirs
» que l'on y goûtait. Tout cela monta la tête
» au voyageur.

» Le soir, son ami Badinguet le conduisit à
» l'Opéra, en ayant soin de le faire payer pour
» deux, comme à la table d'hôte, tout en ayant
» l'air de payer sa propre part.

» Le Navarrois est enchanté du spectacle, de
» la musique, de la danse. Son ami le mène
» au Palais-Royal, et son enchantement re-
» double.

» Le lendemain, c'est encore une suite de
» plaisirs, et M. Badinguet s'arrange de ma-
» nière à ne pas quitter son ami, et à ne jamais

»le laisser seul, de peur que quelqu'un ne le »tire d'erreur.

»Plusieurs jours s'écoulèrent; le Navarrois »trouvait Bordeaux admirable.

»Cependant il commençait à s'ennuyer de »l'absence de sa femme et de sa fille, il s'éton- »nait qu'elles n'arrivassent pas ; chaque jour il »forçait son ami à le conduire dans la cour »des Messageries, où il espérait les voir descen- »cendre.

»Tant que M. Badinguet sut que son ami »possédait encore de l'argent, il ne le quitta »pas. Lorsqu'il l'eût aidé à vider complète- »ment sa bourse, il disparut, et l'étranger »chercha en vain son fidèle compagnon sur »l'aide duquel il avait compté pour attendre »l'arrivée de ce M. Desbuissons, qu'il ne ren- »contrait jamais chez lui.

Que va faire le brave homme n'ayant plus d'argent, dans une ville où on le dépense si

vite? Chaque jour son inquiétude augmente de n'avoir aucune nouvelle de sa femme.

Enfin il retourne parler au concierge de la maison où on lui a dit que logeait son négociant, et le concierge finit par rire au nez du pauvre diable en lui répondant :

« Ah çà ! est-ce que vraiment vous ne sa-
» vez pas que vous êtes à Paris? alors la plai-
» santerie est un peu longue.

« — A Paris ! s'écrie l'étranger ; que me di-
» tes-vous ?...

» Comment ! je ne suis pas à Bordeaux?

« — Vous en êtes même assez loin.

« — Mais ce M. Desbuissons ?

« — Je ne l'ai jamais connu ; c'est votre ami
» qui m'avait dit de vous répondre comme je
» l'ai fait.

» Le pauvre homme se frappa le front ; il
» courut comme un insensé dans les rues, il in-
» terrogea plusieurs passants et leur demanda s'il

» était vraiment à Paris ; ceux-ci se fâchèrent » en croyant que le Navarrois se moquait d'eux.

» Il retourna à son hôtel, et là il apprit enfin » toute la vérité ; on s'était constamment amusé » à ses dépens.

» Le malheureux se trouvait sans argent, sans » ressources, loin de sa famille... Le désespoir » s'empara de lui, il tomba malade.

» La maîtresse de l'hôtel, émue de pitié et se » repentant d'avoir secondé une plaisanterie » beaucoup trop prolongée, garda et soigna le » pauvre malade, qui passa un mois entre la » vie et la mort.

» Lorsqu'il fut en état de quitter son lit, une » personne qui arrivait de Bordeaux et qui avait » su toute l'histoire du Navarrois, s'approcha de » lui et l'exhorta au courage.

» Sa femme ne l'ayant pas trouvé dans la ville » où il devait se rendre, et ne recevant de lui au» cune nouvelle, avait pensé qu'il était mort » en route.

» L'infortunée n'avait pu supporter cette per-
» te ; elle était morte, et au bout de quelques
» jours son enfant, privé des soins de sa mère,
» l'avait suivie au tombeau.

» En apprenant cet affreux malheur, en com-
» prenant qu'il avait perdu tout ce qu'il chéris-
» rissait, le pauvre homme tomba dans une
» sombre mélancolie ; il ne sembla même plus
» avoir l'usage de sa raison.

» Ce fut à dater de ce moment que chaque
» jour il prit l'habitude de se rendre dans la
» cour des Messageries.

» Là, il passait quelquefois des journées en-
» tières attendant toujours l'arrivée des êtres
» chéris qu'il ne devait plus revoir.

» Ensuite il retournait à l'hôtel, où l'on con-
» tinuait de l'héberger gratis pour réparer un
» peu le mal qu'on lui avait fait. »

Le pauvre homme ne devait pas être long-temps à charge à ses hôtes...

S'il a cessé de venir dans la cour des Mes-

sageries... c'est qu'il a cessé de vivre.... ou plutôt de souffrir.

Et voilà pourtant quelle est quelquefois la suite d'une plaisanterie que l'on croit fort bonne : on commence par rire, puis on finit par en pleurer.

Mais c'est assez nous attrister, retournons dans la cour des Messageries.

Voilà des gens qui partent :

« — Adieu, papa.

« — Adieu, maman.

« — Adieu, ma tante.

« — Adieu, ma cousine...

« — Vous m'écrirez, n'est-ce pas ?

« — Vous penserez à moi.

« — Ayez bien soin de Médor... menez-le » promener tous les jours... surtout ne prêtez » à personne mon petit fusil... ni mes livres.. » ni mon grand cheval de bois..... »

C'est un écolier que l'on envoie en Alle-

magne pour qu'il apprenne le commerce et la langue du pays.

Sa mère, sa tante et sa cousine ont les larmes aux yeux et regardent presque d'un air furibond le père qui a voulu absolument faire partir son fils pour l'étranger.

Le père fait tous ses efforts pour dissimuler lui-même son attendrissement et pour consoler son fils ; il lui dit d'un air solennel :

« — Mon ami... les voyages forment la jeu-
» nesse... Tu vas dans le pays de *Schiller*, de
» *Goethe*... Tu boiras de la bière... et tu man-
» geras de la choucroute.... Aussi quand tu re-
» viendras, tu seras un homme. »

Le petit adolescent ne comprend pas trop que pour devenir un homme il soit nécessaire de manger de la choucroute ; mais enfin, pour être agréable à son père et revenir plus vite, il lui répond tout en pleurant :

« — Oui, papa... j'en mangerai beaucoup..
» Oh ! tu seras content de moi ! »

Mais déjà la voix du conducteur se fait entendre ; il appelle les voyageurs ; on va partir pour Bruxelles.

L'un court en se tâtant pour savoir s'il n'a pas oublié quelque chose ; l'autre, qui a déjà dit six fois adieu à sa femme, va de nouveau la serrer dans ses bras, et lui murmure à l'oreille :

« — Tu as le mot pour mes créanciers... Je » suis en Amérique... pour dix-neuf ans.

Un petit monsieur, jeune et malingre, qui tient toujours en marchant ses deux mains sur la ceinture de son pantalon, revient sur ses pas et crie à sa femme :

« — Ma bonne amie... je l'ai oublié... je ne » peux pas partir sans cela... je serai malade » en route... tu sais bien que je m'en sers tous » les jours.

« Allons, monsieur, montez, vous êtes de la » rotonde ; on n'attend plus que vous.

— Une minute, conducteur... Il me man-
» quelque chose, et je ne puis m'en passer...

« — Eh ! monsieur..... que m'importe ?....
» Vous en trouverez à Bruxelles...

« — Et jusque-là ?...

« — Mais il est probable que vous ne vous en
» servirez pas dans la voiture.

« — Peut-être !

« — Eh ben ! ce sera gentil ! » crie une grosse maman placée dans la rotonde. « Je
» demande à changer de place, moi. »

La femme de ce monsieur revient et lui glapit d'un air triomphant :

« — Tu l'as, mon ami, tu l'as ! J'y avais
» pensé... il est dans ton sac de nuit... entre
» deux pots de confitures. »

Le petit monsieur demande alors à mettre entre ses jambes son sac de nuit, qui est placé sur l'impériale avec les paquets.

Mais tous les voyageurs de la rotonde s'y op-

posent; le conducteur pousse le pauvre homme dans la voiture, et il est obligé de partir séparé de ce qu'il regrette tant.

Bon voyage!

FIN.

TABLE.

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

